

Voiron, le 09 février 2007

# ACTES

*Colloque du 7 novembre 2006  
« Adultes/ado, une question de relation »*

Au Grand Angle à Voiron



**Renseignements :**

**Philippe ALLEX-BILLAUD**  
Chef de projet Politique de la ville  
( 04 76 93 17 56

**Alexandra BAKO**  
Chargée de mission  
( 04 76 93 17 82

# SOMMAIRE

<b>OUVERTURE DU COLLOQUE.....</b>	<b>3</b>
<b>INTERVENTION DE GERARD GUILLOT.....</b>	<b>7</b>
<i>Quelle autorité pour les adultes dans une société adolescente ?</i>	
<b>INTERVENTION DE PHILIPPE JEAMMET.....</b>	<b>14</b>
<i>Droits et besoins peuvent-ils s'opposer chez l'enfant et l'adolescent ? La responsabilité des adultes</i>	
<b>QUESTIONS/DEBAT .....</b>	<b>25</b>
<b>INTERVENTION DE MARIE CHOQUET.....</b>	<b>32</b>
<i>L'apport de l'épidémiologie à la connaissance des conduites à risques : « idées reçues » et principes sous-jacents la prévention</i>	
<b>INTERVENTION DE PATRICIA MEDINA.....</b>	<b>41</b>
<i>Présentation des études sur les pratiques de santé des jeunes suivis par les missions locales et sur les jeunes en apprentissage en Isère</i>	
<b>INTERVENTION DE XAVIER POMMEREAU .....</b>	<b>47</b>
<i>La question des limites dans les relations Adultes-Ados : de la contenance à l'autorité</i>	
<b>QUESTIONS/DEBAT .....</b>	<b>54</b>
<b>TABLE RONDE.....</b>	<b>60</b>



## OUVERTURE DU COLLOQUE

---

### Allocution de bienvenue par Hélène LEBLANC, Vice Présidente chargée de la Politique de la Ville à la Communauté d'agglomération du Pays Voironnais

---

C'est avec un grand plaisir que j'ai l'honneur d'ouvrir ce colloque, en tant que Vice Présidente du Pays Voironnais. J'excuse le Docteur Gérard SIMONET, Président du Pays Voironnais retenu par ces obligations professionnelles. Je tiens à excuser également Michel BRIZARD, Maire de Voiron, qui ne pouvait être parmi nous aujourd'hui et qui est représenté par Alyne MOTTE.

Je tiens à vous souhaiter la bienvenue à Voiron pour cette journée de travail qui représente un temps fort de notre action.

Je me réjouis de l'organisation de ce colloque, mis en œuvre par le service Politique de la ville de la communauté d'agglomération, et pour lequel nous avons obtenu la participation de personnalités de premier plan sur les questions de l'adolescence.

Cette journée met en valeur le travail mené depuis cinq ans sur le thème des conduites à risques des jeunes et qui sera renforcé, je n'en doute pas, par le prochain Contrat Urbain de Cohésion Sociale dont bénéficiera le Pays Voironnais.

Vous êtes nombreux à avoir répondu à notre proposition et votre présence est un gage de réussite de cette journée.

Avant de donner la parole à Claude MAHIER, Directeur Général des Services du Pays Voironnais, je tiens à remercier, en dernier lieu, le personnel du Grand Angle pour son accueil, car je sais que pour eux la nuit fut courte puisque ici même, hier soir, se jouait *La flûte Enchantée* de Mozart et que ce matin ils ont « assuré ».

Merci à tous et bonne journée.

---

### Intervention de Claude MAHIER, Directeur Général des Services à la Communauté d'agglomération du Pays Voironnais

---

Le Président du Pays Voironnais, Gérard Simonet, n'ayant pu se rendre disponible aujourd'hui, m'a confié la tâche de le représenter et d'ouvrir très brièvement ce colloque.

Le Pays Voironnais tout d'abord, en deux mots, est une intercommunalité qui a déjà un long passé (environ 30 ans) : syndicat mixte tout d'abord, puis communauté de communes et enfin communauté d'agglomération depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2000 regroupant 34 communes autour de Voiron, la capitale et environ 85 000 habitants.

La compétence « Politique de la ville » fait partie, vous le savez, des compétences obligatoires des communautés d'agglomération. Toutefois, nous avons été amenés à exercer cette compétence en dehors de tout dispositif classique de la politique de la ville et notamment en l'absence de contrat de ville.

Cela nous a conduit à retenir le thème de la jeunesse, comme une des orientations prioritaires de la politique de la ville... intercommunale.

Je devrais, en réalité, plutôt dire « politique de la ville et des villages » car nous sommes bien en milieu rural avec une ville de 20 000 habitants certes, mais aussi des villages de moins de 1000 habitants pour certains.

L'intérêt du Pays Voironnais est peut-être d'être à l'image de toutes les grandes conurbations françaises : une grande ville de 200 ou 300 000 habitants, en l'occurrence ici Grenoble puis

autour, une myriade de communes et de villes plus ou moins importantes, sans frontière aucune et qui s'étalent sur un territoire long de 40 kilomètres environ !

Ce qui fait notre originalité, en revanche, c'est d'avoir refusé cette conurbation presque inévitable lorsque nous avons décidé dans les années 70 de ne pas devenir la banlieue-dortoir de l'agglomération grenobloise.

En réalité, pour être honnête, ce ne sont pas les voironnais qui ont décidé cela mais un élu visionnaire, en l'occurrence le maire de Grenoble de l'époque : Hubert Dubedout qui fut probablement l'un des plus grands élus que ce département ait compté !

Ce pari nous l'avons tenu durant 30 ans avec la création d'une coupure verte, entre Grenoble et le Voironnais, et un développement économique important sur le Pays Voironnais.

Mais aujourd'hui, ce pari se fragilise car le Pays Voironnais constate l'arrivée importante de nouvelles familles, notamment dans les zones rurales, là où le prix de l'immobilier et du foncier tout particulièrement, est encore supportable pour des familles dont le revenu reste modeste.

Cette évolution démographique, avec l'arrivée importante de nouvelles populations, traduit ainsi la rupture de l'équilibre domicile/emploi. Il suffit de constater chaque matin le bouchon de voitures de dix, quinze ou vingt kilomètres sur l'autoroute en direction de Grenoble...

Cette évolution démographique génère naturellement une demande sociale nouvelle, en matière d'enfance et de jeunesse pour des communes rurales qui n'ont naturellement pas les services pour y répondre, ni même oserais-je dire... parfois la volonté politique : ces services coûtent chers et il ne s'agit pas d'augmenter une fiscalité locale qui, en Pays Voironnais, varie... de 1 à 4 !

La Communauté d'agglomération a donc pris en charge cette politique « jeunesse » à l'échelle de son territoire, avec comme axe majeur d'apporter une plus-value au travail de terrain des acteurs qui interviennent dans ce domaine.

Parmi les pistes de travail intéressant l'ensemble de ces acteurs, la question des « conduites à risques » des jeunes s'est imposée parmi les questions et orientations prioritaires qu'il convient d'aborder au niveau intercommunal.

Quel que soit le milieu rural, périurbain ou urbain, cette question des conduites à risques revient systématiquement autour de problèmes liés à la consommation de produits, du mal-être, du suicide, des accidents de la route,... Autant de questions que nous abordons à travers l'animation d'un réseau de professionnels sur les « conduites à risques ». Pour ma part, étant d'un naturel prudent et compte tenu de la qualité des intervenants qui suivront, j'éviterai de me lancer dans une analyse des causes de ces prises de risques, quelles soient de nature sociétale ou inhérente à la période même de l'adolescence.

Je voudrais simplement souligner que la question du positionnement éducatif de l'adulte revient en permanence, dans toutes nos réflexions, quelles que soient les thématiques abordées. La régulation sociale « naturelle » qui s'exerçait pour les générations précédentes, dans les villages, par l'adulte, du fait que le jeune était toujours le fils ou la fille de quelqu'un que l'on connaissait, n'existe plus ! Bonne nouvelle, en effet pour nos communes rurales, évolution démographique aidant, ces dernières découvrent désormais, comme dans nos banlieues, que la jeunesse est l'avenir de leur commune mais aussi un problème pour le présent.

Au travers de la relation adultes/ado, vous serez tout au long de cette journée sur un positionnement plutôt culturel où les notions d'autorité, d'exemplarité, de modèle seront probablement sous-jacentes.

Le Pays Voironnais est pour sa part sur des problématiques différentes d'aménagement du territoire qui, elles, sous-tendent un équilibre domicile/travail. Or il me semble difficile de parler d'équilibre familial, d'autorité parentale, de relations adultes/ado équilibrées, lorsque le chômage est la règle et le travail une exception, lorsque faute d'un système éducatif pertinent, l'ascenseur social est en panne.

Mais peut-être sommes-nous tous coupables, nous les parents de mai 1968, qui avons fait de la permissivité une notion essentielle de la relation parents/enfants, nos intellectuels qui l'ont érigée en concept éducatif, nos politiques dont le temps d'exercice du pouvoir, et donc de réussite, ne coïncide pas avec celui d'une société où les réformes mises en œuvre portent leurs fruits seulement vingt ans plus tard...

A l'échelon local qui est le nôtre, rien non plus n'est indifférent : nous concentrons aujourd'hui l'économie dans l'agglomération grenobloise, ce qui a pour effet d'allonger le temps des déplacements domicile/travail, heures perdues pour tous et des enfants pendant ce temps sans parents. Tout cela concourt, à notre échelle cette fois, à ce que sera demain notre société, nos conditions de vie et en particulier, la relation parents/enfants/adolescents.

Nous avons fait le choix aujourd'hui sur cette question centrale du colloque, de faire appel à des intervenants parmi les plus qualifiés au niveau national afin de nous apporter des matières fortes à notre réflexion.

La présence de Philippe JEAMMET, Gérard Guillot, Marie Choquet et Xavier POMMEREAU, votre présence nombreuse, devraient nous assurer ce partage et cet éclairage fort que nous recherchons sur le sujet de ce jour.

Merci à tous d'être présent et merci à toutes les personnes qui ont donné de leur temps pour cette organisation et tout particulièrement le directeur du service de la Politique de la ville du Pays Voironnais, Philippe ALLEX-BILLAUD, mais aussi je voudrais rendre hommage à cette occasion au travail silencieux mais d'une vraie efficacité réalisé par Hélène Leblanc.

Je terminerai en remerciant le Conseil général de l'Isère et la Fondation de France qui sont partenaires de cette organisation.

Pardonnez mes propos, peut-être un peu rudes mais sincères, enfant j'ai eu du plaisir à apprendre le français, adolescent j'ai eu beaucoup plus de difficultés à apprendre l'anglais et adulte je n'ai pas encore appris... la langue de bois !

Je vous souhaite une journée de travail riche d'enseignements et passionnante.

---

**Intervention de Didier RAMBAUD,  
Vice Président à la Jeunesse et au Sport  
au Conseil général de l'Isère**

---

Je salue tout d'abord l'initiative de la Communauté d'agglomération du Pays Voironnais pour l'organisation de ce colloque sur le thème des relations adulte/adolescent et en particulier le service Politique de la Ville et sa cheville ouvrière Philippe ALLEX-BILLAUD, que j'ai plaisir à retrouver puisque nous avons été camarades, de la classe de CM2 jusqu'à la terminale, ici au collège puis au lycée de Voiron.

Sur le plan personnel, je suis très intéressé par ce colloque à trois titres : tout d'abord en tant que père de familles de deux adolescentes, mais aussi comme Maire de ma commune et enfin en tant que Conseiller général en charge des Sports et de la politique de la jeunesse.

Cette délégation m'a été confiée il y a trois ans et il s'agit à mon sens d'un réel défi compte tenu de la difficulté à définir une politique de la jeunesse. Il s'agit en effet d'un champ immense, qui recouvre plusieurs champs d'interventions. La jeunesse, c'est à la fois favoriser la diffusion des savoirs, la curiosité, les envies ; c'est aussi lutter contre les exclusions et favoriser l'égalité des chances ; c'est accompagner vers l'autonomie, la responsabilisation, la construction d'une identité sociale. C'est aussi beaucoup de services concernés et d'ailleurs je salue au passage les nombreux salariés du Conseil général présents dans la salle et qui travaillent sur ces questions. Je tenais par ailleurs à souligner la difficulté à mettre de la transversalité lorsque l'on parle de jeunesse.

Concernant ce colloque, le Conseil général de l'Isère a souhaité soutenir cette manifestation organisé par le Pays Voironnais à deux titres.

Tout d'abord, parce que cette relation adulte/adolescent est au cœur de plusieurs missions essentielles des départements, que ce soit dans l'action quotidienne des travailleurs médico-sociaux (les assistants sociaux, les puéricultrices, les médecins, les éducateurs, les sages femmes, les conseillers en économie sociale et familiale,...), dans leur soutien de tous les jours à la fonction parentale ; que ce soit au travers de l'intervention de l'Aide Sociale à l'Enfance dans sa prise en charge des jeunes confiée par le Juge des enfants ou dans son intervention éducative ; que ce soit dans la mise en place des actions de prévention en direction des jeunes qui sont en risque d'inadaptation sociale.

L'ensemble des personnels du Conseil général travaille en partenariat avec les équipes des différentes institutions qui sont présentes à ce colloque, afin de répondre au mieux aux difficultés que nous rencontrons. Notre nouvelle organisation territoriale permet aujourd'hui d'assurer une proximité plus forte, plus efficace, d'assurer une présence des personnels et des missions du Conseil général au plus près des usagers et des partenaires.

La réflexion proposée aujourd'hui est un exemple de l'intérêt de ce travail de partenariat et de l'enrichissement qu'il peut apporter à chacun d'entre nous.

La deuxième raison de notre participation à ce colloque est liée au fait que les conseils généraux se sont vus confier depuis la deuxième vague de décentralisation, l'acte II de la décentralisation, la mission de gérer seul le Fonds d'Aide aux Jeunes (FAJ).

Il s'agit d'un outil d'accompagnement à l'insertion des jeunes en difficultés, qui intervient à la fois en attribuant des aides individuelles et en soutenant des actions collectives.

En 2005 au niveau de département de l'Isère, le FAJ a accordé plus de 2300 aides individuelles pour un montant de 430 000 € et a soutenu 29 actions collectives, qui ont concerné 1200 jeunes pour un montant de plus de 340 000 €.

Mais le FAJ n'est pas seulement un distributeur d'aides, il s'agit aussi et surtout d'un dispositif permettant de disposer d'une vue plus précise de la réalité du vécu des jeunes afin de tenter de répondre à leur préoccupation de manière la plus adaptée. C'est pourquoi le FAJ finance aussi, seul ou avec d'autres partenaires, des études sur des aspects particuliers de la situation des jeunes. A titre d'exemple, en 2005 avec la DDASS de l'Isère et la DRASS Rhône Alpes, nous avons confié à l'Observatoire Régional de la Santé (ORS) en Rhône Alpes une étude sur les pratiques de santé des jeunes suivis par les missions locales en Isère et cette étude a été prolongée par une autre étude similaire pour les jeunes en apprentissage. Une partie des résultats de ces études vous sera d'ailleurs présentée aujourd'hui par Patricia MEDINA, sociologue à l'ORS.

Je souhaitais donc par ces quelques mots vous indiquer combien le Conseil général a été intéressé par la tenue de ce colloque. Je vous souhaite une bonne participation et que chacun reparte de ce colloque, peut-être pas avec de nouvelles réponses, mais sans aucun doute avec de nouveaux éclairages.

*Isabelle MAÎTRE, Psychiatre au CMPE de Voiron, chargée de l'animation du colloque, précise que l'inquiétude des politiques envers les adolescents en difficultés est partagée par les psychiatres mais qu'en même temps, la pathologie n'a pas tant changé que cela, si ce n'est par sa manière de s'exprimer. Paradoxalement, nous sommes peut-être dans un monde où les jeunes n'ont jamais eu tant de liberté, de possibilité d'échanges et de mouvement, et fort heureusement d'après les statistiques, il y a 80% des jeunes qui vont fort bien. Par contre, dès que l'on se questionne sur l'adolescence, les questions rebondissent inévitablement sur les adultes et interrogent toujours la fonction parentale et peut-être la notion de qu'est-ce qu'être un adulte aujourd'hui dans un monde en mouvement où nos repères sont en permanence déstabilisés.*



## INTERVENTION DE GERARD GUILLOT

*Agrégé de philosophie, Gérard Guillot est professeur à l'Institut Universitaire de Formation de Maîtres de l'académie de Lyon. Il coopère avec des partenaires des champs éducatifs, sociaux, artistiques et scientifiques. Il est actuellement responsable à l'IUFM de Lyon d'un séminaire de formation des formateurs et a participé à des recherches en philosophie et en sciences de l'éducation. Il a publié de nombreux articles qui questionnent les valeurs de l'école du XXIème siècle, l'identité professionnelle de l'enseignant et l'autorité en éducation. Son dernier ouvrage paru en 2006, s'intitule d'ailleurs « L'autorité en éducation. Sortir de la crise. », Paris : ESF.*

### QUELLE AUTORITE POUR LES ADULTES DANS UNE SOCIETE ADOLESCENTRIQUE ?

Il existe aujourd'hui une crise de la transmission, une fragilisation voire dans certains cas une rupture du lien intergénérationnel et il existe une crise de l'adultité, c'est-à-dire de l'âge adulte. L'adulte au sens traditionnel du terme, ne fait plus autorité. C'est la figure de l'adolescence qui est devenue centrale. Alors nous devons, je pense, nous interroger sur cette évolution depuis une trentaine d'années, qui a conduit à ce que le centre de gravité soit l'adolescence et non plus l'âge adulte. Il convient tout d'abord d'interroger le rapport au temps.

### UNE CULTURE DE L'IMMEDIATETE DIFFICILE A ARTICULER AVEC LA TEMPORALITE LONGUE DES APPRENTISSAGES

Traditionnellement, le temps faisait autorité. Il y avait l'autorité des anciens, du père, de la mère, du maître d'école,... Or ce n'est plus le cas. Pourquoi ? Parce que notre type de société, notamment avec l'emprise accrue des contraintes économiques, avec le phénomène de la globalisation économique – la mondialisation –, avec également l'évolution des mœurs, avec les événements dits de « Mai 68 », nous sommes de plus en plus dans une culture, au sens sociologique du terme, de l'instant, dans une culture de l'immédiateté, dans une culture du « tout tout de suite ». Ce qui est important, c'est d'accéder en « temps réel » à ce que notre société propose comme produits, services, loisirs, à défaut de proposer toujours du travail... L'expression « temps réel » est significative. Les nouvelles technologies – qui sont quand même nouvelles depuis un certain temps, mais qui progressent toujours – permettent des communications quasiment dans l'immédiateté de l'échange et à distance. Mais parler de temps réel en assimilant celui-ci à l'immédiateté est à mes yeux un symptôme culturel car on peut se demander avant dans quel type de temps nous étions. Puisque le temps réel c'est l'immédiateté, avant le temps réel, quel était la réalité du temps ? Aujourd'hui pour de nombreux jeunes, le temps passé est caractérisé par la longueur, la lenteur, la nécessité de la patience,...

Le temps réel, en réalité, c'est la mort du temps au bénéfice de l'instant !

Pourquoi cela pose-t-il problème ? Cela pose problème du point de vue de l'éducation des enfants et des adolescents, quels qu'en soient les acteurs : éducation parentale, scolaire, parascolaire, éducation prise en charge par diverses structures associatives ou institutionnelles. En effet l'éducation, avec les apprentissages qui sont nécessaires à l'intérieur de celle-ci, non seulement les apprentissages des connaissances mais aussi du vivre ensemble, du respect de soi et de l'autre, de la citoyenneté, l'ensemble de ces apprentissages requiert des temporalités longues. On n'apprend pas par décret ! A cet égard, il est significatif de voir l'influence des médias, du monde du spectacle au sens large du terme, avec certaines émissions de télévision emblématiques. Je citerai sans doute l'une des plus connues : la *Star Académy*, qui donne, entre guillemets, l'exemple d'un apprentissage possible de manière rapide, intense et qui confère la célébrité et la réussite avec cette perversion que les nominés à l'exclusion sont fêtés ! L'exclusion devient une fête et les exclus auront aussi éventuellement

leur part de bénéfice de participation. C'est un contre exemple de la temporalité longue nécessaire à un apprentissage. Mais c'est un exemple fascinant et qui fascine de nombreux jeunes.

La posture d'un adulte dans l'éducation d'un enfant, et plus particulièrement d'un adolescent ou d'une adolescente, se trouve prise dans une tension, voire dans une contradiction difficile à surmonter : essayer d'articuler la temporalité longue des apprentissages avec la culture de l'instant dans laquelle baignent ces enfants et ces adolescents, et l'adulte aussi au demeurant.

Comment concilier le plaisir de l'immédiateté avec le plaisir différé des apprentissages, étant entendu de plus que réussir à l'école n'implique plus nécessairement de réussir dans la société. Nous savons les uns et les autres la différence qui est à faire entre réussir *dans* la vie et réussir *sa* vie. Aujourd'hui, on peut avoir le sentiment que pour réussir sa vie en tant que personne, pour s'accomplir, pour se réaliser personnellement, il faut d'abord réussir dans la vie, comme si au fond, la personne, dans son développement, était tributaire des attentes et des attendus de la société.

### UNE SOCIÉTÉ ADOLESCENTRIQUE ET LA CRISE DE L'ADULTITÉ

Le rapport au temps a donc changé. Il convient aussi de distinguer les termes de *temps* et de *temporalité*. Je préfère celui de temporalité qui a un caractère dynamique. Une temporalité de vie n'est pas nécessairement une tranche d'âge. Traditionnellement dans les sociétés, il y avait trois tranches d'âge qui étaient reconnues avec des rites de passage : l'enfance, l'âge adulte et la vieillesse. De manière récente dans l'histoire culturelle et propre à notre type de société, le temps de l'adolescence, c'est-à-dire l'entre deux entre l'enfance et l'âge adulte, s'est inscrit dans ce découpage et s'est de plus en plus prolongé. Il y a plus de vingt ans, Tony Anatrella a intitulé l'un de ses ouvrages : *Interminables adolescences : les 12-30 ans*. Ce temps d'adolescence est un temps essentiel pour la « finition » de la personnalité, c'est le temps où un garçon ou une fille essaye de se constituer une identité psychosociale et psycho sexuelle correspondant aux normes culturellement dominantes de son milieu d'appartenance ou des milieux qui sont pour lui des milieux de référence. Le temps de l'adolescence est donc *un temps de travail de l'apparence*. Mais le travail de l'apparence n'est pas superficiel comme le terme pourrait laisser penser, il est existentiel et profond. Et, au fond, comment connaissons nous quelqu'un ? Comment les autres nous connaissent-ils ? Par la fréquentation de nos apparences. C'est sur la base de cette fréquentation des apparences : l'apparence physique, l'apparence vestimentaire, la manière de se comporter, la manière d'être, de parler, la posture que l'on offre en image à autrui. Lorsque nous pensons connaître quelqu'un, nous faisons une *hypothèse* à partir de la fréquentation de ses apparences. Une telle hypothèse est trop facilement transformée en certitude avec des formulations qui nous sont souvent familières : « Je te connais comme si je t'avais fait ». La prétention de connaître l'autre et de le rendre transparent est dangereuse. Respecter quelqu'un, c'est aussi respecter ses zones d'ombre et ne pas le mettre en permanence sous nos miradors psychologiques qui tentent de percer sa personnalité. Il y a d'autres exemples comme cela. Quelqu'un va vous dire : « Je sais ce que tu penses ». Parfois, cela arrange parce que l'on ne pensait à rien de spécial ! Parfois la question nous est posée lorsque l'on a l'air dans la lune : « A quoi tu penses ? » et l'on répond : « A rien ». Mais ce n'est pas possible ! C'est suspect, donc il faut trouver un objet de pensée... Une autre expression : « Je sais ce que tu vas dire ». C'est pratique aussi, surtout quand on ne le savait pas soi-même ! « Tiens, je t'ai offert ce cadeau, je savais que cela te ferait plaisir »... Et les exemples sont nombreux. Ils témoignent de cette rapidité non justifiée et dangereuse qui consiste à transformer une hypothèse en certitude car lorsque je suis dans la certitude, je suis dans l'étiquetage d'autrui. « Tu es comme cela ». Et parfois on se le dit pour soi même, indépendamment de l'âge. Des jeunes le disent : « Je suis comme cela et ce n'est pas maintenant que je vais changer ». Cette sclérose identitaire fait obstacle à la créativité développementale, elle obture l'avenir. Mais ce que je viens de dire brièvement sur le temps d'adolescence, en le laissant au sens classique comme l'entre deux entre l'enfance et l'âge adulte, je vais le préciser encore davantage.

L'adolescence, c'est cette période où on travaille *l'apparence* et de plus en plus dans notre société, une apparence si possible séduisante, érotisée. Il n'est que de regarder non seulement certaines émissions de télévision, mais aussi des revues qui sont ciblées, par tranche d'âge



tous les deux ans depuis quasiment l'enfance. Le temps de l'adolescence est vécu comme un temps où il y a encore du possible. Bien sûr, ce que je dis est trop général et nécessiterait d'être nuancé sociologiquement selon les milieux. Il y en a pour qui l'adolescence ne dure pas trop longtemps en raison de questions de survie pratiques et il faut travailler, ou, selon la terrible expression, « gagner sa vie ». Mais souvent au moment de l'adolescence, on ne se sent pas nécessairement encore sur des rails ou en tout cas, on ne veut pas et on se révolte contre les rails, surtout que les parents par exemple, les éducateurs d'une manière générale, visent à promouvoir socialement de manière tout à fait légitime leurs enfants, leur avenir et vont dire : « Bon écoute, moi je suis arrivé par l'omnibus, toi tu as de la chance..., tu as le TGV... ». Pour un ado, le TGV, au sens métaphorique auquel j'emploie le mot, est pire encore ! Un omnibus, au moins il y a des gares et on peut en sortir, on peut changer de direction, voire à certain moment presque sauter en marche. Alors qu'avec le TGV, c'est difficile, il n'y a qu'une direction, il faut y aller, alors avant de monter dedans... on hésite... parce que l'on ne sait pas exactement où l'on veut aller.

Le temps d'adolescence c'est le temps du *désir*. C'est un temps où le jeune est en désirance. Bien sûr, la notion de désir fait référence à la notion de désir sexuel. Mais fondamentalement, symboliquement, quel est l'objet du désir ? « *Quel est l'obscur objet du désir ?* », pour reprendre l'expression de Luis Buñuel. Souvent les jeunes, voire nous-mêmes, ne savons pas trop. On ne sait pas trop ce que l'on désire. Ce que désirent les adolescents, c'est se sentir en désirance. Ils *désirent désirer* parce que cela ouvre des horizons, du possible.

La notion de désir est à distinguer de la notion de besoin. Certes un enfant ou un adolescent a des besoins, notamment des besoins vitaux qui sont à satisfaire. Mais l'être humain n'est pas qu'un être de besoin. Il est aussi et fondamentalement un être de désir. Dans l'éducation, nous avons souvent tendance à rabattre le désir sur le besoin parce que c'est sécurisant. Regardez les expressions que l'on utilise en formation, en éducation : « On va essayer de répondre à vos besoins ». Encore quand les personnes en formation les expriment, cela peut se concevoir, mais souvent ils sont prévus. Pour un enfant ou pour un jeune, répondre à ses besoins, cela peut induire une représentation plus ou moins consciente, qui est sécurisante. L'éducation serait donc une affaire de « diététique ». Il faut tant de vitamines de ce type pour combler tel type de besoin. Il est des personnes qui transforment leur existence dans une perspective hygiéniste : satisfaire les besoins. Le désir sexuel devient alors un besoin sexuel, une ritualisation qui, encore une fois, est confortable. Mais rabattre le désir sur le besoin, c'est se mettre en posture en tant qu'adulte, parent, éducateur,... de répondre, voire de répondre à l'avance à ce que l'adolescent(e) n'a pas demandé. Déjà le système scolaire répond trop souvent, dans les enseignements qui sont dispensés, à des questions que les élèves ne se sont jamais posées. Nous-mêmes, nous avons appris un certain nombre de choses, nous avons trié, élagué, un peu ou beaucoup oublié... Cette tentation de transformer l'autre en objet de besoin plutôt que de l'aborder comme sujet de désir est une tentation forte, captatrice, qui peut se révéler en contradiction avec la finalité de réalisation de soi que l'on a pour l'adolescent(e) considéré(e) avec la conquête de sa liberté, de son autonomie, de sa responsabilité. Les adolescents se sont, depuis que le temps d'adolescence existe, rebellés, révoltés contre l'emprise adulte. Déjà M. Debesse parlait de « *crise d'originalité juvénile* » pour caractériser des manifestations qui peuvent être spectaculaires mais aussi silencieuses. On est souvent plus sensible au spectaculaire qu'au silencieux. Il est des joies spectaculaires, il est des joies silencieuses. Il est des douleurs spectaculaires, il est des douleurs silencieuses. Cette révolte de l'adolescence est une révolte au nom du désir, du possible.

On voudrait que ce possible, comme la société le permet dans le nouveau rapport au temps, dans la culture de l'instant évoquée préalablement, puisse se réaliser tout de suite, et pas seulement le possible, mais *les* possibles. Les adolescents et les adolescentes sont en situation d'instant de consommation et de consommation d'instant, des instants « magiques » avec les expressions telles que « T'as bougé vendredi ? », « Tu bouges samedi soir ? »,... et entre deux instants « magiques », qu'y a-t-il ? Nous ! La temporalité longue des parents, des enseignants, des éducateurs, etc., bref tous les adultes ingrats du quotidien auxquels l'envie de s'identifier n'est pas incandescente.

Les adultes eux-mêmes, de plus en plus, prennent le temps d'adolescence comme référence et en amont, les enfants, de plus en plus tôt, souhaitent ressembler aux adolescents et aux adolescentes qu'ils ont hâtent de devenir. Ils sont dans un mimétisme de l'adolescence et de

ses enjeux d'apparence, de séduction, de consommation d'instantanés « magiques », de culture de l'immédiateté. D'où l'émergence non pas d'une nouvelle tranche d'âge, mais d'une nouvelle temporalité de vie : la *préadolescence* qui peut aller de 5 à 8 ans jusqu'à 12/13 ans, avec des phénomènes extrêmes comme celui des « lolitas ». Il s'agit de ces petites filles, qui, avec la caution ou la complicité de leurs parents, se maquillent, s'habillent de manière sexy et au fond, sans avoir les moyens d'assumer leur désir, se transforment en objets de désir. Notons que cela concerne plus les filles que les garçons, et conduit toujours à interroger le rapport fille/garçon, le rapport homme/femme dans notre société et dans notre culture. Lorsque j'évoque l'apparence, l'érotisation de l'apparence, la séduction, etc., le statut de la femme demeure, je le dirais sous forme de litote, ambigu.

Nous avons donc la petite enfance, l'enfance, la préadolescence, l'adolescence et puis une nouvelle temporalité de vie : *l'adulescence*, qui correspond à l'entre deux entre l'adolescence et l'âge adulte.

Peut-être que le seul bénéfice de la réforme des retraites sera de permettre d'espérer de devenir adulte un jour !... Vous remarquerez donc la multiplicité des temporalités de vie parce qu'après l'âge adulte, ce n'est plus le troisième âge, c'est le temps des seniors. Le quatrième âge attend son baptême du feu, si j'ose dire ! Compte tenu de l'allongement de l'espérance de vie, nous avons aussi le cinquième âge, les jeunes grabataires, les grabataires seniors !...

### LES CINQ POSTURES DE L'ADULTE

Parmi les adultes, dans une très brève typologie, je distinguerai cinq postures.

- 1) *L'adulte complice* : l'adulte qui joue la carte de la complicité fusionnelle avec l'adolescent ou l'adolescente. C'est au fond, l'adulte qui désire rester adolescent(e) : « Je suis comme toi », alors, évidemment, avec une crédibilité plus ou moins grande. Mais chez les jeunes parents, il s'agit d'un phénomène qui se développe. On va voir une mère avec sa fille préadolescente, aller choisir avec elle leurs sous vêtements respectifs... Autre exemple, une mère qui dit à sa fille de 8 ans : « Bon écoute, je suis enceinte et tu sais qu'avec ton père cela ne va pas très fort. » La petite répond : « Oui j'avais remarqué ! », et la mère ajoute : « Il est de lui, quoi. Donc si je le garde, on va devoir continuer à le voir même si... Peut-être pourrais-je rencontrer un autre homme qui nous rendrait heureuses... Parce que je sais que tu aimerais bien avoir un petit frère ou une petite sœur, donc je ne sais pas trop si je dois le garder ou pas... Qu'est-ce que tu en penses ? ». C'est ce que l'on appelle le phénomène de *parentalisation des enfants*, qui est le symétrique de *l'infantilisation des adultes*.
- 2) *L'adulte caution* : C'est l'adulte qui ne peut pas jouer à « On est pareil », mais qui peut-être projette sur son enfant un rêve inassouvi ou un rêve nouveau d'adolescence et qui accompagne cette culture adolescente de l'apparence séduisante. Dans ce cas là, l'adulte donne son aval aux demandes d'achat, aux types de loisirs, aux types d'apparences et aux démarches de l'adolescent(e).
- 3) *L'adulte indifférent*, lié à la croissance de l'individualisme dans nos sociétés, à la rupture de ce que l'on appelle le lien social. Et là, j'en profite pour le dire dans une parenthèse qui me paraît essentielle, souvent nous avons le souci au niveau politique, au niveau familial, de veiller à la restauration du lien social, à la non rupture du lien social. Je crois qu'il faut prendre garde parce que l'aliénation, la dépendance, la prostitution, l'esclavage,... sont des liens sociaux. *Un lien social, oui, s'il est d'abord un lien humain*. C'est-à-dire si à aucun moment il ne déchire l'humanité, si à aucun moment il n'exclut une personne ou un groupe de l'humaine condition universelle. L'adulte indifférent, avec cet individualisme qui caractérise aujourd'hui tous les temps de vie, serait, par exemple, un père qui dit à son fils qui avait prévu au départ d'être ingénieur et qui vient lui dire que finalement il voudrait être artiste : « Comme si on avait besoin d'un troubadour dans la famille... Et c'est avec ça que tu vas gagner ta vie ? Enfin écoute, moi j'ai fait ce que je pouvais pour toi, moi j'ai aussi ma vie à moi, je m'en occupe, tu te débrouilles, chacun sa vie. Bonne chance fiston ! ».
- 4) *L'adulte dogmatique* : Il s'agit de l'adulte qui rejette purement et simplement cette culture adolescente de l'immédiateté. « Non, ce n'est pas acceptable. Jamais de mon

temps, on aurait vu cela ! ». Ce type d'adulte est souvent partisan d'une restauration de l'autorité à l'ancienne. L'autorité à l'ancienne a souvent pris la forme de l'autoritarisme.

Tous ces types d'adulte ont un dénominateur commun, car un adolescent a besoin de se construire *contre* l'adulte, mais au double sens du terme, « en opposition à » et « en appui sur ». Avec l'adulte complice ou l'adulte caution, il n'y a pas « d'opposition à ». Ces adultes veulent un bon contact et surtout pas de conflits : « On est pareil, on se comprend, on est copain, on est copine,... ». L'adulte indifférent, lui, s'éloigne. Quant à l'adulte dogmatique, il veut bien le conflit, mais le conflit est résolu d'avance. Du même coup, les adolescents et les adolescentes qui sont privés du « en opposition à » par le fait même, sont privés du « en appui sur ». *La fonction d'étayage de l'adulte* n'est plus assumée. C'est pourquoi il existe, et doit exister, un cinquième type d'adulte.

- 5) *L'adulte adulte* : un adulte qui accepte d'être un adulte ingrat du quotidien, qui accepte ce dialogue difficile, conflictuel, avec l'adolescent, qui sait être à l'écoute dans les moments nécessaires et non pas dans les moments que l'adulte choisit nécessairement. Et cet adulte là n'a pas à vouloir rivaliser avec les adultes, qui ne sont pas des adultes, du monde des médias et du spectacle parce que le monde des médias et du spectacle met en scène des adolescents et des adultes. Et même lorsque l'on demande à une grande vedette, qui ne « vieillit » pas – même si elle avance en âge – « Quelle impression cela vous fait-il d'avoir 60 ans ? ». Elle répond : « Je ne vieillis pas : je grandis ! » (c'était Johnny).

Pour autant, « l'adulte adulte » que nous sommes chacune et chacun invités à être, cela ne veut pas dire que nous allons nous enfermer de manière résignée dans un rôle ingrat : car nous sommes des êtres « polyrythmiques ». Ces temporalités de vie sont des postures, des rythmes de vie. A un âge donné, par exemple à 35 ans, si je suis dans une situation éducative par rapport à un adolescent, je peux avoir une posture « d'adulte adulte ». Mais dans d'autres situations, je peux être en posture d'enfant, d'adulte, (en « jeune grabataire » c'est plus rare !).

Nous avons donc une diversité de postures dans le rapport aux temporalités de vie et c'est une richesse que les adolescents et adolescentes ont aussi. Alors ne les enfermons pas dans un temps. L'être humain est *un être pluriel* avec bien sûr un foyer d'identité mais il a cette possibilité d'adopter des postures diverses par rapport au monde, par rapport aux autres, par rapport à soi-même et c'est ce qui est à la base de la *créativité*.

## LA PERSONNE, LE RESPECT : L'INDISPENSABLE AUTORITE DE L'ADULTE

Je voudrais ajouter maintenant que l'autorité que l'adulte a à exercer envers les adolescents est vraiment indispensable, à condition de la distinguer de l'autoritarisme. C'est après la seconde guerre mondiale et les horreurs du nazisme que peu à peu dans les représentations collectives, un amalgame s'est produit entre autorité et autoritarisme. Le refus de l'autoritarisme a impliqué le refus de l'autorité, qui a culminé dans les événements de mai 1968 avec l'effet de balancier que nous savons du côté de la non permissivité, du laxisme. La non permissivité a donné les adultes complices, les adultes caution. Tandis que l'adulte dogmatique est resté héritier de l'autoritarisme.

Il est important de rappeler qu'au mot autorité correspond le verbe *autoriser*. Quand on pense autorité, on pense tout de suite punition,... Or exercer l'autorité, c'est autoriser l'adolescent ou l'adolescente à *être*, à exister, à grandir, à faire, à essayer, à s'essayer, à se tromper, à créer, à aimer ou à ne pas aimer. Cette fonction d'autorisation de l'autorité concerne l'être, la personne de l'adolescent ou l'adolescente. Elle implique le respect de sa personne avec l'exigence de la réciprocité de ce respect. Le *respect*, je l'entends au sens éthique, comme respect *a priori* et inconditionnel de la condition humaine chez tout être humain sans exclusion. Donc autoriser à être : mais autoriser à être, cela ne veut pas dire autoriser à *faire* n'importe quoi. C'est pour cela que la fonction d'autorisation qui porte sur l'être doit s'accompagner *d'interdits qui porteront sur le faire*, sur les conduites et sur les pratiques. Il existe de grands interdits fondateurs, structurants comme l'interdit de l'inceste dont Levi Strauss, depuis longtemps, a montré qu'il avait au fond pour fonction de ne pas favoriser une logique clanique, mais d'obliger à aller vers l'autre. C'est pourquoi toute société

est fille du métissage. C'est la raison pour laquelle tous les mythes de la pureté, nous le savons, sont des mythes très dangereux. Et aujourd'hui ils rejaillissent politiquement et parfois religieusement. Autre interdit fondateur : l'interdit de la violence. Quand deux êtres humains se rencontrent, ils ont le choix entre se battre et se parler. *L'éducation, c'est le choix du dialogue contre la violence.* Il est important de *savoir dire non*. Exercer l'autorité c'est savoir dire non, mais de la manière suivante : *c'est le non qui refuse une action ou un propos sans jamais rejeter la personne.*

Pour conclure, l'exercice de cette autorité, je l'appelle celui d'une autorité de bienveillance. Respecter la personne, rend d'autant plus crédible les nécessaires interdits que l'on a à poser, car un adolescent ou une adolescente a besoin d'un *cadre* et de *limites* pour se construire et c'est à l'intérieur de ce cadre et ces limites, que sa liberté et son autonomie pourront prendre leur envol.

## LE RAPPORT AU NEGATIF ET L'ESTIME DE SOI

J'ajouterai simplement que ce qui fait souvent obstacle à une autorité de bienveillance c'est la « gourmandise du négatif » qui nous habite. Nous sommes trop attentifs dans l'éducation à ce qui ne va pas, les erreurs, les échecs, les actes de délinquance, de déviance,...

Quand un enfant rentre de l'école, la première question que lui posent souvent ses parents est : « Quelle note as-tu eue aujourd'hui ? » Il répond : « J'en ai eu deux. Je commence par laquelle ? J'ai eu un 18/20 en musique. » Pour lui, il s'agit de son premier 18/20 dans sa carrière d'élève, mais ses parents lui disent : « C'est bien. Et l'autre note, la « vraie » ? ». L'enfant répond : « J'ai eu 6/20 en dictée. » Avez-vous vu beaucoup de parents demander « Combien d'erreurs as-tu su éviter ? » Non, ils demandent : « Combien de « fautes » as-tu faites ? Je te l'ai expliqué cent fois ! Tu le fais exprès, t'es comme ta mère ! ».

Dernier exemple, la meilleure photographie que l'on peut avoir de nous-mêmes, qu'une personne peut avoir d'elle-même, c'est le soir quand elle rentre chez elle. Quand on rentre chez soi et que l'on retrouve les personnes que l'on aime et qui nous aiment – si on prend cette hypothèse optimiste ! – donc sa femme, son mari, sa compagne, son compagnon, ... Beaucoup de personnes rentrent en se plaignant. Je ne dis pas que cela n'est pas justifié par la pénibilité éventuellement des conditions de travail et des conditions de vie. A la question de sa femme : « T'as passé une bonne journée ? », son mari répond : « Pire que d'habitude, c'est affreux ! ». On se demande du reste comment on peut descendre aussi bas dans la logique du pire ! Et puis, ce sont souvent des problèmes relationnels : « Tu ne sais pas ce que m'a fait Machin ? ». « Si on le sait !... ». De toute façon, on écoute, on est obligé d'y passer. Alors l'autre raconte : « Il m'a fait ceci, cela, ... ». Parfois la femme se dit : « J'aimerais bien rencontrer Machin parce que ce doit être quelqu'un de particulièrement créatif pour pouvoir se renouveler comme cela tous les jours ! » Tandis que l'autre se plaint toujours de la même manière !

Mais en fait ce que je signifie à mon entourage immédiat, à mes enfants, à des adolescents, c'est que le plus important, là, tout de suite quand j'arrive, c'est de me plaindre de ce qui m'est arrivé de désagréable aujourd'hui, au lieu de montrer le plaisir que j'ai à retrouver mes proches. Alors certains vont dire : « On ne va pas s'extasier tous les soirs ! ». C'est un choix... Il faut savoir refermer les portes sur les situations, et l'apprendre aux adolescents ou adolescentes, qui justement sont dans la confusion et les courants d'air parce que toutes les portes sont ouvertes dans les situations qu'ils vivent. Arrivez positivement, travaillez la disponibilité qualitative. Vous avez un enfant qui vient vers vous : « Papa ! » ; celui-ci : « N'hurle pas quand j'arrive ! Laisse-moi fermer la porte. Pense au voisin ! ». Le père se plaint à sa femme, la transformant en « pouvelle affective » et se demandant après pourquoi la soirée n'est pas réussie ! Puis il demande à son enfant : « Viens ici ! Pour me sauter dessus comme cela, c'est que tu avais bien quelque chose à me dire ! ». « Non », lui répond-t-il. « Viens ici, j'te dis, c'est important le dialogue avec ses parents ! ».

Vous l'aurez compris l'autorité de bienveillance que je préconise suppose *un travail sur soi même*. Il faut savoir aussi se bien traiter pour bien traiter les autres.

La notion que je n'ai pas développée c'est la notion *d'estime de soi*. Beaucoup d'adolescents et d'adolescentes qui sont en souffrance, en difficulté, en transgression, ont une estime d'eux-mêmes ou d'elles-mêmes négative. Un adulte qui veut exercer une autorité de bienveillance

doit travailler à l'évolution de cette estime de soi négative en profondeur, vers une estime de soi plus positive chez l'adolescent ou l'adolescente. Là, il y a une notion qui a été avancée par certains auteurs, c'est la notion *d'estime actuelle de soi*. Dans une situation par rapport à un *défi* qui m'est proposé « j'y arrive ! » A ce moment là, la situation me renvoie en miroir, une image positive de moi. Cela ne dure peut-être pas longtemps. Mais plus un adolescent ou une adolescente vit de situations d'estime actuelle de soi positives, plus cela peut renforcer son estime de soi structurelle positive si elle l'est déjà et peut progressivement diminuer une estime de soi négative et la faire évoluer à moyen terme vers une estime de soi positive. Parce que lorsqu'on se réconcilie avec soi même, on se réconcilie aussi avec les autres.

Donc comme nous sommes dans une culture de l'immédiateté et que le temps long c'est fini, je m'arrête et je vous remercie.



## INTERVENTION DE PHILIPPE JEAMMET

*Philippe Jeammet est professeur en pédopsychiatrie et chef de service de psychiatrie de l'adolescent et du jeune adulte à l'Institut Mutualiste Montsouris à Paris. Il est également membre titulaire de la Société Française de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent. Il est Président de l'Ecole des Parents et des Educateurs d'Ile de France. Il est psychanalyste et membre de la Société psychanalytique de Paris. Ses nombreux travaux sur la pathologie à l'adolescence ont nourri de nombreuses classes successives d'étudiants en psychologie et psychiatrie et des professionnels. Ses travaux portent sur des pathologies spécifiques à l'adolescence : troubles des comportements alimentaires, dépendances addictives, somatisation, troubles graves de la personnalité. Ils portent aussi sur des points spécifiques du fonctionnement psychique à cet âge. Philippe Jeammet a introduit des notions comme celle de circulation psychique extracorporelle ou d'espace psychique extérieur qui permettent de mieux saisir l'importance de l'environnement qui peut avoir un rôle décisif d'autant plus si le monde intérieur de l'adolescent est chaotique. Mais Philippe Jeammet s'est aussi attaché à la transmission de ses connaissances et de son expérience à tous les adultes qui se questionnent sur leurs attitudes dans leur relation avec les adolescents. Ses derniers ouvrages en témoignent : « Que transmettre à nos enfants ? » en collaboration avec M. Ferro, « Réponses à 100 questions sur l'adolescence ». D'autres ouvrages plus spécialisés restent cependant très abordables : « Anorexie, boulimie. Les paradoxes de l'adolescence », « Evolution des problématiques à l'adolescence : L'émergence de la dépendance et ses aménagements » en collaboration avec M. Corcos.*

### DROITS ET BESOINS PEUVENT-ILS S'OPPOSER CHEZ L'ENFANT ET L'ADOLESCENT ? LA RESPONSABILITE DES ADULTES.

Merci de cette introduction et merci aux organisateurs du colloque de nous inviter à échanger sur un sujet qui me reste cher, les adolescents, quoique j'ai un petit peu le bourdon après avoir écouté le Manicomi théâtre... je me dit qu'il fait très beau dehors, qu'on a une belle journée et qu'on reste enfermé là.

Est-ce vraiment ce qu'il y a de plus opportun ? En effet, la meilleure thérapie que nous puissions proposer aux adolescents en difficulté, c'est le plaisir que nous avons à vivre. Cela reste le meilleur antidote à l'anxiété généralisée qui, comme le disait Gérard Guillot, frappe dès la rentrée des parents à leur domicile le soir et qui est particulièrement contagieuse et peu digestive.

Donc, il faut sûrement que les adultes aussi apprennent à transmettre que la vie, quelques puissent être ses difficultés, vaut la peine. Je crois que tout le dolorisme actuel est assez indigeste pour un certain nombre de jeunes.

### L'ADOLESCENCE, PAS UNE MALADIE MAIS LE REFLET DE NOUS-MEMES

Alors, d'abord, je voudrais rappeler que l'adolescence n'est pas une maladie. Il est vrai que l'on en parle peut-être trop d'un certain côté, que ça finit par fixer une attention exagérée sur cette tranche d'âge, surtout si l'on se met à les plaindre et si la souffrance devient le mode d'expression essentiel quand on veut parler des adolescents.

On souffre, on souffre, on souffre... et les français ont une appétence pour ce terme là, qui commence vraiment à être, je crois, particulièrement pathogène. Non pas qu'il n'y ait pas de souffrance, mais justement, la souffrance la plus forte ne se parle peu et s'exprime peu. Je crois que c'est surtout l'anxiété et la crainte de l'avenir, qui s'exprime dans ce goût pour la souffrance, que les médias transmettent et amplifient actuellement depuis une dizaine d'années, de manière un peu exagérée.

Donc l'adolescence ce n'est pas une maladie, c'est la réponse de la société à un phénomène normal qu'est la puberté. Ce phénomène physiologique, c'est-à-dire le moment où le corps

d'enfant se transforme en corps adulte et devient apte à la procréation, a toujours existé, mais les réponses sociales ont changé.

Ce qui fait l'intérêt de cette période (et maintenant ça fait 40 ans que j'e m'occupe d'adolescents et de leurs parents - ceux-ci n'étant pas les plus faciles d'ailleurs- ), c'est que l'adolescent est un puissant révélateur de ce dont nous sommes faits. C'est une sorte de miroir grossissant dans lequel nous pouvons nous voir et je vais dire pourquoi, parce que je crois que l'adolescent va nous confronter à l'obligation de faire la part de ce que nous avons en nous, va interroger quelles sont nos ressources intérieures. C'est assez naturel puisque c'est un moment où il va falloir parler en son nom propre, et prendre même physiquement une certaine distance par rapport au milieu parental, ce qu'on appelle les objets d'attachement. Donc si on doit prendre une distance, ça va immédiatement m'interroger : qu'est-ce que j'ai dans le ventre ? Qu'est-ce que j'ai dans la tête, quelles sont mes ressources ? Faire un peu le bilan des acquis de l'enfance. C'est un révélateur de notre héritage. C'est pour ça que le problème de la transmission est central... C'est un révélateur de notre héritage, héritage génétique, on en dira peut-être un mot, qui est plus important que ce qu'on a bien voulu le croire, et héritage éducatif de notre enfance. Mais c'est un moment de flottement, de recherche de nos ressources propres, un moment qui va nous rendre particulièrement sensible au miroir que nous renvoient les adultes et je crois que les adolescents sont aussi un révélateur des courants qui traversent la société actuelle. Je crois que le pessimisme ambiant qui nourrit les adolescents est assez pathogène à l'heure actuelle. Non pas qu'il n'y ait pas lieu de ne pas avoir des inquiétudes... c'est toujours la question du verre à moitié vide, à moitié plein, il ne faut pas non plus se leurrer, mais il faut peut-être contribuer à le remplir plutôt qu'à le vider. C'est important pour l'adolescent, parce qu'il va être justement dans cette période de recherche, de flottement, d'attente vis-à-vis du monde adulte.

### UNE SOCIÉTÉ ADOLESCENTE : QUELLE LEGITIMITÉ DE L'AUTORITÉ ?

Il y a un redoublement, je crois, à l'heure actuelle du phénomène de l'adolescence parce que la société traverse, elle aussi, quelque chose d'un peu comparable à l'adolescence, c'est-à-dire une période de grande attente et de grande insécurité par rapport à l'avenir. Disons qu'il y a moins de reproduction automatique du mode de vie antérieur et cette ouverture nous transforme tous en adolescents, parce qu'on perd des repères connus des générations antérieures sans avoir trouvé de nouveaux repères.

Je crois qu'il y a un moment de flottement qui fait résonance avec la problématique adolescente et qui contribue à l'accentuer. C'est peut-être pour ça que beaucoup d'adultes en ce moment sont tellement fixés sur cet adolescentisme, parce qu'au fond ils se retrouvent au travers de cela. Ils se sentent eux-mêmes dans une quête, et, au fond, se disent : « est-ce qu'on est légitime à faire autorité ? ». C'est ce que Monsieur Guillot disait très bien tout à l'heure, c'est-à-dire cette autorité du temps passé qui va autoriser aussi des jeunes générations à faire des choix, à aller vers certains apprentissages,... Est-ce que je suis autorisé ? Je crois qu'il y a un grand flottement de l'autorité, on ne s'autorise plus en tant qu'adulte à faire autorité. Je crois que c'est un gros problème.

Et il me semble que nous, les psys, nous y avons contribué, pas d'une manière toujours heureuse mais c'est toujours pareil, l'intention est bonne mais les effets ne sont pas toujours les bons. Par exemple, la diffusion du modèle psychanalytique dans la société a un peu biaisé ce rapport à l'autorité avec la nécessité de comprendre ce qu'il se passe, comprendre l'enfant, sa souffrance. Et du coup il y a eu une disqualification de l'éducatif : avoir des occupations, faire du sport, proposer des activités, le scoutisme,... Est-ce que ce n'est pas ridicule tout ça par rapport à la richesse du désir individuel et d'éveiller le sujet à la connaissance de lui-même ? Il y eu un leurre massif. Il y a une légitimité de l'éducatif qui est à reconstruire. On ne revient jamais sur le passé, parce qu'on est dans un autre cadre. Ce n'est pas le passé qu'il faut reconstruire ; il y a à reconstruire autre chose, en prenant les données nouvelles, la richesse de tous les changements qui se sont produits et les limites (qui sont d'ailleurs naturelles, il y a toujours des limites à des mouvements nouveaux).

### QUELS SONT LES BESOINS DE L'ENFANT ?

Il faut re-réfléchir maintenant, et c'est pour cela que j'ai intitulé mon intervention autour des besoins ; quels sont les besoins ? Monsieur Guillot en a parlé, je le ferai peut-être dans un sens un peu différent (les deux acceptions existent d'ailleurs). Quels sont les vrais besoins d'un

enfant ? On parle beaucoup des droits actuellement d'un enfant, d'un adolescent, mais je crois que là aussi on en parlait d'une façon qui faisait qu'il n'aurait que des droits ; alors après on a dit : « Oui mais ils ont des devoirs »...

Ce n'est pas véritablement la question des devoirs qui m'intéressent mais quels sont ses besoins ? C'est un être profondément vulnérable, alors quels sont ses besoins ? Il y a une nécessité, il a droit à ce qu'on répond à ses besoins.

### L'ADOLESCENT, REVELATEUR DE CES BESOINS : « J'AI PAS CHOISI D'ETRE MOI »

C'est là-dessus que je voudrais m'attarder en me servant de l'adolescence comme un révélateur de ces besoins, parce que cela va obliger à une modification de la distance relationnelle. Il y a un changement dans les territoires. Cette modification est liée à la sexualisation des liens et au fait qu'on va avoir ce corps adulte. Il y a un paradoxe tout à fait central ; ce corps adulte, l'adolescence, la puberté, va nous faire sentir, à un moment où on a une capacité de raisonnement intellectuel extrême, au fond, le peu de pouvoir qu'on a et le fait qu'on n'a pas choisi quelque chose d'aussi essentiel que son corps. C'est la grande découverte de l'adolescence. Ce n'est pas qu'on ne le savait pas, on le savait plus jeune mais là, au fond je ne choisis pas ma puberté à un moment où je commence à choisir mes idées, à m'opposer à mes parents, à choisir mes apprentissages,... J'arrive à une certaine maîtrise de moi et voilà que ce qui est le plus Moi, ce corps, il m'échappe. Ça pousse de partout, surtout chez les filles... en l'espace d'un an elles sont complètement transformées ; les garçons ont toujours été plus lents, c'est comme ça, donc il leur faut un peu plus de temps mais le traumatisme est là quand même : « Je n'ai pas choisi ces transformations... ». Les poils poussent, il y a des sécrétions, des désirs qui émergent ; c'est un peu comme les poupées gonflables à la télévision, tout un coup je vois mon corps qui se transforme et je peux rien... pourtant c'est Moi.

Tout d'un coup, « pourquoi je suis moi ? ». Cette interrogation philosophique de l'adolescence est favorisée par les changements corporels : « qu'est-ce que je suis ? ». Finalement, peu de choses, puisque je ne commande pas mon corps. Au fond, « qu'est-ce que j'ai choisi ? », rien. Je n'ai pas choisi d'être garçon, je n'ai pas choisi d'être fille, je n'ai pas choisi de naître dans ce milieu, je n'ai pas choisi d'avoir un nez comme ça, des fesses comme ça, des seins comme ci,...

### LE BESOIN D'AFFIRMER SA DIFFERENCE

En immédiate contre partie, je peux essayer de transformer ce corps, je peux essayer d'en retrouver la maîtrise, en changeant par toutes les dismorphobies, me faire changer le nez, me faire changer les oreilles, mes cheveux, par mes accoutrements, mes idées,... Je peux retrouver la maîtrise de cela, mais le corps, ce qui est le plus à moi, il m'échappe. Et non seulement il m'échappe, mais il me trahit parce qu'il est le révélateur de mes émotions. Je veux paraître impassible et paf j'ai comme un gyrophare sur mes joues,... C'est la période où la rougeur, l'éreutophobie, la peur de rougir, apparaît spécifiquement comme le début de la puberté. Je voulais cacher mes émotions et mon corps me trahit.

En plus, je n'ai pas choisi ce corps mais on va me dire « Tu as le nez de ton père, les oreilles de ta tante, la lèvre de ta grand-mère,... ». Qu'est-ce que j'ai à moi ? Et là, il y a quelque chose de fondamental. Si j'ai en moi le pouvoir de dire oui, « J'ai le nez de maman, les yeux de mon père,... », ça veut dire que j'accepte mon héritage. Mais pour ça, il ne faut pas que j'ai trop de problème avec mes parents ; bon d'accord, comme tout le monde j'hérite d'un corps et je me sens moi-même parce que je suis en harmonie avec mon héritage. Mais si j'ai des problèmes à régler avec mon héritage, vous voyez comment le corps va devenir un lieu privilégié d'expression de ces difficultés : JE ne suis pas d'accord avec cet héritage, JE refuse de dire oui, alors je peux dire non, je me reprends en main. Et comment je me reprends en main ? Jamais par le plaisir partagé... C'est ça qui est terrible chez l'homme... Ce n'est jamais « ah oui maman comme je suis content d'avoir hérité de toi » ; dans ce cas-là, c'est « oui moi aussi mon chéri, très bien, tout va bien... ».

Si je veux me différencier, je refuse cela. Comment refuse-t-on ? Pas tellement en se mettant en valeur... Si on refuse, on va exprimer sa différence toujours par la plainte, l'insatisfaction, l'attaque contre soi. Je vais m'accoutrer d'une façon particulière... et il faut bien reconnaître que quelque soit le droit de s'accoutrer de façon particulière, les cheveux, la tenue,... C'est rarement dans un sens qui fasse dire aux parents : « Comme ça te va bien, tu t'es teint les



cheveux comme ça, tu t'es rasé comme ça... C'est bien, ça te met en valeur ; t'as vu comme il est épanoui ?...». C'est rarement ça, en général c'est « Tu es sûr que c'est ce que tu voulais, ces anneaux dans le nez,... ? ». C'est au minimum « original » quand ce n'est pas : « Mais ce n'est pas possible... ».

Je crois que le problème n'est pas de dire il a le droit d'être comme ça, ce n'est pas la question, il a peut-être le droit d'être comme ça. Mais c'est qu'il a besoin de choquer, de provoquer pour affirmer sa différence. Et pourquoi a-t-il besoin d'affirmer sa différence ? Parce qu'il n'est pas sûr. Parce que sinon, il est différent en étant lui-même. Il a besoin de montrer qu'il refuse une partie de l'héritage et là, ce que nous montre l'adolescence, c'est que ceux qui sont le plus en insécurité interne, et Monsieur Guillot a parlé de l'estime de soi pour terminer, et c'est fondamental... C'est-à-dire ceux qui, pour différentes raisons, ont une image d'eux-mêmes négative, manquent de confiance en eux, ne se sentent pas sûrs d'eux, ont des peurs importantes,... C'est ceux là qui vont être en situation paradoxale ; que plus ils se sentent en insécurité, plus ils auraient besoin de recevoir ce qui leur manque, plus ils ressentent ce besoin comme un pouvoir donné aux autres sur eux. Ça, je crois qu'il y a une clé du comportement humain là, ce paradoxe qui peut s'intituler comme ça : ce dont j'ai besoin, ce qu'il me manque pour me sentir bien dans ma peau, sûr de moi, fort, tranquille,...

### QU'EST-CE QU'IL ME MANQUE POUR ETRE BIEN ?

Mais ça c'est facile à dire, mais à vivre c'est autre chose... Qu'est-ce qu'il me manque pour être bien ? C'est indicible, l'estime de soi c'est quoi ? La confiance en moi c'est quoi ? Je sais qu'il y a quelque chose, là, qui manque à l'intérieur, ça ne va pas...

Tu en as ou tu n'en as pas ? Alors évidemment ça va tout de suite prendre une sexualisation, surtout chez les garçons. Ça va renforcer la différence des sexes. Tu en as ? Ouais... avec le mouvement... et où tu l'as ? Où tu l'as mis ? Est-ce que t'en as dans le ventre ? Est-ce qu'il en a, lui ?

Vous voyez, toutes ces images, ces métaphores qui essaient de concrétiser le besoin de se remplir de quelque chose... Mais qui va se traduire aussi par la boulimie, le fait d'aller fumer, par l'excitation, par la recherche de sensations,... Se remplir, se remplir, se remplir, se remplir... Se remplir de ce qu'on n'a pas. Si on se sent rempli, tranquille, on a moins besoin de se remplir précipitamment.

Là, je crois qu'il y a une grande différence entre l'insécurité interne et ceux qui ont une base intérieure suffisamment sécurisée, comme s'ils étaient lestés. Oui ils ont des désirs, des envies sexuelles, des souffrances, des besoins mais ça ne les dépossède pas d'eux-mêmes. Tandis que celui qui est rongé par l'attente, l'envie de recevoir il ne sait pas quoi, celui-là, il est hors de lui-même... Qu'est-ce qui va se passer ? C'est qu'il va attendre des autres auxquels il prête la force qu'il n'a pas, surtout les adultes ? Il va attendre d'eux de recevoir ce qui lui manque. Mais cette attente est vécue comme une humiliation, avec, derrière, les deux angoisses fondamentales que nous avons tous ; l'angoisse de ne pas être vu et d'être abandonné, de ne pas exister : « Je ne compte pas, je suis transparent, on ne me voit pas... » ou « Je suis physiquement abandonné parce que quelqu'un que j'aime m'a quitté »... C'est l'angoisse d'abandon ; mais il y a l'angoisse exactement miroir, qui est l'angoisse de fusion. Monsieur Guillot a parlé des liens fusionnels, surtout parents-enfants. Cette angoisse qu'on a aussi, ce besoin de se compléter en fusionnant (qu'on va retrouver aussi dans les relations amoureuses en particulier), mais qui devient vite une angoisse d'intrusion, surtout si j'en ai beaucoup besoin. Oui, je voudrais fusionner, mais si je fusionne, je ne suis plus moi et je dépends de l'autre. C'est là le paradoxe : ce dont j'ai besoin, cette force qui me manque menace mon autonomie naissante, surtout à cet âge là, parce que ça me ramène à une situation infantile de dépendance.

### LE PARADOXE DE LA DEPENDANCE : JE REFUSE CE DONT J'AI BESOIN

C'est pour cela que la problématique de la dépendance me paraît au centre de la problématique humaine. Ce besoin qu'on a des autres, qui fait que sans les autres, on ne peut pas se débrouiller, mais plus on en a besoin, plus c'est ressenti comme quelque chose qui vous dépossède de vous-même.

C'est ce que nous montre le couple infernal anorexie-boulimie. C'est pour ça que cela m'a tellement intéressé de l'étudier. La cause de cette problématique en est complexe, il y a des tas de facteurs... Si l'anorexique ne mange pas, ce n'est pas que la nourriture ne l'intéresse pas : elle ne pense qu'à ça ; si elle commence à manger elle ne pourra pas s'arrêter et elle deviendra boulimique. Elle a concrétisé sur la nourriture tout son besoin d'être la première, d'être la plus en vue, d'être sécurisée, d'avoir une valeur, d'avoir une estime d'elle-même,... Là, elle va tout bouffer mais à ce moment là, elle se dépossède d'elle-même.

C'est ce que nous disent les adolescents avec ces expressions : « Tu me prends la tête », « Tu me gaves », « Tu me saoules »,... Tout un vocabulaire de toxicomanie. Si quelqu'un vous prend la tête, c'est que vous avez la tête ouverte, c'est ce qu'on ne voit pas. Vous êtes en attente, et cette attente concède à l'autre le pouvoir de vous prendre la tête. S'il ne compte pas pour vous, il ne pourra pas vous prendre la tête. Et on a la tête prise bien au-delà de l'adolescence, notamment dans le milieu du travail. Il faut vous dire que ne vous prennent la tête que ceux qui représentent une force pour nous, peut être contre laquelle on est tout à fait contre, mais qui nous fascine... On leur prête une force, et cette force est liée à notre attente.

L'adolescence nous le montre d'une manière tragique, parce que justement ils vont dire « Tu me prends la tête », donc je refuse de t'écouter, je refuse de me nourrir de ce dont j'ai besoin. Mais plus je refuse, moins je suis en sécurité, moins je suis en sécurité, plus j'aurais besoin de me nourrir, plus j'ai besoin, plus je ressens ça comme une aliénation, plus je refuse.

Vous voyez le cercle vicieux... A un moment donné, la seule façon d'être soi, c'est de refuser, et on s'enferme. On s'enferme dans un cercle tragique, comme l'anorexique qui va finir par mourir de faim, alors qu'elle n'a aucune envie suicidaire. La dépression, c'est quand elle recommence à manger et qu'elle sent alors à ce moment là qu'elle a besoin des autres et qu'elle n'a pas tout ce qu'il faut à l'intérieur d'elle.

Tant qu'on refuse, on peut avoir l'illusion quasiment addictive, quasiment toxicomaniaque, qu'on est le plus fort. C'est pour ça qu'il y a cette sorte de délation, et, dans le refus, on se prive de nourriture dont on a besoin. Le refus peut porter sur les relations affectives, sur les apprentissages, sur la nourriture,...

C'est le principe général : ce dont j'aurais besoin pour me développer, je le refuse. Pourquoi ? Parce que le refus, c'est ce qui vous permet à coup sûr de vous différencier, de retrouver un pouvoir. Parce que dans le plaisir partagé, vous dépendez de la réponse de l'autre : « Ah comme je suis content d'être avec toi », tu deviens important pour moi, je dépends de ta réponse et je ne contrôle pas le plaisir. En plus, le plaisir a un défaut rédhibitoire pour les anxieux, c'est que cela ne va pas durer... Tandis que le déplaisir, surtout si on se l'inflige, ça peut durer toute la vie. Donc on peut se plaindre éternellement. Alors c'est pénible, ce n'est pas qu'on soit content, ce n'est pas un plaisir de se plaindre mais c'est une sécurité ; et la plainte a de beaux jours je pense, dans les démocraties en particulier.

Donc on peut se plaindre, c'est-à-dire dire que j'aurais besoin de recevoir, mais il ne faut pas croire que je vais dépendre de vous. Tout ce que vous m'offrez, cela ne va pas, il faut un peu plus, il faut autre chose. Et là, je maîtrise. Je ne suis pas content, je ne suis pas heureux ; je ne crois pas que ce soit un choix de se plaindre, mais c'est une tentation, comme va l'être à un degré de plus la tentation de détruire.

## LA TENTATION DE DESTRUCTION

Je dis que la destruction, c'est la créativité du pauvre ; pas au niveau économique, mais si je me sens impuissant, si tout le monde me méprise, si j'ai l'impression de n'être vu par personne, d'être en échec permanent. Ou je m'effondre lamentablement, je me laisse mourir ; ou, si je veux retrouver un pouvoir à coup sûr, je détruis, moi, les autres. Ça c'est toujours possible. Je crois que c'est la tentation humaine par excellence. Je ne peux pas réussir comme je voudrais, je ne peux pas plaire, je ne peux pas être aimé,... Je peux toujours me scarifier, pour commencer par les choses les plus banales. Je peux me mettre en échec, je peux refuser de manger, je peux attaquer mon corps, je peux dire à mes parents « Je n'ai pas choisi de naître » ; on ne m'a pas consulté pour quelque chose qui me concerne, ma naissance. Il va y avoir des procès un jour où l'autre, ce n'est pas possible ! On a décidé de ma vie et on ne m'a pas consulté. Si je vis et que j'accepte l'héritage (donc j'accepte une certaine passivité), parce que j'ai suffisamment de bons côtés pour l'accepter, donc je n'ai pas de mérite particulier. Mais si j'ai des comptes particuliers à régler, eh bien « je n'ai pas choisi de naître », l'image radicale en miroir est « Je peux décider de mourir ». C'est pour cela que le suicide est une tentation si

grande à l'adolescence, qui pour moi est un signe à part de la mélancolie, des grands troubles psychiatriques,... Le suicide, c'est beaucoup plus une déception liée à un désir de vie très fort qu'une volonté de mourir. Je reprends en main mon destin, c'est un peu une démarche comme celle de *Prométhée*, de s'auto engendrer ; par le suicide, je redeviens maître de ma vie. En vivant, j'accepte ma filiation avec mes parents, en me faisant du mal, je retrouve une emprise. C'est la tentation de l'adolescent qui ne va pas bien, c'est la tentation de l'adulte en difficulté. Par exemple, regardez l'amour passionnel : j'ai tellement besoin de toi que si tu me quittes je te tue. C'est de l'ordre du besoin ; sans toi, je suis désorganisé, je suis perdu. Plutôt retrouver un rôle actif de détruire, plutôt que subir passivement de te perdre. Et je crois que la violence est inhérente à l'être humain, sans limite, comme l'est la capacité créatrice de l'homme, ça va ensemble. La capacité de don, de créer, de détruire, c'est la même chose mais à l'inverse. C'est-à-dire, c'est retrouver un rôle actif dans sa vie, redevenir acteur de sa vie. Et si je suis impuissant, il reste quand même la destruction. Regardez ce qui se passe dans le monde, il n'y a rien de nouveau. On a toujours connu des phases dans les civilisations, des phases très riches où il y avait un mouvement iconoclaste. Pourquoi, à un moment, des civilisations se sont mises à détruire les œuvres d'art, tout ce qu'elles avaient créé,... ? Je dois quitter ce monde, je suis impuissant face à cette disparition ; eh bien non, je peux toujours le détruire. Ce n'est pas moi qui regretterai de perdre un certain nombre de choses, je les ai détruites avant. C'est une tentation qu'on voit dans un certain nombre de mouvements : cessons de vivre comme ça, on n'aura pas peur de mourir ; on commence à renoncer à tout, mais c'est moi qui décide, comme ça je ne subirai pas de me séparer d'un monde auquel j'essaye de m'accrocher.

### LA REFLEXIVITE : CONSCIENCE DE LA DEPENDANCE

Pourquoi c'est comme ça chez l'homme ? Parce que la grande différence avec les animaux, c'est important à prendre en compte, certains sont encore à dire que les modèles animaux ne peuvent pas nous servir à comprendre l'homme ; si, c'est essentiel, parce qu'on a 99% d'un génome comparable à ceux des animaux les plus proches de nous. Donc, évidemment, on est très influencé par la génétique, notamment au niveau des émotions. La gestion des émotions dépend de tempéraments, puis de l'éducation de ces tempéraments, il y a les deux. Mais vous ne choisissez pas vos émotions. On dit que les émotions, c'est ce qu'il y a de plus à moi... A voir : vous ne choisissez pas tout d'un coup d'avoir envie de rire et de vous plier en deux, vous ne choisissez pas de pleurer, vous ne choisissez pas de vous sentir blessé, humilié et d'avoir envie de tuer la personne en face de vous parce qu'elle ne vous a pas regardé ou parce qu'elle vous a dit un mot qui ne vous a pas plu. Ça s'impose à vous, l'émotion. Par contre, vous pouvez choisir de la contrôler ou pas. On hérite d'un certain nombre de chose mais ce qui nous différencie par rapport à un animal, c'est que nous sommes les seuls êtres conscients de nous-mêmes : c'est l'activité dite réflexive, je suis capable de me voir.

Je crois que c'est important de se rendre compte que c'est ça qui nous différencie. Ce n'est pas d'avoir des désirs sexuels ; tous les animaux supérieurs ont des motivations pour aller vers le plaisir, sont programmés pour, et des motivations aversives pour fuir le déplaisir. Nous sommes pareils, pas besoin de penser à des pulsions particulières. Nous avons un besoin d'attachement, les chiens ont un besoin d'attachement particulièrement vif, ils peuvent mourir quand leurs maîtres les abandonnent. Par contre, nous, on a conscience de ça ; c'est un changement considérable d'être conscient de cette dépendance, au contraire d'un animal qui n'a pas trop de problème pour suivre ce qu'on appelle ses instincts (c'est-à-dire la clé génétique qui commande son comportement), et qui a besoin pour être lui-même de se nourrir des autres.

### VIVRE PARMIS LES AUTRES : S'EN NOURRIR ET S'EN DIFFERENCIER, LE PARADOXE

La vie c'est l'échange, Monsieur Guillot en parlait tout à l'heure, à tout niveau. Un système qui se ferme sur lui-même est un système qui se dégrade, c'est la loi de l'entropie. Tout système fermé se dégrade. La vie c'est un échange, la vie, c'est des **OGN** permanentes ; si l'humanité s'est différenciée c'est parce qu'il y a eu des modifications génétiques, certaines bonnes, les autres mauvaises, en permanence. Donc la vie c'est une mutation permanente dans un échange avec l'environnement. La vie ça a débuté quand deux atomes ont commencé à avoir des affinités, à se rapprocher et puis après ça s'est construit : la vie c'est l'échange.

Donc, on a besoin, pour être soi, de se nourrir des autres ; mais, si on a conscience de soi, on a besoin pour être soi d'être différent des autres. Vous voyez comment peut apparaître une contradiction : pour être moi il faut que je me nourrisse de mes parents mais en même temps, pour être moi, il faut que je me différencie de mes parents. Alors comment me nourrir si je suis leur clone ? Comment être moi, c'est-à-dire me différencier, si je ne suis que leur reproduction ? La question de la différence devient centrale, il faut que je me différencie en même temps qu'il faut que je ressemble aux autres.

Là il y a une fausse contradiction, c'est ce qu'on appelle un paradoxe en logique, c'est-à-dire que ce n'est pas les mêmes niveaux. C'est en me nourrissant de personnes, de personnes différentes, d'où l'importance d'avoir un père et une mère, entre autre, c'est-à-dire pas un seul modèle ; c'est comme ça que je me nourrirai. Mais au moment où je le vis, je peux sentir ça (surtout si j'ai beaucoup besoin des autres), comme je deviens conforme, l'autre prend ma tête, il m'habite, il prend mon identité et ça devient quelque chose qui apparaît comme contradictoire.

Je crois que cela est propre à l'être humain : ce dont j'ai besoin c'est aussi ce qui menace mon autonomie.

### DEPENDANCE ET LIBERTE, DEUX NOTIONS LIEES

La base de l'estime de soi, entre autre, se crée lors des premiers échanges, notamment dans les deux premières années, entre l'enfant et son entourage.

Et là on a un modèle très simple, très expérimental, avec l'enfant qui est très dépendant de sa maman. La maman s'adapte bien à ses besoins, lui apprend très vite que le monde est plutôt bien fait. C'est plutôt le verre à moitié plein, c'est-à-dire « Je gueule, j'ai faim, et j'entends une voix qui arrive »... Je ne me pose pas la question de ma dépendance, j'ai un besoin, il s'apaise... La régularité, la fiabilité, ça c'est un problème à l'heure actuelle, la constance de cette personne que je reconnais par le son de sa voix, par ses odeurs, par tout un tas de choses, il suffit qu'elle dise : « voilà, voilà » et j'arrête de pleurer. Et qu'est-ce que je fais ? Je peux attendre ; pouvoir attendre, c'est le début de la liberté, c'est fondamental. Je peux attendre parce que j'ai confiance. Après tout, maman peut ne pas venir, mais j'ai confiance en l'habitude. Si elle ne vient pas, c'est le traumatisme. Donc j'attends et qu'est-ce que je fais en attendant ? J'utilise mes capacités : je suce mon puce, je me caresse, j'utilise ce qu'on appelle mes auto-érotismes ; mais je ne sens pas que je les dois à maman. Ce sont Mes ressources, je me rends indépendant de maman alors que je suis entièrement nourrit par elle.

L'attente, c'est le début de la liberté, et ça permet de choisir ; le moment où je crie, le moment où je ne crie pas. On va le revoir au moment de l'absence, dans la deuxième année de la vie, où vous avez trois cas de figure qui sont un peu prototypiques. Vous avez l'enfant qui est en sécurité, base de l'estime de soi ; maman s'en va, je remplace maman par mon plaisir à suçoter, à me raconter des histoires, à faire des jeux,... à condition qu'elle ne soit pas absente trop longtemps. Si je suis en insécurité, ce n'est pas pathologique, mais c'est un risque, ce sont des gens potentiellement pathogènes ; maman s'en va, qu'est-ce que je fais ? Je suis en désorganisation et je m'agrippe au percept, je n'utilise plus mes ressources intérieures, psychologiques,... La base de la psychologie intérieure : je m'agrippe à maman, il faut que la lumière soit allumée, il faut que maman soit là, que je tiens sa main, et là ça va. Mais le problème c'est qu'on rentre dans cette relation de dépendance, et plus je me sens dépendant d'elle, plus je vais la rendre dépendante. C'est un réflexe de défense du territoire, un réflexe primaire, quasiment animal : j'ai besoin d'elle, je la contrôle ; comment je la contrôle ? Pas par le plaisir, parce que si je lui dis : « Merci maman de m'avoir raconté une histoire, je suis content », elle va dire « Moi aussi, au revoir ». Comment je la retiens ? « J'ai mal au ventre », « J'ai envie de vomir », « J'ai une dent ici », « Je ne suis pas bien ». Ou, les caprices : « J'ai soif, non pas de l'eau, je veux du jus d'orange, mais il y a des grumeaux, d'habitude il y a une paille, et ce n'est pas ce verre... »,...

### L'AGRIPPEMENT, EXPRESSION D'UN BESOIN

Voilà ce qu'on va retrouver à l'adolescence, dans les relations amoureuses, dans les relations de travail ; c'est-à-dire la demande itérative de ceux qui sont en insécurité, qui ont besoin d'une reconnaissance et qui le font sur un mode qui est celui de l'agrippement, de l'emprise.

Le dernier cas est « Je n'ai pas maman », sans référence humaine ; ce sont les enfants carencés, ils s'auto-stimulent, mais, il faut remarquer, d'une façon toujours destructrice du corps propre. C'est-à-dire que la solitude, l'absence de relations humaines conduit à l'autodestruction. Dans la forme mineure, c'est le balancement stéréotypé, des gamins carencés comme ça toute la journée ; ça n'a rien à voir avec le plaisir de celui qui suce son pouce, rien à voir... Ce n'est pas un plaisir, c'est une nécessité, qui va continuer par le fait de s'arracher les cheveux, se donner des coups au visage,... Tout ce qu'on va retrouver, au moment de l'adolescence, dans la propension des ados à se faire du mal d'une façon ou d'une autre. C'est cela qui est triste par rapport à la liberté actuelle : pourquoi est-elle utilisée par 10 ou 15% des ados, non pas pour être originaux, mais pour s'abîmer d'une manière ou d'une autre, comme seul moyen pour eux de se sentir un peu plus maître de leur destin et de leur identité, mais en fait en se privant de ce dont ils auraient tellement besoin ? C'est cela, pour moi, la tragédie de l'adolescence et de l'être humain. Ne pas les laisser faire le contraire de ce qu'ils auraient envie, comme l'anorexique qui va se priver de la nourriture dont elle aurait besoin et qui, si elle le satisfaisait, lui permettrait de penser à autre chose qu'à la nourriture. Vous voyez comment les choses un peu se tiennent.

### L'ADOLESCENCE, DES DESIRS CONTRADICTOIRES

Alors, pour moi, l'un des modèles de ce qu'est la question du besoin, c'est que derrière la question de l'agrippement, l'enfant a en effet un certain nombre de besoin et qu'il faut que l'adulte ait une vision pré visionnaire du développement de l'enfant. C'est là où je mettrais une nuance, enfin, une dialectique avec la position de Monsieur Guillot, parce que je pense que les deux sont justes et qu'il faut les mettre en dialectique, c'est la question du désir tellement ambiguë.

Qu'est-ce que le désir ? Je pense que la psychanalyse a contribué à la diffusion de l'idée que, et je parle en tant que psychanalyste, le désir est là, inscrit au fond de vous. Oui, on a forcément été influencé par toutes les expériences, surtout les douloureuses... Les plaisirs vous laisse une confiance, une tranquillité mais ne laissent pas la même mémoire que les choses traumatiques où il y a quand même une cassure à laquelle répond une forme d'agrippement à quelque chose qui entoure cette cassure ; pas forcément le souvenir lui-même... Il y a un très beau film américain, « Citizen Kane », avec l'histoire de ce journaliste qui meurt en disant « ROSEBUD » ; alors tout le monde dit c'est sûrement une femme qu'il a connu,... Non, « ROSEBUD », c'est le nom de sa luge qu'il avait à 4 ans quand il a été arraché à sa mère pour être mis en pension. Donc il n'a plus de souvenir de sa mère ; mais c'est quelqu'un qui itérativement collectionne aussi bien les femmes que les objets d'art,... qui a une empreinte, une espèce d'agrippement, mais qui, à sa mort, finalement, prononce le nom de cette luge.

Il y a quelque chose de cet ordre là dans les traumatismes, mais est-ce le désir ?

Le désir se construit, il n'est pas là, enfoui au fond de nous, il est fait d'une multitude de choses et le propre de l'adolescent, ce n'est pas seulement son cas, mais c'est un peu une acmé à l'adolescence, c'est qu'on est plein de désirs contradictoires, et c'est insupportable. Parce que si le problème était on aime ou on n'aime pas, lui il est bon ou il est méchant,... Là ça clarifie, c'est pour cela que ceux qui sont très mal ont ce moment parano « Ça c'est bon, ça ce n'est pas bon ». Au moins, c'est clair, on va vers le bon, on laisse le pas bon... Non, c'est qu'ils ont des désirs contradictoires : ils voudraient réussir mais n'aiment pas travailler, ils voudraient avoir la conquête de toutes les filles ou les garçons mais avoir un amour préférentiel, ils voudraient rester le petit garçon chéri de maman et en même temps être au dehors,... Rien n'est satisfaisant et c'est ça qui crée le désespoir. C'est-à-dire que quand vous avez envie de vous câliner ou surtout de ne pas de vous câliner parce que maintenant vous êtes un homme et que vous devez vous occuper de l'extérieur, si vous vous rapprochez de maman, c'était attirant quand vous étiez loin, maintenant vous êtes proche ce n'est plus possible, vous allez dehors vous vous sentez seul... Alors la tentation c'est de dire la vie ne vaut pas la peine. C'est fait de contradictions, ce n'est pas tant qu'il y a un désir réprimé.

### LA LIBERTE, SOLLICITATION PERMANENTE ET INTOLERANCE AU BIEN-ETRE

Tant qu'on avait une société relativement plus limitative que répressive, dans l'avant guerre, on pouvait dire, mais si vous nous laissiez vivre la sexualité, vous verriez ce que vous verriez.

Là on leur dit vas-y, tu veux à 11 ou 12 ans, vas-y... Mais c'est que, un, je ne sais plus ce que je veux, je suis partagé ; deux, je ne sais pas si j'ai les capacités, si je suis à la hauteur de ces désirs.

C'est-à-dire que plus il y a de libertés, plus vous interrogez le Moi sur ses ressources. C'est pour ça que les gens se dirigent tellement vers des mesures contraignantes, religieuses ou autre, parce que c'est une sécurité, si c'est comme ça que c'est bien, la vie est plus simple ; s'il suffit que je porte le foulard, que je me mette comme ci, ... C'est plus simple, j'ai marqué mon identité, j'ai affirmé ma différence, je suis dans le bien, me voilà apaisé ; la vie est plus simple. Si on est libre, la liberté est une sollicitation permanente pour la force du moi et de la société. Je ne suis pas sûr que l'homme soit construit pour assumer la liberté, ou en tout cas c'est au prix d'un effort volontariste. Parce que revendiquer la liberté, le droit au bonheur, pas de problème ; le vivre c'est autre chose. Remarquez que d'une manière générale, quand ça va bien, ça ne va pas. Mais s'il y a la chance qu'il y ait un grand malheur, un tsunami ou une catastrophe (qui touche le voisin mais bon...), là, on est d'un dévouement réel, la vie vaut la peine, on tend la main, on va aider, on se mobilise, on cesse de geindre,... Dès que ça va bien : « Ah tu l'as vu, il a une voiture plus grosse que la mienne, son chien vient pisser sur notre haie, le gamin m'a tiré la langue en passant,... » et c'est reparti.

Il y aurait quelque chose à réfléchir par rapport aux adolescents, cette intolérance à un relatif bien être. Partez 15 jours sur un voilier avec des amis, vous faites la fête,... au bout de 8 jours, l'atmosphère commence à se tendre, sauf si vous arrivez à dire « Heureusement qu'on n'a pas emmené ce connard de machin,... ». Là, on peut re-fusionner, mais dès qu'on est bien... Si vous voulez, moi je crois que ce n'est pas une question d'agressivité, c'est une question de malaise identitaire. Si on est bien, on ne sait plus très bien où sont nos limites, où commence l'autre, où commence soi, il y a une espèce de malaise et on le retrouve souvent dans la plainte, c'est-à-dire je n'ai pas tout, et là je me différencie. Il y a quelque chose d'une difficulté identitaire que l'adolescence exacerbe.

## CONCLUSION

### Derrière le désir, la peur...

Je crois qu'il y a quelque chose de fondamental, c'est la peur. Et le modèle pour moi maintenant, peut-être, le paradigme de la pathologie et au-delà (de la problématique humaine), ce n'est pas tant celle du désir avec ses contradictions et autre ; c'est le problème de la peur qui est éventuellement derrière le désir.

Je voudrais prendre l'exemple d'une situation naturelle qui est l'enfant de 18 mois/2 ans qui a peur d'aller dormir ou d'aller jouer avec les petits copains à la crèche. Il se cramponne à sa mère. Ce n'est pas qu'il aime plus la mère ou moins celui avec lequel il va jouer, c'est qu'il a peur, pour des raisons diverses. Mais lui, quand il se cramponne à sa mère, il n'a plus peur, donc il peut dire « C'est mon choix » ; qui est le leitmotiv des émissions de télé où on ne voit que des gens qui n'ont pas le choix, mais pour expliquer leur extravagance ils sont toujours en train de dire « C'est mon choix ». Comme ils savent très bien qu'ils n'ont pas le choix, il faut que les autres reconnaissent que j'ai le droit de choisir d'être comme ça. Vous devez le reconnaître. L'enfant pourrait dire pareil : « j'ai le choix de rester avec maman » ; d'ailleurs il y en a qui pourrait être tenté de le penser, « pour une fois que y'en a un qui tient à moi.... » (!). C'est humain... Ce n'est pas qu'il l'aime plus, mais c'est de l'insécurité, c'est qu'il a peur.

C'est là où, pour moi, il y a le besoin de l'enfant, quel est son besoin ? Ce n'est pas de le laisser agrippé à sa mère et de le câliner ; il y a un moment où il faut lui dire non, tu vas dormir dans ton lit, tu vas jouer avec les copains. Le tiers est important, qui ne soit justement pas dans le même lien de dépendance affective, ce qui fait qu'on va accepter d'un grands-parents quelque chose qu'on n'accepterait pas d'un parent. Les grands-parents diront tu ne sais pas élever ton enfant ; non, c'est qu'ils n'ont pas le même lien de dépendance. Ou il suffit que le père, parce qu'il est différent, arrive et tac, l'enfant va aller à l'école.

### ... vers la découverte de l'indépendance

Mais qu'est-ce qu'il va faire quand il va partir et quitter sa mère ? Il va apprendre qu'il a des ressources à lui. C'est le début de l'indépendance. On ne peut pas être indépendant si on n'a pas de ressources à soi. C'est pour moi fondamental, ça sera mon dernier mot. Je crois qu'on ne peut pas s'épanouir, avoir un désir qui nous épanouisse si on n'est pas nourri de ce dont on a besoin pour nous développer ; c'est-à-dire les apprentissages, les connaissances, dans tous les domaines, il n'y a pas que l'école comme modèle. Si on n'est pas capable de faire quelque chose par soi-même, si on n'a pas une compétence, comment voulez-vous avoir une image positive de vous-même ? Donc les acquisitions sont fondamentales. Seulement, encore une fois, l'enfant qui a peur, il va se replier, s'agripper à ce qui le rassure, mais aussi s'enfermer et se priver de ce dont il a besoin. Et c'est là où l'autorité peut jouer aussi un rôle en disant, non, on ne te laisse pas te priver de ce dont tu as besoin. C'est tout le sens de l'éducation à mon avis, et l'importance de ne pas laisser des enfants ne pas apprendre à l'école, ne pas se socialiser,...

### Pour se respecter soi-même, être « nourri » et se contrôler

Monsieur Guillot a parlé du respect ; moi je crois qu'on pourrait s'entendre au niveau sociétal sur cette idée que la base de l'antiracisme, c'est le respect. Mais le respect, il commence vis-à-vis de soi-même. On ne se fait pas du mal, on ne s'abîme pas, on n'en fait pas non plus à l'autre. C'est basique ; et dès les maternelles, dans les cours de récréation, on ne laisse pas les enfants s'injurier comme ils s'injurient. Ce n'est pas qu'ils ne vont plus le faire, mais de savoir qu'un adulte leur dit : « Non, ce n'est pas bien », parce que justement c'est un manque de respect, je crois que ça c'est quelque chose qui manque. Parce qu'à un moment donné, on a eu l'illusion, qu'au fond, parce qu'on se libérait d'une période un peu répressive notamment sur la sexualité, que si on laissait l'enfant s'exprimer par lui-même, il allait s'épanouir spontanément. C'est vrai pour ceux qui sont abondamment nourri, parce qu'ils ont un tempérament plus facile, parce qu'ils ont une famille qui les nourrit, ... Oui, c'est bien pour eux. Mais pour ceux qui sont en insécurité, ça sera l'abandon pur et simple à leurs impulsions, à leurs émotions incontrôlables, ... S'ils n'impriment pas, tout petits, un contrôle, si tout petits ils ne se nourrissent pas de tout ce dont ils ont besoin, ça sera beaucoup plus difficile à 15 ans, vous l'imaginez. Parce qu'à ce moment là, pouvoir recevoir, pouvoir apprendre, va les confronter à l'ampleur de leurs manques et de leurs insuffisances. Il est beaucoup plus facile de lever une inhibition que d'en créer une à 15 ans. Si on n'a pas l'habitude de se contrôler, si l'enfant n'a pas été très précocement... et ça aussi, on a oublié le rôle éducatif, c'est que tout ceci ça s'apprend, et que notre civilisation, qui est beaucoup plus dans l'expression (ce qui a aussi ses avantages, mais qui a des risques), il faut faire attention que les enfants gardent une capacité de contrôle. Pas pour les embêter parce qu'on voudrait réintroduire un ordre ancien, mais pour eux, leur liberté.

La liberté de l'Homme c'est de pouvoir attendre, c'est de pouvoir choisir, et pour pouvoir choisir il faut savoir se contrôler. Si on n'a pas très tôt appris un contrôle... maintenant, toutes les études qu'on fait en neurobiologie, par les IRM etc... montrent combien les zones d'apprentissage sont très liées aux zones d'inhibition ; elles sont voisines au niveau du cerveau. On ne peut apprendre que si on inhibe un certain nombre d'informations venues de l'extérieur, c'est ce qui fait que les enfants sont toujours distraits, c'est qu'ils reçoivent trop d'informations, ils ne peuvent plus se concentrer, et au bout d'un moment, ce n'est plus un choix, c'est un automatisme, ils ne choisissent pas ça, et ça s'apprend très précocement. Là, il y a quelque chose qu'il faut revoir avec les moyens actuels et comprendre pourquoi on va imposer un certain nombre de limites, de règles.

On ne laisse pas un enfant ne pas se nourrir, manquer de respect à soi-même ou aux autres ; pas parce que c'est un ordre moral mais parce que c'est un besoin qui répond aux nécessités de son développement. Je pense que si on ne se donne pas cette capacité de comprendre, cette autorisation... on ne s'autorise plus maintenant à faire un certain nombre de chose. En sachant que nos connaissances vont évoluer, peut-être que dans 10 ans, il faudra être plus ceci et moins cela, et dans 20 ans autre chose. Après tout ce n'est pas grave, mais on ne pourra pas se passer d'un échange constructif avec l'enfant ; il faut savoir pourquoi on le fait.

## Les adolescents, des terroristes terrorisés

A mon avis, c'est un des enjeux à l'heure actuelle parce que de plus en plus, ce qui m'a frappé en 5 ans dans mes consultations, ce sera mon dernier point, c'est qu'il y a de plus en plus de parents qui ont peur de leurs adolescents et de leurs préadolescents. Peur physiquement parce qu'ils se font cogner beaucoup plus fréquemment, mais surtout peur, si je le contrarie, alors je vais perdre sa confiance et alors je ne saurais pas ce qu'il fait ; il pourra peut-être faire une tentative de suicide, il va prendre de la drogue, il va avoir de mauvaises fréquentations,... Je ne peux pas me permettre une contrariété, et ça, ça fait de l'enfant un terroriste qui sidère sa famille, la rend impuissante... mais un terroriste toujours, toujours terrorisé, c'est-à-dire que derrière, il y a la peur. Derrière, il n'y a pas le plaisir, il n'y a pas le désir, et sentir que vos parents ont peur, je vous assure, ce n'est pas fait pour vous sécuriser. Mais c'est difficile de dire aux parents soyez plus fermes, n'ayez pas peur ; parce qu'ils vont être terrorisés de prendre une mesure, et l'enfant va sentir cette panique et là, ils sont dans un tel état de manque de repères qu'un certain nombre peut passer à l'acte. Je me souviens, le fils d'un journaliste de 14 ans que je voyais dernièrement, troisième fois qu'il se fait foutre à la porte d'un collègue, le père l'engueule cette fois ; il ouvre la porte et dit je saute par la fenêtre. Moi, je ne peux pas garantir à ce père qu'il ne sautera pas. Non pas qu'il soit suicidaire, pas du tout, mais il est dans un tel état de rage que, sans vouloir se tuer, il peut se défenestrer. C'est ce qu'on voit aussi actuellement dans un certain nombre de coups de couteau, d'actes violents. Ce n'est pas qu'ils veuillent, c'est que tout d'un coup, c'est comme ça que ça se passe. Ils en sont quelquefois les premiers surpris, pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas un certain nombre de repères, et les repères ça s'apprend, comme tout le reste.



## DEBAT

*Isabelle MAÎTRE, Psychiatre au CMPE de Voiron pose la question suivante à Philippe JEAMMET : Il me semble qu'actuellement en consultation ambulatoire on a énormément en tête, même sans en être très conscient, l'idée « Comment cet enfant là, va devenir quand il sera adolescent ? ». Il me semble que c'est quelque chose d'assez automatique. Alors je ne sais pas pour quelles raisons cela se présente comme cela et ce n'est pas tellement « Comment il sera quand il sera adulte ? ». Assez curieusement. Alors je trouve qu'actuellement on a effectivement une pléthore de demandes concernant « Je n'arrive pas à lui dire non » ou « Je lui dis non, mais cela n'a aucun effet ». Et c'est de plus en plus fréquent que les parents me disent : « Oui, je lui donne des fessées. Je lui interdis. Je lui dis non, mais il n'écoute pas. ». Alors certains l'expliquent par une culpabilité qui fait que l'enfant finalement aurait des antennes qui entendraient plus la culpabilité de l'adulte que son interdit. Moi, j'ai eu le sentiment très souvent que les parents, s'identifiant tellement à leurs enfants, ne pouvaient pas se priver eux-mêmes. Alors bon, je me demandais quelle était votre idée sur cette question ?*

### L'IMPORTANCE DE SE NOURRIR ET D'OFFRIR UNE AMBIANCE SECURISANTE

Philippe JEAMMET répond qu'il s'agit d'une question effectivement très complexe et très surdéterminée parce qu'il y a de nombreux facteurs, la fatigue, la culpabilité des parents qui rentrent, qui ont travaillé et qui se disent : « On ne va pas recommencer à s'engueuler le soir ». Je crois qu'en même temps, il ne faut pas oublier ce que vous disiez c'est-à-dire le plaisir, leur montrer non pas qu'on est dans le plaisir dans le sens de l'excitation, ce qui est trop souvent le cas. T'as du plaisir parce que tu es excité. Non. Le plaisir c'est un plaisir qui vous nourrit, c'est-à-dire que c'est quelque chose de beaucoup plus calme, de plus tranquille. Le plaisir, c'est l'intérêt qu'on porte à ce que l'on fait, à la vie. Ça, ça intéresse les enfants. Donc il faudrait peut-être être plus sensible à cela. Mais en même temps, il est vrai que l'on n'a pas envie en rentrant le soir de commencer par engueuler les enfants parce qu'ils sont intenables et que tout dans la société va faciliter l'expressivité motrice.

Avant ils étaient peut-être plus contenus et on ne voyait vraiment que les cas extrêmes, ce qui explique que l'hyperactivité prenne des proportions, pas seulement parce qu'on en parle, mais parce qu'il y a une sollicitation sociale. Là aussi, si on étudie l'expérimentation animale, on sait très bien que si on soumet des rates enceintes à des stress modérés, on va avoir des problèmes à la naissance. Si ensuite les petits ratons sont élevés dans une ambiance calme, qu'il y ait eu stress ou pas, c'est pareil. Par contre, s'ils sont élevés dans une ambiance où il y a du danger et du stress, ils sont beaucoup plus impulsifs que ceux qui n'ont pas été soumis à ce stress. Il y a donc des phénomènes là aussi, pendant la grossesse et après par le style de vie, qui vont potentialiser, entrer en résonance avec certains tempéraments. Cela va rendre les choses plus compliquées. Il ne faut pas non plus dramatiser, il faut rassurer les parents. Mais on sent que l'adolescence à l'heure actuelle dans le climat de liberté – et heureusement que c'est ainsi dans l'ensemble – va être un enjeu encore plus important, que les choses sont moins cadrées qu'elles n'étaient, qu'il y a plus de risques. Globalement encore une fois, il ne faut pas du tout dramatiser mais il est vrai qu'on se dit : « Quelles vont être les tentations à l'adolescence ? ». Il a tellement de possibilités de s'exprimer, mais aussi de faire des bêtises. C'est un peu normal, et moi-même pour mes petits-enfants, j'avoue que et pour certains plus que d'autres, pour leur adolescence, j'ai une petite interrogation. Je crois qu'il faut à la fois pouvoir se le dire et lutter contre cela en disant que la meilleure prévention c'est le plaisir qu'on a ensemble, c'est l'ambiance sécurisante qu'on donne. Mais cette ambiance sécurisante, elle passe aussi par des engueulades à mon avis, par « ça suffit ». Ce n'est pas un drame de s'engueuler. Je ne recommande pas la gifle, on est bien d'accord, mais enfin quand même je veux dire que ce n'est pas non plus dramatique tandis que de dire, de subir aussi un enfant en lui montrant que l'on est épuisé : « Après tout ce que j'ai fait pour toi et tu es comme cela... ». Je pense que c'est beaucoup plus culpabilisant que de lui envoyer une gifle parce qu'après tout c'est fini, il y a quelque chose qui marque la limite, qui démystifie. Il y a aussi une pesanteur actuellement morale sur : « Regarde nous, t'en fais pour tout ». Il faut trouver un certain équilibre et je pense que cela ne peut venir que d'un mouvement collectif, c'est-à-dire d'une réflexion collective. Il n'y a pas de solution parfaite. Mais il y a une dynamique où l'on peut

dire « Attendez, on a le droit d'être débordé, maintenant ça suffit ! » et de poser un certain nombre de limites et ce n'est pas grave. Ce n'est pas pour cela qu'on ne les aime pas et on sait très bien parfois que quand on a poussé une bonne gueulante, cela apaise les dits enfants qui après ont le souci de « Tiens, t'as vu ce que j'ai fait, comme c'est bien ? », c'est-à-dire qu'ils veulent rétablir un lien positif à partir de quelque chose qu'ils ont fait de positif. Et là on leur dit : « C'est bien, c'est intéressant ». C'est-à-dire on leur a réouvert une capacité d'exprimer leurs ressources. Vous voyez, je crois que c'est la finalité qui est à repenser. Il faut qu'ils puissent montrer qu'ils ont des ressources et les ressources, ce n'est pas d'épuiser les parents, ce n'est pas cela qui va leur donner confiance en eux. Je crois qu'on peut arriver en parlant tranquillement et autoriser les gens à se faire confiance aussi dans leur réaction. On se sent très disqualifié. On a le droit de réagir comme on sent et on voit que si ça pose problème, il ne faut pas s'enfermer, on en parle. Il faut ouvrir. On en parle à des amis, à l'Ecole des parents, à un groupe, en dernier recours au psy – car il ne faut pas en abuser comme toutes les bonnes choses...– donc voilà.

*Question posée à Gérard Guillot autour de l'autorité de bientraitance. Vous avez dit Monsieur Guillot que l'autorité de bientraitance supposait un travail sur soi, comment expliquez vous que ce travail ne soit pas à l'ordre du jour dans la formation des personnels enseignants et comment pouvons nous faire en cas d'opposition entre deux parents ne vivant pas ensemble ?*

### L'AUTORITE DE BIENTRAITANCE NECESSITE UN TRAVAIL SUR SOI-MEME

Cette autorité de bientraitance, je reprécise qu'elle concerne la personne puisqu'elle autorise à être soi-même. Cela implique la nécessité d'interdits, d'un cadrage et de limites pour construire sa liberté. J'évoquais le fait brièvement qu'une estime de soi positive c'est quelque chose de très important. Pour travailler une estime de soi positive chez un enfant, un adolescent ou une adolescente, je crois qu'il faut en effet effectuer aussi un travail sur soi-même au sens où, quand on a conscience, quand on ressent qu'on ne s'aime pas, qu'on ne s'estime pas, pire encore qu'on ne se respecte pas, avec sans doute deux tentations, celle de l'inhibition, de la fuite ou celle d'en rajouter dans la suractivité ou la suragressivité; quand on en a conscience, je crois qu'il faut en tirer une leçon, déjà. Il faut réfléchir, anticiper, prévoir la manière dont on va éduquer les enfants et les adolescents d'une manière générale, que l'on soit parent, enseignant,... Je reviendrais après sur l'aspect de la formation des enseignants. Je crois que quand on ressent cela, quand on n'est pas bien avec soi-même, on a de la difficulté à être bien avec les autres. Un adulte qui n'est pas bien avec lui-même, des adultes qui ne sont pas bien avec eux-mêmes, un enfant ou un adolescent le ressent. Du même coup, les modèles d'identification que constituent ces adultes deviennent des modèles d'identification à risques parce que l'adolescent, s'il a su maîtriser ses ressources, peut faire la part des choses, mais s'il est en état de vulnérabilité, de construction dans l'insécurité de soi-même, le risque est qu'une contagion affective de l'estime de soi négative ne se développe de manière spiralaire. Vous savez qu'aujourd'hui on développe des actions d'éducation à la parentalité, qui sont importantes puisque beaucoup de parents sont démunis face à leurs enfants et en particulier à l'âge de l'adolescence. Alors dans la formation des enseignants, non seulement je reconnais, mais je souhaiterais vivement pour ma part, que malgré quelques modules qui existent dans certains IUFM, dont celui de Lyon par exemple où il y a un travail sur soi, mais qui ne concerne pas tous les professeurs ni du premier ni du second degré, ce travail sur soi-même soit prévu : l'analyse de la pratique est une entrée, mais ce n'est pas la seule.

Quelquefois je dis sous forme de boutade qu'il serait nécessaire de mettre en place un module de formation « à l'énervement professionnel ». Car il est vrai que parfois, quand on s'énerve, on dépasse certaines limites, avec des mots qui blessent ; après, pour s'excuser, on dit « les mots ont dépassé ma pensée » ; certains diront ironiquement « ils n'ont pas eu de mal !... ». Parfois on peut dérapier. Mais vous savez, avec une remarque maladroite, on peut briser des semaines ou des mois d'un travail du côté de la confiance dans la relation éducative et du côté de la confiance en soi chez l'adolescent ou l'adolescente.

Par exemple : un adulte a le dos tourné et quelqu'un fait une bêtise. « Qui est-ce qui a fait ça ? ». Pour simplifier mon exemple, je laisse de côté la question de la délation. Il y en a un ou une qui dit : « Ben, c'est moi ». « C'est encore toi, cela ne m'étonne pas ! ». Rien que cela : voyez la chape de plomb de fatalisme qui est posée sur l'enfant ou l'adolescent considéré. C'est lui signifier : « T'es comme ça ! », « Tu ne changeras pas ! », « T'es bien comme ton

père ! », « T'as ça dans le sang ! »,... Mais une telle remarque lors d'un moment de lassitude, d'un énervement, est interprétée comme étant la vérité pour l'adolescent qui pense : « Ah tu as fait des efforts, tu t'es contenu,... et là tu parles vrai... ». En fait, « Tu ne peux pas me « saquer », tu ne m'aimes pas, tu ne me respectes pas, tu me trouves nul(le), ou tu considères que je suis étiqueté(e) comme cela et que je le serai pour toujours,... ». Il est important de faire en sorte que dans nos propos, parce que la parole a une symbolique forte, que dans nos attitudes, dans nos comportements, jamais un enfant ou un adolescent ne ressente la vie comme un destin à subir, mais qu'il la ressente comme *une histoire à construire*. Or souvent, par maladresse, parce que ce n'est pas intentionnel nécessairement, on casse tout un travail éducatif que l'on avait pu faire.

Donc éducation à la parentalité et aussi éducation, formation des enseignants, des éducateurs, d'une manière générale des professionnels de l'éducation : quand on a la belle ambition d'être un « maître » pour les autres, non un maître de pouvoir mais un maître de savoir, la condition préalable est de *rester maître de soi*. C'est plus facile à dire qu'à faire, puisque bien sûr il y a des situations qui nous échappent et dans lesquelles nous dérapons. D'où l'importance de se ressourcer soi-même car, je l'évoquais tout à l'heure, le travail sur soi ce n'est pas seulement se contrôler en se disant « Attention pourvu que je ne dise pas un mot qui casse », alors on dit au gamin : « Attends deux secondes avant que je te réponde... », « Je vais m'énerver mais je réfléchis d'abord ». On ne peut pas. D'où l'importance du travail sur soi : savoir se ressourcer, travailler ses propres ressources multiples, se mettre dans ces différentes postures de temporalité de vie que j'évoquais, bref être en créativité et ne pas être dans la répétition permanente. Vous voyez, ne pas se dire « Je suis un adulte, j'ai un adolescent ou des adolescents en charge, donc il faut que je sois sérieux, c'est un rôle ingrat, je vais dire non,... ». Bon alors là, ça va se voir tout de suite, si vous voulez. Il faut que je puise dans le « hors champ » de ma relation éducative des ressources vivifiantes, créatives. Bref que j'ai d'autres centres d'intérêts et quand on a d'autres centres d'intérêts, on comprend mieux les centres d'intérêts des adolescents parce que nous parlons beaucoup de la personne de l'adolescent, mais une personne, elle se réalise à travers ce qu'elle fait, à travers ce qui l'intéresse, ses initiatives, ses actions, ses engagements, ses projets, ses loisirs,... *S'intéresser à quelqu'un c'est s'intéresser à ses centres d'intérêts*. Si j'ai des centres d'intérêts, cela intéressera l'adolescent, mais je dois aussi m'intéresser à ses centres d'intérêts.

Bien sûr nous serions relativement d'accord pour critiquer certaines émissions de télévision, mais il ne s'agit pas de diaboliser les médias, ils font partie de la vie. Avoir une conscience critique, voilà ce qui est important, vous n'allez pas me dire qu'il n'y a pas d'adultes ici parmi nous, qui de temps en temps, se disent « Tiens ce soir on va regarder un navet à la télé, cela va nous détendre ! ». Parce que quelqu'un qui lit *Le Monde* en entier tous les jours, *Télérama* en entier chaque semaine, qui regarde chaque soirée *Théma* sur Arte, qui lit *Les beaux arts*, *La recherche* chaque mois, eh bien ça se voit ! Donc il est important d'avoir cette créativité caractérisée par la *divergence*, par des centres d'intérêts multiples. Je crois que le travail sur soi, ce n'est pas une sorte de corvée qu'il faut s'infliger, mais en fait *c'est mieux se réaliser soi-même en réalisant des choses*. La question et vous l'avez évoquée, c'est que dans notre société, la majorité des gens occupe des emplois qu'ils n'ont pas choisis. La notion « d'employabilité » est devenue banale, comme si l'instrumentalisation de l'être humain allait de soi... Il y a plus de gens maintenant qui occupent un emploi que de gens qui exercent un métier, un travail dans lequel on se réalise en réalisant. Et il est dommage que notre société ne favorise pas cette réalisation de soi dans la réalisation de quelque chose. Il faudrait sans doute *repenser le rapport au travail*. C'est un problème à la fois politique et éducatif. En tout cas, c'est aux parents, aux enseignants et aux éducateurs de donner un modèle du travail qui permet de se réaliser soi-même parce que cela est quand même une ressource que l'adolescent ou l'adolescente gardera en soi comme *alternative* par rapport à ce qu'il ou ce qu'elle devra subir à certains moments parce qu'il n'y a pas d'autres choix possibles dans la vie : il ou elle saura qu'il y a d'autres possibilités et cela donne envie de les chercher, de se dépasser.

*Questions concernant la famille et l'adolescent au sein de la famille. Isabelle MAÎTRE précise qu'il semble qu'il y ait beaucoup de questions en particulier autour du rôle du père et de l'érosion de cette fonction paternelle, sur les modifications familiales aujourd'hui, les familles recomposées, le chômage et aussi l'homosexualité dont on entend de plus en plus souvent parler par des enfants qui arrivent en consultation en disant : « Ma tante est partie avec une*

*copine,... Qu'est-ce que tu en penses ? ». Alors il est vrai que ces mouvements familiaux, les adolescents à qui on est sensé donner des repères, de répondre à leur besoin de sécurité, en fait se retrouvent bien bouleversés aussi. Il y a même une question encore plus extrême, qui est : « Comment aider ces enfants qui sont vraiment en déperdition familiale ? ». On a souvent des adolescents qui ont soit perdu des parents, soit ont des parents qui ont quasiment disparu de la circulation, des pères qui sont complètement absents depuis longtemps.*

### L'IMPORTANCE DE REALISER UN SUIVI DES JEUNES

Philippe JEAMMET précise très rapidement. Il y a un problème à l'heure actuelle. C'est bien avec la veille éducative et toutes ces questions là. Il y a à la fois beaucoup de monde autour des enfants et personne qui ait la responsabilité d'organiser le suivi. Quand la famille n'est pas forcément démissionnaire, mais débordée, elle-même en difficulté,... comment arriver à une alliance avec cette famille et que quelqu'un se sente la responsabilité de ce suivi ? C'est-à-dire on va suivre l'évolution, prendre des mesures aussi en fonction de ce qui se passe de façon à ce que cet enfant puisse recommencer à se nourrir, encore une fois, de ce qu'il a besoin et droit pour son développement. Et ça c'est un problème qui n'est pas facile à résoudre, mais où je crois qu'il faut qu'on cesse aussi de s'invectiver entre adulte pour des positions idéologiques a priori. Comment on peut avoir ce regard qui ne soit pas un regard stigmatisant, même s'il l'est forcément un peu aussi, mais un regard où il y ait essentiellement ce souci de veiller sur lui. C'est un problème que l'on ne résoudra pas par uniquement des décrets, par des solutions globales. C'est localement qu'il faudrait pouvoir se partager un peu. On essaye de le faire au niveau médical quand ils arrivent, avec cette notion de référence ; c'est-à-dire que le consultant va essayer de prescrire quelque chose, de faire une évaluation et de suivre. Ce problème du suivi, « Je veux voir », ce problème de regard est important pour construire le narcissisme de l'enfant, « Je veux voir ce que cela devient ». Alors ils s'échapperont s'ils ont besoin - ce n'est pas le problème - on ne tient pas à les maîtriser, mais on leur montre qu'il y a quelqu'un qui est intéressé à ce que les choses s'améliorent pour lui. Cela me semble important. Alors après là aussi, il y a une évolution de la société avec tous ses bons côtés, ses risques, peut-être que ça va un peu vite, que là on est aussi trop trop trop pressé immédiatement de mettre en acte toutes les choses tout de suite pour être en accord avec soi-même dans la sincérité de ses sentiments. Il faudrait peut-être aussi que l'Homme accepte un petit peu plus le fait qu'on est compliqué, qu'on est divisé, qu'il n'y a pas besoin tout de suite de trouver une solution pour être en accord avec le plus profond de soi-même, qui changera au bout de trois ans,... Donc peut-être qu'il faut qu'on apprenne aussi à composer, à accepter des compromis et penser aux besoins des uns et des autres et ceux en particulier avec qui on a des liens affectifs et ne pas être tout le temps dans le passage à l'acte, dans une relation qu'on voudrait en fait fusionnelle. Là il y a une réflexion collective. Personne n'a tout à fait de solution. C'est pareil pour l'homosexualité. La bisexualité fait partie du vivant. Tous les animaux supérieurs ont une certaine bisexualité, les hommes aussi. Il faut voir là dedans, je pense que ce serait aussi individuellement de prendre le temps ; les mœurs, les pensées, les positions évoluent, mais de prendre en compte aussi qu'il n'y a pas que le désir et ce que l'on veut. Quelle est dans ce désir la part du choix et la part de la peur ? Dans l'homosexualité, ce serait peut-être intéressant aussi de voir ce qui relève de l'attrait et ce qui relève de la peur de l'autre sexe. Il y aurait quand même là, en dehors de tout jugement de valeur dont il faut qu'on sorte, mais pour qu'on en sorte il faut qu'on prenne en compte la complexité de ces choses et on ne peut pas comme ça trancher immédiatement, très rapidement sur des choses aussi complexes. Il faut aussi du temps à la société pour évoluer. Peut-être qu'un enfant a le droit d'avoir un papa et une maman. C'est peut-être aussi un droit basique. Après tout, cela a une certaine importance pour son développement.

### DES PERES DE PLUS EN PLUS PRESENTS DANS L'EDUCATION ET LA NECESSITE DE LUTTER CONTRE LES CRAMPONNEMENTS

Concernant la place des pères, très rapidement aussi, il y a un changement. Mais le changement, ce n'est pas la disparition. Je trouve que les pères sont plus présents qu'ils étaient autrefois, plus présents dans l'éducation. Ce n'est pas comparable au niveau des consultations. On a aujourd'hui autant de pères que de mères. Dans les groupes de parents que j'anime, il y avait un malheureux père en général, en mauvais état psychique d'ailleurs, qui venait au groupe de parents. Là maintenant, il y a autant de pères que de mères. Et donc

je trouve qu'il y a tout un côté positif, ce qui fait que les hommes sont plus justement en contact avec leur propre bisexualité, ce qu'on pourrait juger leur féminité,... Il y a plus de souplesse. Il y a eu une énorme évolution. On sait bien là encore que le machisme est un cramponnement comme tous les trucs un peu excessifs. C'est-à-dire le discours est de dire « Je suis un homme. Je suis un homme,... » parce que je n'en suis pas sûr, sinon je n'aurais pas besoin de le crier. On voit bien que les sociétés où il y a une mise en valeur de l'homme de façon caricaturale sont des sociétés sous une dépendance maternelle complète. Ils n'ont pas assez de toute leur vie pour essayer de s'en délivrer. Je crois qu'on assume quand même les choses d'une manière qui a beaucoup évolué. Alors il est vrai que la fiabilité, la continuité, c'est quand même quelque chose que l'on trouve plutôt du côté féminin. Il y a en effet une partie des enfants qui sont lâchés par les pères. Alors de l'autre côté, c'est l'inverse, il faut absolument que l'on soit à égalité. Alors il faut partager l'enfant exactement, pas plus un jour,... Ce cramponnement manque de souplesse et est contre la vie. On voit bien que c'est une rigidité qui renvoie encore une fois à un malaise. Alors qu'il faut un peu de souplesse, un peu de nuance, de tendresse enfin pour l'autre. Cela est important, comparé au découpage purement juridique. Cela ne va pas arranger, c'est contraire à la vie, c'est un mouvement de raideur.

Mais on n'a pas de solution faite, on fait avec et on peut expliquer pourquoi sa tante est partie avec une copine,... bon bah oui voilà, il y a une relation amoureuse, on peut être plus ou moins attiré, mais ce sont des choses variables. Je crois que ce qui est très important, c'est de lutter contre un discours aussi militant, c'est-à-dire excessif, et de cramponnement dicté par la peur sur « On est homosexuel » ou « On n'est pas homosexuel ». Tout le monde a des possibilités bisexuelles et au moment de l'adolescence, il y a un flottement, il y a des attrait. Ce n'est pas parce que l'on a une expérience homosexuelle, qu'on est homosexuel, qu'on doit vivre avec quand même les conséquences que cela a à différents niveaux. Là aussi dans une période où l'on se veut d'une non pudeur affichée, d'un manque d'intimité, on pourrait dire des choses aussi quant à l'homosexualité sur certaines de ses caractéristiques sexuelles, qui peuvent interroger, sur lesquelles on passe un peu rapidement parce qu'il faut enrober tout cela et dire cela ne se décide pas comme cela. Il faut cesser ce militantisme qui pousse un certain nombre d'adolescents à se croire bloqués dans des choix qui sont beaucoup plus ouverts et dont certains quand même sont plus fermés que d'autres. C'est comme ça. Il faut aussi pouvoir le dire et ne pas être sous l'emprise d'un certain nombre de lobbies, dans un domaine comme dans d'autres qui exercent un pouvoir dictatorial à l'heure actuelle. Il faudrait quand même avoir une pudeur. Il ne faut pas tomber d'un excès à un autre au niveau de la force de ces lobbies. Une évolution se fait. Elle se fait. C'est pour ça que je crois qu'on peut être raisonnablement optimiste. Les choses, elles seront ce qu'on en fera. Et je crois qu'on peut les faire dans une ambiance de compréhension, mais qui demande, là aussi, un peu de temps et qui ne passe pas uniquement par des coups médiatiques ou des coups de force, qui ne font plaisir qu'à ceux qui ont besoin d'emprise.

## LE RISQUE D'UNE CONFUSION DES ROLES FAMILIAUX

*Gérard GUILLOT précise par rapport à la question sur les parents.*

Il est vrai que la structure familiale se diversifie peut-être un peu rapidement. Il y a une diversité. Mais je crois que le problème est dans la perception qu'en ont les enfants et les adolescents, qui sont exposés à une confusion des rôles familiaux, sociaux, accompagnée en plus d'une rupture ou d'une fragilisation du lien intergénérationnel, à cause justement de cette culture de l'immédiateté, du tout tout de suite, du fait de ne pas savoir prendre du temps, de ne pas travailler suffisamment les temporalités longues que j'évoquais tout à l'heure. Parce qu'après tout, on peut être dans les temporalités longues et à certains moments dans de l'immédiateté. Il n'y a pas d'opposition entre les deux. Mais je crois que c'est la confusion, donc le manque de repères, avec d'abord « Qui sont mes *parents* ? », même si bien sûr les parents peuvent être séparés. Un parent peut avoir disparu de la circulation ou avoir disparu, être décédé. Des parents peuvent être séparés. S'ils sont séparés mais que les choses sont clairement identifiées et établies, un enfant, un adolescent trouve ses repères à condition que les adultes soient dans une posture claire par rapport à eux-mêmes et à leur situation. Et puis il y a la notion de *famille* au-delà de la relation aux parents, avec pas seulement ce qui concerne la fratrie, mais aussi les oncles, les tantes, les cousins,... et aussi les grands-parents, car d'après les prévisions sociologiques, dans quelques décennies, en 2050, plus du tiers de la population française aura plus de 60 ou 65 ans. Le lien entre les adolescents et les parents

mais aussi avec les générations antérieures, avec les grands-parents, avec les arrière grands-parents – il y a de plus en plus d'arrière grands parents aujourd'hui – cela aussi est important pour éviter la confusion et donner des repères.

La confusion, à mon sens, est toujours mauvaise conseillère et l'éducation est une affaire de « distinction ». Savoir distinguer, savoir situer, mettre en perspective, pouvoir se repérer, quand les choses sont structurées, à ce moment là on peut s'aventurer.

## L'INTERET DES PENSIONNATS ET DES INTERNATS

*Philippe JEAMMET intervient sur les familles déstructurées.*

Je pense aussi qu'il faut repenser le problème des institutions. Personnellement, je pense que les pensionnats, les internats, peuvent être une chose excellente. On est passé, encore une fois, d'un trop de pensionnats qui étaient vécus sur un mode punitif très strict - cela a beaucoup changé -, à « rien ne vaut de rester dans sa famille ». Ce n'est pas vrai parce qu'il y a des familles qui vont mal, il y a des familles débordées et il vaudrait mieux que leurs enfants soient en institution. Et il y a aussi un certain nombre d'enfants, même si la famille va très bien, qui ont besoin d'échapper au regard parental. Ils ne peuvent être eux-mêmes. Beaucoup d'enfants ne peuvent pas travailler quand ils sont seuls à la maison sans que cela soit pathologique. Ils ne peuvent pas parce qu'ils sont un peu déprimés, parce qu'ils manquent de confiance, qu'ils n'osent pas se mettre au travail, parce qu'ils ont peur de ne pas y arriver. Alors ils sont pris par toutes les tentations - et Dieu sait s'il y en a à l'heure actuelle - et après, il est trop tard pour travailler, donc ils se disent « Je m'y mettrai demain » et comme je n'ai pas travaillé hier j'ai encore moins envie de travailler le lendemain,... Et puis ça y est, c'est la boule de neige et ils se dépriment de ne pas réussir. S'ils étaient dans des études surveillées, s'il y a des gens qui viennent s'occuper d'eux, s'ils sont en internat, je dirais que deux sur trois changent complètement parce qu'ils ont un cadre qu'ils l'acceptent parce qu'il est neutre, alors que si c'est maman qui vient leur dire « Fais tes devoirs ! », cela va leur prendre la tête et si elle ne le fait pas, ils ne font rien et ils s'en veulent de ne rien faire. On a besoin aussi de structures intermédiaires et il y a des cas où les ITEP (Instituts Educatifs, Thérapeutiques et Pédagogiques) ou autres peuvent être des ressources où il vaut mieux les mettre. Ce n'est pas punitif, ce n'est pas une dévalorisation des parents, c'est donner une chance d'avoir, de créer une ouverture, tout en conservant dans la mesure du possible le lien antérieur. Essayons de ne pas avoir cette phobie « Le malheureux, si on le met en internat, ça y est, il est en Sibérie,... ». Alors avec un certain nombre de gens disent : « J'ai gardé un mauvais souvenir de l'internat », mais remarquez le nombre de gens qui ont de mauvais souvenirs mais qui ont une vie intéressante et qui disent « J'ai échappé à ces mauvais souvenirs, j'ai fait quelque chose ». Alors que maintenant on voit un certain nombre de jeunes, ce n'est pas qu'ils ont de mauvais souvenirs, c'est qu'ils n'ont envie de rien. Rien. Rien. Rien. Et ce n'est pas un choix, c'est qu'ils n'arrivent pas à se donner les moyens qu'il leur faudrait pour acquérir cette estime d'eux-mêmes.

*D'après les questions posées par le public dans la salle, Isabelle MAÎTRE précise que visiblement l'interdit pose beaucoup de questions. C'est-à-dire jusqu'où peut-on tolérer ? Comment interdire sans vraiment rejeter ? Et punir, mais jusqu'où ?*

## POSER DES LIMITES ET SAVOIR SE FAIRE CONFIANCE

*Philippe JEAMMET répond :*

L'interdit c'est un gros mot. Il y a des limites. Alors il y a un certain nombre d'interdits dans les sociétés, comme l'interdit de l'inceste. Mais il y a plein de limites. Ce n'est pas forcément un interdit, c'est qu'on pose un certain nombre de limites. Alors il faut être plus tranquille pour le faire en fonction de ce que l'on ressent parce qu'encore une fois, s'il avait fallu attendre tous les manuels d'éducation pour que l'humanité puisse se développer, il y aurait un moment qu'elle aurait disparu, donc il y a une propension naturelle des parents à pouvoir élever des enfants. Sinon, on n'en serait pas là. Donc il faut se faire confiance. Il ne faut pas non plus qu'on complexifie trop les choses, et que l'on sente en fonction de soi-même ses limites et que l'on parle, au lieu de s'enfermer en disant : « C'est comme ça parce que c'est comme ça ». On dit « Moi je fais comme cela », mais on entend les autres, on se rencontre, on échange, on assouplit, mais on ose aussi être soi-même. Il faut retrouver un certain bon sens. Encore une fois, le guide c'est : on ne laisse pas un enfant ne pas se nourrir de ce dont il a besoin. Si l'on

voit que l'on est en impasse, on fait appel à des tiers. Il faut resimplifier un peu les choses et ne pas être hanté par les « gros mots » tel que « interdit », et se faire confiance.

### LA NECESSITE DE DISTINGUER LA MANIERE DE DIRE « NON »

*Gérard GUILLOT précise :*

Si vous regardez le verbe « interdire » étymologiquement, c'est *inter-dire*, c'est donc dire ensemble. On décide ensemble de ce qu'on va faire et de ce qu'on ne doit pas faire. Savoir dire non, c'est ce qui est essentiel. Il est vrai qu'il est plus facile de dire oui. Les parents, les éducateurs ont toujours peur de dire non parce qu'ils ont peur soit de faire de la peine à l'enfant ou à l'adolescent considéré et de perdre son affection, soit ils ont peur de le stigmatiser, de le bloquer et de l'empêcher d'évoluer.

C'est pourquoi j'insistais sur la manière de dire non. Je crois que le vocabulaire, les mots que l'on emploie ne sont jamais totalement innocents et sont porteurs aussi d'un sens. Il est important de se prononcer toujours sur ce que *font* les adolescents et non sur ce qu'ils *sont*. Refuser une conduite ou une pratique, dire : « Non. Tu ne feras pas ça », ce n'est la même chose que de dire « Non, tu ne dois pas être comme ça. Tu ne dois pas être qui tu es ». On a des maladresses : d'où l'importance d'avoir des échanges, des tiers, de bien distinguer la personne de ses conduites et de ses pratiques.

### LE RESPECT EST INCONDITIONNEL, LA TOLERANCE A DES LIMITES

Cela me permet de préciser puisque nous avons parlé du respect, qui est une valeur fondatrice de l'humanité partagée, que le *respect* est aujourd'hui souvent confondu avec une autre valeur politique et sociale : la *tolérance*.

Si je dis à quelqu'un « Je te respecte », la personne se sent respectée. Par contre, beaucoup de gens disent « Je suis tolérant ». Tant mieux. Plus il y en a, mieux c'est. Mais enfin c'est facile à dire aussi. Mais si je dis « Je suis tolérant », il faut que je pense qu'en face de moi quelqu'un puisse me répondre « Moi, je suis toléré »... Donc la tolérance serait une arrogante magnanimité si elle concernait les personnes.

Le respect est *a priori* inconditionnel, mais la tolérance a des *limites*. Nous ne devons pas tolérer l'intolérable. Alors vous allez me dire bien sûr, l'intolérable c'est quoi ? Nous n'en avons sans doute pas tous la même définition. Il y a quand même un certain nombre de critères qui sont fixés, qui sont connus, ceux qui sont fixés par la Loi – ça n'est pas suffisant -, ceux fixés par l'éthique sous jacente à la Déclaration des Droits de l'Homme, par tous les travaux de psychologie, de philosophie de l'éducation. On ne va pas tolérer par exemple ceux qui ne respectent pas l'humanité, ceux qui considèrent qu'il y a des sous humains ou des non humains. On ne va pas tolérer la pédophilie, la criminalité,... Donc le respect est essentiel mais la tolérance a des limites. Il faut savoir assumer les limites de la tolérance et ne pas vivre cela comme une directivité excessive parce que trop d'autoritarisme cela étouffe, mais trop de tolérance cela égare.

*Philippe JEAMMET ajoute :*

Sanctionner ce n'est pas agréable, mais ce n'est pas un gros problème. Humilier c'est toujours grave et on passe vite de la sanction à l'humiliation. Si on a cela en tête, c'est-à-dire éviter d'humilier, c'est le principal. Même si on sanctionne trop, les enfants sont contents de ne plus nous voir, mais c'est passager, cela ne laisse pas la trace. Seulement évidemment dans une société à l'heure actuelle on a tendance à dire que toute sanction serait une humiliation, une atteinte à la personne... Là il y a un travail à faire.

*Gérard GUILLOT précise :*

Simplement le mot sanction est judiciairisé aujourd'hui dans le vocabulaire courant. Sanction c'est synonyme de punition. Sanction c'est négatif. Alors que par exemple un adolescent travaille, il prépare un examen ou un concours, il le réussit : sa réussite à cet examen ou à ce concours est la sanction de ses efforts et de son travail. *Il est des sanctions positives*. Or, encore une fois, nous sommes plus centrés sur le négatif que sur le positif. Nous reconnaissons plus le négatif que le positif *comme si le cogito éducatif était « Dis moi ce que tu rates, je te dirai qui tu es »*.



## INTERVENTION DE MARIE CHOQUET

*Marie Choquet est épidémiologiste et Directeur de recherche à l'Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale (INSERM). Diplômée de l'Université Catholique de Louvain (Belgique), elle s'est intéressée depuis toujours à l'approche globale et complexe des individus. Depuis près de 30 ans, ses recherches portent sur la santé des 12-20 ans, en particulier sur la diversité de leurs modes d'expression, comme la consommation de tabac, d'alcool et de drogues, la dépression, le suicide, l'absentéisme scolaire et la violence, qu'elle soit subie ou agie, mais aussi sur leur contexte familial, scolaire et relationnel. Elle a plus particulièrement étudié les différences entre garçons et filles, jusqu'alors très peu explorées, et pris en compte de larges échantillons de jeunes en France. Ses recherches ont permis de bousculer bien des idées reçues sur les jeunes et leur famille.*

### L'APPORT DE L'ÉPIDÉMIOLOGIE À LA CONNAISSANCE DES CONDUITES À RISQUES : « IDÉES REÇUES » ET PRINCIPES SOUS-JACENTS LA PRÉVENTION

Les femmes ont la lourde tâche de vous garder éveillés cet après-midi. Je vais quand même essayer de vous intéresser à partir des enquêtes épidémiologiques qu'on a menées et je ne vais pas du tout vous citer de chiffres, même si l'essentiel de mon travail consiste à mesurer les phénomènes et à étudier les facteurs qui y sont associés. Je vais essayer de vous situer la santé des jeunes, son évolution dans un cadre plus global de la société et de l'évolution de la société, de comprendre les facteurs associés, et bien sûr par la même vous allez voir, aller à l'encontre des idées reçues – et Dieu sait qu'il y en a sur les adolescents – et donner quelques pistes de prévention sachant évidemment que la prévention se travaille avec les acteurs et ne se manage pas à partir seulement des recherches. Mais c'est uniquement quelques voix d'intervention.

### LES PRINCIPALES ÉVOLUTIONS DE LA SOCIÉTÉ

Alors j'avais envie de dire au départ que tout semblait si bien parti. C'est-à-dire quand on regarde les données depuis l'après-guerre, puisque c'est à partir de là que l'on commence à avoir quelques mesures sur l'évolution de la société, l'évolution du système éducatif, l'évolution de l'emploi,... force est de constater que l'on devrait être très bien. Parlons d'abord de quelques faits importants qui se sont révélés.

### UNE MODIFICATION DE LA STRUCTURE DE LA POPULATION ET DE LA STRUCTURE FAMILIALE

D'abord on a une baisse de la mortalité qui est quand même très importante, baisse de la mortalité périnatale, ce qui a eu comme effet de façon assez étonnante d'ailleurs - vous savez qu'antérieurement les garçons mourraient plus que les filles et à l'âge de l'adolescence, on avait un équilibre du nombre de garçons et de filles – eh bien à cause de cette baisse de la mortalité périnatale, on a actuellement plus de garçons que de filles à l'adolescence. C'est un des effets un peu annexe, mais néanmoins on sait bien que l'on meurt de plus en plus tard, que les femmes meurent plus tard que les hommes et que du coup, cela a complètement modifié et la structure de la population et la structure de la famille.

En ce qui concerne la structure de la population, on a eu une baisse de la natalité et donc on a vu depuis cinquante ans la proportion de moins de vingt ans diminuer dans la population générale et on a vu augmenter la proportion de soixante ans et plus. Et ce n'est pas sans effet sur les familles parce que évidemment vivant plus longtemps, on doit se supporter plus longtemps, ce qui n'est pas une chose simple d'ailleurs, et donc on a vu augmenter le taux de divorce. Il y a un sociologue qui a calculé que la durée du mariage est actuellement le même qu'il y a un siècle. Pourquoi ? Parce qu'avant les femmes mourraient en couche et les hommes mourraient à la guerre, donc la durée du mariage était relativement brève. Au jour d'aujourd'hui où tout le monde survit, et les femmes et les hommes, évidemment la durée du mariage est la même mais il y a un taux de divorce plus élevé. C'est important de le dire parce



que l'on a l'impression que les familles sont de moins en moins capables de vivre ensemble. Or la demande, de par la prolongation de la vie, est complètement différente. Donc effectivement il y a augmentation de la séparation, augmentation aussi, et ceci est lié à la durée de vie, de la recombinaison familiale. On vit plus longtemps, donc on peut recommencer sa vie et de façon un peu indirecte mais quand même, on a aussi une diminution de jeunes qui ont des parents décédés. J'ai comparé ce que l'on avait en 1971 et maintenant. On avait 6% de jeunes qui avaient au moins un des parents décédés, on est à moins de 2%. La situation démographique a amené des effets un peu inattendus et du coup, quand même, dont il faut tenir compte.

Qu'est ce que cela a changé au niveau des familles, pas seulement en effet qu'on a un taux de divorce plus élevé, aussi un taux de recombinaison comme je viens de le dire, mais surtout c'est que - et ça, beaucoup d'études l'ont montré - la génération intermédiaire, celle des parents de nos adolescents, doit s'occuper et de leurs parents et de leurs enfants ; ils ont donc une double charge. On oublie souvent que cette population des 30 - 50 ans s'occupe en même temps des enfants, ce qui n'est pas simple et s'occupe en même temps des personnes âgées, ce qui est d'autant plus lourd que les maladies en particulier génératives ont augmenté. On voit bien donc que la situation n'a plus rien à voir avec ce qui se passait antérieurement.

### UN PUBLIC SCOLAIRE HETEROGENE LIE A L'AUGMENTATION DU TAUX DE SCOLARISATION

Si on regarde maintenant le système éducatif, sa grande évolution depuis la guerre c'est qu'il a intégré des enfants à l'école. Contrairement à ce que l'on croit peut-être, c'est qu'actuellement on a une scolarité qui de fait est obligatoire jusqu'à 16 ans, mais qui de fait se positionne jusqu'à 18 ans. C'est-à-dire qu'on a 5 ou 6% des jeunes de 18 ans qui ne sont plus scolarisés, ce qui n'a rien à voir avec ce qui se passait après guerre et même ce qui se passait il y a vingt ans. Qu'est-ce que cela veut dire si l'on augmente la population scolaire ? C'est qu'ils ne sont pas tous d'un enthousiasme délirant pour y aller - vous pouvez imaginer - et puis d'autre part que la population qu'ont les enseignants à gérer est de fait plus diversifiée, ce d'autant plus qu'on le sait, il y a eu les migrations, les immigrations successives,... Avec ce taux de scolarisation qu'on a, il est évident que les enseignants n'ont pas la même population à gérer. Je dirais c'est mathématique. Cela n'a même rien à voir avec la détérioration de quoi que ce soit. C'est tout simplement que la population est beaucoup plus diversifiée et ça, on ne l'a pas prévu. C'est-à-dire qu'on a fait un calcul comptable et que l'on n'a pas prévu qu'avec l'augmentation du nombre cela allait aussi changer quelque chose au niveau de la qualité.

Autre chose qui est très importante, c'est que les filles ont actuellement un niveau de scolarisation et de diplôme supérieur aux garçons. C'est quand même aussi ça la réalité. Les filles étant plus scolaires, mieux adaptées au système - d'ailleurs, je ne sais pas dans quelle mesure le fait que les enseignants soient en majorité, surtout en primaire et secondaire, des femmes, si cela a quelque chose à voir... -. Je n'en sais rien mais ce qui est certain c'est que les filles ont une meilleure scolarité, sont mieux adaptées au système, se conforment mieux aux règles scolaires et fait qu'en effet, non seulement on a la mixité qui est rentrée dans les faits, mais les filles ont fait mieux que les garçons, ce qui n'est peut-être pas sans importance.

### UNE EXPLOSION DU TRAVAIL FEMININ ET DES EMPLOIS TERTIAIRES QUALIFIES

Si on regarde maintenant l'emploi. Qu'est-ce qui a changé dans l'emploi ? C'est que massivement les femmes sont rentrées dans l'emploi et qu'effectivement il y a eu une explosion de l'emploi parce que la moitié de la population, qui globalement ne travaillait pas ou peu avant la guerre, s'est mise à travailler, ce qui n'est pas rien, puisque les femmes jusqu'à nouvel ordre constituent la moitié de la population. Donc on a quand même cette modification très importante de l'emploi et on a vu de pair aussi une augmentation du chômage, bien évidemment parce que tout ce qui était bien parti dans la société a eu des effets pervers ou néfastes.

Autre changement aussi très important, c'est que l'on est passé d'un emploi industriel, ouvrier avec les syndicats ouvriers, la solidarité ouvrière qui allait de pair, à une société plutôt du tertiaire avec d'ailleurs pas tout à fait les règles ni de solidarité, ni d'homogénéité et d'ailleurs de fait, un autre mode de travail, avec aussi un travail nettement plus qualifié en moyenne. La qualification est en effet quand même une chose à retenir.

## UNE AUGMENTATION DU TEMPS DES LOISIRS

En ce qui concerne les loisirs, qu'est-ce que l'on a vu ? C'est d'abord une augmentation du temps de loisirs, une augmentation de l'offre de loisirs régionalisée..., une diversité de l'offre de loisirs et une explosion de la pratique sportive. Toutes les études montrent que ce qui a changé après guerre au niveau de la pratique quotidienne d'un jeune, c'est l'augmentation du temps consacré au sport. Il est vrai qu'au jour d'aujourd'hui on parle beaucoup de ce sport comme s'il manquait, mais globalement c'est ce qui a le plus augmenté parce qu'en effet, la moyenne d'heures de sport d'un jeune est de 2 heures par semaine en dehors des heures obligatoires à l'école. Donc ce n'est pas rien. Cela veut dire qu'ils sont inscrits dans des clubs, cela veut dire qu'ils font plusieurs activités de loisirs. Ils ont deux à trois pratiques sportives en moyenne. Mais de nouveau, comme pour l'emploi d'ailleurs, où je tenais à dire que le chômage concerne trois types de population : plutôt les jeunes, les femmes et les plus âgés ; en ce qui concerne les loisirs, le sport est en effet une activité plus masculine que féminine. A côté, on a les activités culturelles qui se développent mais moins chez les jeunes et plus tardivement et qui sont plus féminines en moyenne, c'est-à-dire la lecture par exemple.

## L'EXPLOSION DES MOYENS DE COMMUNICATION

Autre grand changement, c'est la communication. Avec la diversité des moyens mise en œuvre de communication, on est largement dépassé si on est un peu plus âgé par l'explosion des moyens de communication, le langage qui va avec d'ailleurs. Ce qui fait que quand les jeunes parlent d'informatique, on ne comprend plus rien. C'est un peu cela la réalité. La diversité est telle qu'en effet en gros ce sont les jeunes qui la possèdent. Ce sont eux qui connaissent le mieux les technologies modernes, la diversité, ce que ça peut offrir et ne pas offrir. Donc quand on a vu cette histoire d'enregistrement d'une bagarre à l'école eh bien écoutez, c'est la suite logique des moyens mis à leur disposition qui sont quand même extraordinaires et qu'ils ont utilisés. Comme avant ils l'auraient regardée, ils l'auraient racontée à leurs copains, là ils l'ont filmée, chose que l'on n'a pas prévue, mais c'est parce que notre naïveté l'a emporté semble-t-il.

## LES VALEURS

Et puis les valeurs ont changé aussi. Bien sûr, on peut l'imaginer. La famille et l'épanouissement personnel sont venus en premier, tandis que la réussite professionnelle et la religion ont très nettement diminué. Donc on a un changement de société qui quand même, force est de constater, est globalement positif.

## LES PROGRES SCIENTIFIQUES

Là-dessus, il y a bien sûr aussi tous les acquis de la santé médicale, de la recherche médicale qui a fait des progrès énormes, qui a fait survivre bon nombre de gens, qui a mis en place des moyens de soins.

## CONSTAT : UN MANQUE D'ANTICIPATION SUR LES EFFETS NEFASTES LIES A CES EVOLUTIONS

Et alors qu'est-ce qui a manqué ? C'est que d'abord on n'a pas vu que même chaque événement positif a des effets néfastes. C'est un peu la naïveté du tout progrès qui vous a omnibulé en tant qu'adulte et probablement aussi les chercheurs, les politiques parce qu'évidemment avec cette augmentation du nombre d'élèves, on pouvait s'attendre à ce que les problèmes se passent dans les écoles puisque je vous dis, la diversité est là.

Bien sûr avec l'augmentation du divorce, on pouvait s'attendre à ce qu'il y ait des difficultés dans les familles puisque maintenant le nombre de couple en recomposition est aussi élevé que celui des couples monoparentaux, ce qui n'était pas du tout vrai il y a vingt ans.

Certes l'augmentation de l'emploi et de l'emploi qualifié a fait qu'il y a des exclus et avec un taux de chômage élevé, mais on aurait pu le prévoir. C'est évident que quand l'exigence est plus forte – et l'exigence est forte dans cette société –, cela allait créer aussi des exclusions puisque les plus démunis et c'est évidemment les personnes sans diplôme ou les personnes qui immigreront et qui ne connaissent pas la langue et donc qui n'ont pas les outils culturels et éducatifs pour s'intégrer. On n'a pas vu cela.

Pour les filles, il y a quelque chose qui est assez étonnant et je me pose la question de comment les filles le voient au jour d'aujourd'hui. Elles vivent plus longtemps : huit ans de plus que les hommes. Elles sont mieux éduquées et néanmoins, elles gagnent moins d'argent et elles sont moins sur le marché du travail. Il y a un taux de chômage plus élevé, ce qui n'est pas simple à gérer. Vous voyez, elles voient bien qu'il y a quelque chose « qui cloche » si je puis dire, ce d'autant plus qu'elles voient que leurs mères à elles sont en train de s'occuper de leurs grands-parents. Elles se disent qu'elles n'ont pas nécessairement tout à fait envie de faire la même chose quand elles auront l'âge de leurs mères. Tout repose quand même pas mal sur les femmes, en particulier quand il s'agit de la famille et de tout ce qui est annexé à la famille.

Qu'en est-il au niveau de la santé ? Si la santé physique s'est très nettement améliorée, on n'a pas pensé que la santé mentale n'allait pas comme cela s'améliorer de fait parce que très longtemps on a pensé qu'un corps sain allait de pair avec un esprit sain. Les études nous montrent le contraire. C'est-à-dire que l'on peut avoir un corps sain et un esprit affaibli ou avoir des difficultés relationnelles, sociales, psychotiques,... Toute la variabilité ne va pas forcément de pair avec un état de santé somatique défaillant, et par ailleurs on peut avoir – et c'est ce que l'on voit chez un bon nombre d'handicapés d'ailleurs – un problème de santé somatique et être en bonne santé mentale.

Alors on a beaucoup fonctionné sur des idées préconçues, qui ne se sont pas révélées vraies dans la réalité. Force est de constater que les études en ce qui concerne les jeunes puisque ce sont d'abord eux qui sont l'avenir de la nation, qui sont d'une certaine façon là pour remplacer les anciens même si les anciens tiennent bien le coup, on n'a pas suffisamment préparé cette relève, ni ce changement fondamental qui allait s'opérer dans la société et dont les jeunes d'une certaine façon héritent. Souvent ce que disent les jeunes c'est que le sens de la vie n'est plus aussi clair. Si avant les choses avaient un sens transmis par la religion, la famille,... maintenant la diversité fait que le message n'est pas clair ni au niveau familial et encore moins au niveau sociétal, parce que force est de constater là aussi, que tout repose sur les parents. Si on a des parents solides, tout va bien. S'ils ne le sont pas, c'est là où on voit qu'il y a un cumul d'inégalités. Finalement tant que les parents sont présents et arrivent à gérer les choses, ça va. Quand les parents n'y arrivent pas, c'est là que l'on s'aperçoit que la dégringolade des jeunes est beaucoup plus rapide que ce qu'on attendait.

### DES JEUNES QUI SONT MURS PLUS TÔT, Y COMPRIS DANS LES CONDUITES DEVIANTES

Alors que se passe-t-il au niveau de la santé des jeunes ?

J'aime bien dresser un tableau général parce que la santé des jeunes, s'ils se passent des choses, ce n'est pas complètement indépendant du contexte bien évidemment.

Tout d'abord, les jeunes sont mûres plus tôt. Il est vrai que l'offre, la discussion, les moyens de communication sont tels qu'ils savent des choses. Ils en savent des choses au niveau de l'information, certes pas trop scolaire parce qu'il est vrai que la vie à l'école paraît déconnectée de la vie en société – tout au moins cela peut apparaître comme cela pour eux - puisqu'il y a d'autres règles, d'autres contraintes. Donc ils ont des informations, ils ont des connaissances et ils ont aussi le conflit familial. Donc ils voient les choses. Ils sont d'une certaine façon murs plus tôt et en même temps ils deviennent adultes plus tard. La période de départ de la cellule familiale est de l'ordre de 23, 24 ans, un peu plus tôt d'ailleurs pour les filles que pour les garçons. On a là donc un certain nombre d'événements qui sont de plus en plus précoces. Ils voient la télévision dès leur naissance d'ailleurs, ils utilisent internet très tôt, ils sont indépendants très tôt sur un certain nombre de points et donc il ne faut pas être étonné – parce qu'on a l'air de trouver cela comme une tare mais moi je trouve que c'est assez logique – que sur un certain nombre de comportements ils soient aussi plus précoces. Cela paraît évident.

Comment voulez vous que dans une société qui les sollicite de plus en plus tôt, comme par hasard ils rentreraient plus tard dans les conduites de consommation, les conduites déviantes ou autres,... dans la mesure où la sollicitation est telle qu'ils vivent dedans ? Ils vivent dans cette société qui leur offre les choses et parmi ces choses il y a bien sûr l'alcool, le tabac mais aussi le cannabis.

Il est vrai que l'on a vu cette évolution très importante dans les années 90 : une augmentation de la consommation de cannabis. Ce qui fait dire que le discours ancien semble maintenant complètement dépassé, qui était de dire que c'est à cause de l'offre et qu'il faut augmenter le

prix de l'alcool par exemple pour que les jeunes en consomment moins,... Mais, je dis toujours, le produit qu'ils consomment le plus et le plus régulièrement c'est le produit pour lequel il n'y a aucune publicité officielle, tout au moins il me semble – même si certains ministres disent qu'ils ont consommé et qu'au fond ils s'en sont bien sortis –. Mais globalement il n'y a pas de publicité à la télévision ou ailleurs sur le cannabis. Or on a actuellement six fois plus de consommateurs de cannabis qu'on a de consommateurs d'alcool. On voit bien que lorsque l'on utilise nos anciens critères, avec nos anciens moyens de prévention, on est complètement en dehors de cette réalité des jeunes où la communication et la transmission des choses, dont bien sûr les connaissances, les savoirs, ça papote, ça discute un max les jeunes..., par les chats, en direct, c'est un âge où ça bouillonne, où ça informe, où ça discute quelque soit le niveau. Il ne faut pas croire que les jeunes défavorisés ne discutent pas, détrompez vous, cela discute partout. Cette génération a les moyens de discussion à tous les niveaux et même au-delà du groupe de pairs, pour s'informer et donc les informations passent de la même façon. Quand il y a une fête le soir, ce n'est pas la peine qu'il y ait une publicité officielle, ils se le transmettent par SMS interposés. On voit bien que les moyens de communication ont joué un rôle très important et que nos moyens de prévention classiques que l'on va essayer de discuter pendant des heures, des journées, des mois à l'Assemblée Nationale paraissent en dehors de la réalité. Il ne faut pas oublier que de ce fait, les jeunes ont l'impression en même temps d'une sensation de tout pouvoir parce qu'ils ont les moyens de communication qu'aucun adulte ne comprend vraiment et surtout quand il a plus de soixante ans, et discutent, savent vendre et échanger, trafiquer, troquer,...

Tout ceci fait partie de la vie des adolescents. On a été même étonné dans nos enquêtes de voir combien de jeunes vendent des objets volés, ce qui paraît être une chose de catastrophique quand cela m'arrive en tant que parent. Ce sont 20% des adolescents qui dans l'année ont troqué. Alors je ne parle pas du troc officiel, je vous vends mon blouson,... là c'est quelque chose de volé, donc déjà il y a quelque chose d'illicite derrière. Ce sont des comportements qui se sont développés et dont on n'a pas mesuré l'importance et qu'on n'a pas contextualisé. On a tout de suite dit, cela ne concerne qu'une minorité. Force est de constater que certains comportements dits déviants concernent une majorité. Les bagarres et les violences, et même le vol, sont devenus des comportements relativement fréquents. Je ne dis pas que c'est bien, mais cela dit, il faut en tenir compte quand on essaye de mesurer ce qui se passe à l'âge de l'adolescence.

## UNE DIVERSITE DES CONDUITES A RISQUES

### La consommation de produits : une augmentation surtout du cannabis

Deuxième chose, il y a une diversité de conduites. Cette diversité est telle que l'on ne va pas considérer uniquement la consommation alcool-tabac-drogue, quoiqu'il faut faire la différence au jour d'aujourd'hui entre le cannabis et le reste, même entre le cannabis, l'extasie et le reste, puisque l'extasie est un produit relativement fréquemment consommé. Il y a aussi les conduites de violence. Là aussi, je m'oppose au fait de parler de la violence car, moi, je ne sais pas ce que c'est. Force est de constater qu'il y a des conduites violentes et qu'elles n'ont pas toutes la même valeur. On voit bien que plus c'est transgressif et moins c'est fréquent quand même. Le vol n'étant pas si transgressif que cela, ce qui nous pose la question lorsque l'on voit un comportement chez les jeunes « Quelle image les adultes donnent de leur comportement vis-à-vis des adolescents ? ». On peut le dire sur l'alcool parce qu'il est vrai que si l'alcool n'est pas consommé de façon quotidienne, du moins c'est très rare à l'adolescence, elle fait partie quand même de la vie des adolescents. On est quelque part quand même là : « Qu'est-ce qu'on dit ? Qu'est-ce qu'on fait ? Comment on le gère ? ». C'est pareil pour le vol, « Qu'est-ce qu'on dit ? Qu'est-ce qu'on fait ? Comment on le gère ? ».

Il y a d'autres comportements dont l'absentéisme scolaire, qui est un comportement non pas en augmentation, contrairement à ce que l'on dit parce que souvent nos augmentations de comportements sont liées au développement de nos instruments de mesure. C'est-à-dire que nos instruments de mesure devenant de plus en plus performants, on augmente artificiellement la conduite, il faut bien le dire. Il faut donc se méfier des statistiques dites de fonctionnement telles que celles de la police, la justice,... Plus ils ont des outils de mesure fins, plus on va d'une certaine façon augmenter le comportement artificiellement bien sûr, parce qu'on le voit mieux, donc on le mesure mieux.

Par contre, quand on fait des enquêtes en population, rien n'est parfait dans ce monde ici bas et je ne vais pas dire que c'est la perfection, loin de moi cette idée là, mais néanmoins force est de constater que les données sont globalement meilleures et que là on s'aperçoit que l'absentéisme scolaire n'a pas augmenté, que la consommation d'alcool n'a pas tellement évolué, que par contre ce qui a augmenté, c'est la consommation de cannabis au point - et je le mesure - qu'on est les premiers d'Europe en matière de consommation de cannabis des adolescents. Et ce n'est pas uniquement la consommation de cannabis occasionnelle parce que notre erreur a été d'assimiler la consommation de cannabis à une consommation de loisirs, c'était le samedi soir comme ça, et qu'est-ce qu'on a vu ? C'est que parallèlement à l'augmentation de l'expérimentation, on a augmenté la consommation quotidienne avec un réel risque de dépendance. Il a fallu quinze ans de recherche pour que l'on admette au moins que la consommation de cannabis pouvait poser problème, parce qu'à titre d'exemple la consommation a augmenté entre 1990 et 2000 et bien on a commencé à en parler en 2005. Vous voyez un peu l'écart que l'on a entre le moment où l'on prend une décision et le moment où on observe les choses, parce vous savez l'idéologie, malheureusement, force est de constater que c'est ce qu'il y a de plus puissant. C'est l'idéologie, ce n'est pas la science, qui est prévalente. Il est vrai qu'en matière de cannabis, l'idéologie était « c'est une drogue de type post soixante huitards pour le soir », et qu'est-ce qu'on a vu ? On a vu augmenter ces consommateurs quotidiens, consommation qui va de pair avec un désinvestissement scolaire, qui est maintenant relativement important en particulier chez les garçons, qui d'ailleurs sont les plus consommateurs de cannabis.

### **Une augmentation inquiétante de la dépression chez les jeunes, en particulier chez les filles**

On a donc une diversité de conduites. Mais il y a des conduites qui ne sont pas des conduites, si je puis dire, ou des troubles qui ne sont pas des conduites et qui pourtant sont aussi importantes, mais qui nous inquiètent moins. Parce que ce qui nous inquiète finalement et les jeunes ne s'y méprennent pas, c'est ce qui dérange la société et ce qui peut déranger le groupe social. C'est la violence, la consommation et la sexualité.

Mais qu'est-ce que qui a le plus augmenté finalement, par exemple chez les filles, c'est la dépressivité. Ce qui va être quand même la maladie du XXIème siècle, l'OMS l'a prévu, la dépression va être la maladie du XXIème siècle ! Dans cette société d'opulence, force est de constater que c'est la dépression qui va être la première maladie chez les adultes et on voit chez les jeunes cette augmentation de la dépression en particulier chez les filles ainsi que la tentative de suicide qui a quasiment doublé en l'espace de dix ans. La proportion de filles qui a fait une tentative de suicide a doublé en l'espace de dix ans. Cela, on le passe un peu sous silence et pourtant si on regarde de près, et toutes les études en psychiatrie le montrent.

Il y a deux types d'études, d'une part on montre qu'il y a une continuité entre l'adolescence et l'âge adulte en matière de dépression, pas tant en matière de consommation d'alcool par exemple, toutes les études montrent qu'il y a une cassure après l'adolescence en matière de consommation d'alcool, en gros les gros consommateurs et ceux qui se pintaient beaucoup - pas nécessairement ceux qui se pintaient régulièrement, ça c'est différent - mais je dirais les fêtards, l'alcool fête disons, eh bien une fois qu'ils ont quitté l'âge de l'adolescence qui perdure d'ailleurs avec le fait qu'on soit maintenant aussi étudiant - vous savez que le nombre d'étudiants a beaucoup augmenté et donc le statut de l'étudiant avec la fête,... -. Toutes les études montrent qu'une fois que ces jeunes deviennent adulte, c'est-à-dire qu'ils vont travailler, se mettent en ménage, et surtout quand naît le premier enfant, la consommation d'alcool devient beaucoup plus modérée. Bien sûr cela n'a rien à voir, comme toujours, avec ceux qui ont une consommation pathologique de l'alcool, qui existe. Mais toute consommation d'alcool n'est pas pathologique.

Par contre, les études montrent que la dépression à l'adolescence souvent perdure au-delà de l'adolescence. Alors quand on pense que cela concerne surtout les filles, qu'actuellement on a presque 30% des filles - ce qui à l'âge de 18 ans est énorme - qui vraiment ont un niveau très élevé de dépressivité, qu'elles vont entrer comme cela dans la vie adulte et qu'elles vont avoir des enfants, parce que c'est quand même ça qui va être le grand projet d'avenir, on est un peu inquiet. Et moi je suis beaucoup plus inquiète de cela, si je puis dire, et même si bien sûr je peux m'inquiéter quand un jeune prend la voiture à la fin d'une soirée, mais pour cela, je vois mieux la solution parce que je met en place une prévention contextualisée pour les jeunes qui picolent si je puis me permettre, tandis que sur la dépression de l'adolescente ; on voit

bien que cela implique des choses beaucoup plus profondes et beaucoup plus globales, et que là on reste muet parce que force est de constater quand même qu'on reste très muet sur des troubles pour lesquels on ne voit pas la solution tout de suite. Alors il est vrai que sur l'alcool on a les producteurs d'alcool, Dieu merci on les a, comme ça on peut leur taper dessus, on n'a pas nécessairement résolu le problème des alcooliques graves, loin de là, mais on a un débat politique autour de cela et cela nous tranquillise... Je n'ai pas d'idées sur est-ce que la taxe doit être plus élevée ou moins élevée. Je n'en sais rien.

Mais tout ce que je sais, c'est qu'en même temps on oublie l'essentiel. L'essentiel c'est quand même que malgré une santé somatique globalement bonne, on a des jeunes qui ne vont pas bien du tout et si on ne fait rien pour eux, je pense que ça va mal.

### **Des conduites à risques différenciées selon les sexes**

Alors je vais peut-être accélérer un petit peu.

Toute cette diversité des troubles de conduites sont et restent, voire sont de plus en plus, sexués. On se disait que l'on a une mixité à l'école et donc les garçons et les filles vont se ressembler à terme. C'est l'inverse qui s'est présenté, c'est-à-dire que la différence des sexes est plus importante que ce que l'on croyait et en particulier d'ailleurs sur les troubles dits féminins.

Les garçons n'adoptent pas les troubles féminins. Par contre, les filles les adoptent de plus en plus. On voit bien que les troubles de conduites ont aussi un attrait social. Il est vrai que sur les troubles dits masculins et en particulier, par exemple on l'a vu au cours du temps sur le tabac, sur le cannabis, les filles vont l'adopter. Par contre il y a d'autres conduites et on ne se pose jamais la question : Comment se fait-il que l'alcool reste en France typiquement masculin ? On n'a en effet pas une augmentation notable de la consommation d'alcool chez les filles, probablement parce que quand on est ivre on perd d'une certaine façon la maîtrise de son corps et qu'au fond ce dont les filles ont très peur – et à juste titre – c'est perdre leurs moyens et donc d'être d'une certaine façon victimes potentiellement de l'agressivité, de la violence, de l'excès de boisson de la part des garçons. C'est probablement un point très important qui explique que non seulement les filles s'adonnent moins à l'alcool, mais que celles qui le font sont en très grande difficulté parce que pour accepter de se mettre dans cette situation de vulnérabilité faut-il bien sûr avoir perdu beaucoup d'estime de soi et avoir le cumul des troubles et d'autres problèmes.

### **LES FACTEURS ASSOCIES**

#### **Un constat : une augmentation des jeunes en difficultés depuis 10 ans**

Alors autre chose qui est assez étonnante lorsque l'on regarde les facteurs associés parce qu'on dit toujours maintenant que l'on a le constat des troubles des conduites, le chiffre paraît être assez évident : 15% des jeunes sont en difficultés, pourcentage en augmentation depuis les années 1990 quand même puisqu'en prenant les mêmes critères, je suis passée de 10 à 15%, ce qui n'est pas rien, c'est une augmentation de la moitié ! Il y a donc une augmentation des troubles en effet globalement, différenciée selon le sexe et l'augmentation a particulièrement concerné les filles. Ce qui fait qu'au jour d'aujourd'hui, les filles sont plus en difficultés que les garçons, ce qui n'était pas le cas il y a dix ans de cela. Je n'ai pas plus de recul que dix ans malheureusement. Augmentation avec l'âge bien évidemment sans que l'on voit un hiatus, c'est-à-dire que cela évolue gentiment au cours de l'âge entre 11 et 19 ans, ce qui est intéressant parce qu'on ne voit pas la coupure de l'adolescence, probablement parce que chacun a une adolescence à un moment différent, ce qui fait qu'au niveau population on ne peut pas voir une évolution.

Mais si l'on regarde maintenant les facteurs associés, qu'est-ce qui est important ?

#### **Des troubles plus présents dans les familles recomposées que dans les familles monoparentales**

Finalement, il y a trois sphères qui sont importantes. Il y a d'abord les parents. En effet la vie familiale est un point essentiel.

Je crois en effet que si on n'avait qu'un conseil à donner aux parents – enfin je ne sais pas si c'est un conseil d'ailleurs – mais ce serait peut-être de moins chercher à acquérir des techniques ou des informations, mais finalement de montrer davantage qu'on est heureux. On

en a parlé ce matin, je n'y reviens pas, mais ce serait quand même la conclusion de cette affaire.

Mais on a effectivement une déstructuration du couple parental et chose intéressante, c'est qu'au jour d'aujourd'hui, ce qui est le plus néfaste – et quand je dis néfaste c'est toujours relatif vous savez – les études le montrent, c'est qu'il n'y a pas un facteur qui explique tout ce qui se passe. C'est donc toujours multifactoriel.

Néanmoins, ceci étant dit, il y a moins de problèmes dans les couples monoparentaux que dans les couples recomposés. C'est intéressant parce que l'on a tellement dit que les difficultés étaient liées aux couples monoparentaux. D'abord ce qu'on a constaté avec le temps, c'est que les couples monoparentaux sont de niveau social de plus en plus élevé, c'est-à-dire que le niveau d'étude des parents monoparentaux, qui sont les mères d'ailleurs, est supérieur à la moyenne des couples. Ce qui change un peu la donne parce qu'on les présente toujours comme défavorisés. Ce qui n'est pas du tout le cas en population générale. Il y a bien sûr aussi des défavorisés bien évidemment, mais ce n'est pas ce qui les caractérise spécifiquement.

Et puis la recomposition qui est une donnée nouvelle dont on se disait « Bah oui, la grande famille, on va tous se mettre ensemble »,... Visiblement cela pose plus de problèmes que ce qu'on croit. On voit effectivement dans ces couples plus de troubles et de consommations et d'absentéisme et de dépression qu'ailleurs. Donc cela change un peu les idées reçues !

### **Les troubles de conduites ne sont pas déterminés par les facteurs sociaux**

Au niveau de l'école, ce n'est pas tant le redoublement (parce qu'on a mis sur le dos du redoublement beaucoup de choses) que le bien être à l'école qui va être beaucoup plus déterminé par ce qui se passe entre les adultes et les jeunes au niveau de l'école. Nous avons une culture de dire que ce sont les facteurs sociaux au sens global qui définissent les troubles de conduites. S'il y a une liaison effectivement entre les troubles de santé somatique qui sont beaucoup liés d'ailleurs à un manque de soins, et donc la chronicité des troubles est plus importante dans les milieux défavorisés, ce n'est pas le cas quand il s'agit de la consommation d'alcool, qui est plutôt un comportement bourgeois au jour d'aujourd'hui, la consommation de cannabis, l'absentéisme scolaire, la dépression et les tentatives de suicides. Il faut donc changer de paradigme quand on va considérer les troubles de conduite, qui ne sont pas, comme les troubles de santé somatique, liés au fait d'être pauvre, de vivre dans un logement,... pour lesquels en effet les maladies sont beaucoup plus fréquentes et ce lien a été bien mis en évidence.

Mais c'est en partie expliqué par le fait qu'entre santé somatique et santé psychologique les choses ne sont pas liées. Vous pouvez avoir un enfant qui est très beau, en bonne santé dont on se dit : « Mais quelle petite merveille ! », et qui a des idées suicidaires, voire qui a fait plusieurs tentatives de suicide. C'est souvent cela qui surprend et c'est cela qui nous empêche de voir finalement la réalité. C'est finalement cette beauté extérieure qui nous ferait croire que ces jeunes sont sans problèmes et a contrario un jeune qui va avoir l'air malingre, on croit qu'il a tous les troubles du comportement possibles. Ce n'est pas nécessairement comme cela que cela se superpose. On doit donc absolument changer de regard parce que si l'on continue à faire ce que j'appelle volontiers du misérabilisme de premier degré, c'est-à-dire de croire que les troubles sont surtout là où il y a des difficultés sociales, on va se tromper ; d'ailleurs déjà on se trompe parce qu'on voit par exemple que les élèves des grandes écoles – plus favorisés tu meurs – : ils ont des troubles de dépression, font des tentatives de suicide, voire en meurent, et on est là en se disant qu'on ne s'y attendait pas parce qu'on est parti me semblait-il d'une idée fautive. Les études nous montrent qu'il n'y a pas de lien avec la catégorie socioprofessionnelle, pas tant avec ZEP ou non ZEP contrairement à ce que l'on croit et malheureusement pas non plus entre l'enseignement public ou privé, sincèrement le privé ne vous prive pas d'avoir des troubles de conduites – c'est en même temps bien puisqu'après tout si un type d'enseignement vous empêchait d'avoir une tentative de suicide, de consommer,... ce serait relativement injuste –. Non, on a le même taux de troubles dans l'enseignement public que dans l'enseignement privé. Ceci en partie parce qu'au niveau des familles, c'est la qualité relationnelle qui va jouer et la qualité relationnelle peut être défailante dans les familles socialement favorisées, voire dans les familles socialement très favorisées.

## CONCLUSION

Je vais conclure sur les décalages. Ce qui me surprend le plus, c'est le décalage entre ce qui inquiète la société dont on peut comprendre que ça inquiète (l'alcool, la violence,...), mais ce qui m'inquiète au regard des chiffres, c'est que personne ne s'inquiète de la dépression et de la montée de la dépression comme d'ailleurs pas grand monde s'inquiète (ça commence...) de l'augmentation de la consommation de cannabis.

Deuxième décalage, c'est le poids des facteurs. On est toujours dans ce discours que c'est dans les milieux défavorisés, les ZEP, c'est-à-dire « ailleurs » que cela se passe, alors qu'il faut aussi regarder absolument les jeunes qui vivent dans nos milieux, qui peuvent être très mal à l'aise, très mal dans leur peau et dont on va s'inquiéter une fois qu'ils font une tentative de suicide parce que on n'a pas vu venir la dépression, parce que bien sûr quand on a papa et maman qui sont cadres supérieurs, on ne peut pas être déprimé, ce n'est pas possible ! On ne peut être déprimé que quand on est pauvre... Globalement la société devient de plus en plus riche et en même temps elle développe des pathologies d'une certaine façon, peut-être d'excès, d'excès de biens et de manque de sens.

Autre donnée, c'est qu'en matière de prévention, on est toujours sur l'axe information. On croit toujours à tort – vous savez ils en savent plus que vous malheureusement sur toutes les drogues possibles et inimaginables, interrogez les – mais on croit toujours que c'est en les informant que l'on va faire de la prévention. Alors que bien sûr, il y a deux choses qui vont jouer et que l'on voit dans les statistiques : c'est l'exemplarité, cela nous embête bien parce que si notre exemple joue il faudra que l'on se comporte mieux que ce qu'on fait, alors on n'est jamais en cause, en tout cas c'est difficile ; et l'accompagnement. C'est-à-dire qu'il faut développer aussi l'accompagnement des jeunes en difficultés et cet accompagnement va nous coûter plus cher évidemment qu'un petit quatre pages que l'on va leur donner à titre informatif dans les classes. Cela ça va coûter cher, cela va demander des professionnels, cela va demander des psys, cela va demander des travailleurs sociaux, des éducateurs, mais il me semble que c'est le prix à payer pour que tout et chacun puisse se trouver bien dans cette société.

Autre chose c'est que la formation au jour d'aujourd'hui bizarrement, elle est essentiellement adressée aux spécialistes en formation continue. Alors que sincèrement s'il y a quelque chose à changer au niveau de la formation, c'est la formation initiale que ce soit celle des médecins, des travailleurs sociaux, des enseignants. Ce sont donc les généralistes de l'éducation de nos enfants qui en ont le plus besoin, c'est-à-dire les médecins généralistes, les infirmières, les enseignants, les éducateurs, ceux qui sont dans le tissu quotidien des adolescents qui probablement auraient le plus besoin à y voir clair parce que c'est eux qui bien sûr sont en contact direct.

Je souhaite juste rajouter une petite chose sur les parents parce que c'est important les parents, mais on n'en a beaucoup parlé ce matin, je ne fais donc que confirmer ce qui a été dit. Il est vrai que dans ce monde qui change, qui a beaucoup changé, on a cru - bizarrement d'ailleurs je trouve que tout ceci manque de réflexion - que l'éducation allait se faire, que la continuité du couple et la stabilité de la famille étaient une évidence, alors que la vie d'un adolescent au niveau scolaire est instable (il passe de l'école maternelle à l'école primaire, le taux de turnover des enseignants est de 20%,...) donc il est dans un monde relativement mouvant. On s'attendait à ce que les parents allaient constituer la stabilité : non, les parents sont dans la société, une société instable. S'ils ne sont pas à minima aidés, ils ne vont pas devenir stables tout seul, ça c'est clair ! On a donc oublié, dans ce monde hautement technologique où la formation technique est l'une des plus pointue de ce qu'on peut imaginer, que l'humain aussi se considère, se forme, se développe et se pense et je vais terminer là-dessus, merci.





## INTERVENTION DE PATRICIA MEDINA

*Patricia MEDINA est sociologue à l'Observatoire Régional de la Santé Rhône-Alpes.*

### PRESENTATION DES ETUDES SUR LES PRATIQUES DE SANTE DES JEUNES SUIVIS PAR LES MISSIONS LOCALES ET SUR LES JEUNES EN APPRENTISSAGE EN ISERE

Je vais vous présenter les résultats de deux études que l'Observatoire Régional de la Santé Rhône-Alpes a menées en 2005 et 2006. Auparavant, je rappelle qu'il existe en France un observatoire de la santé par région, que ces organismes – associatifs - d'étude et d'aide à la décision en matière de santé publique sont amenés à travailler sur toutes les tranches d'âge de la population, et notamment sur les jeunes, en effectuant des études quantitatives ou qualitatives. En l'occurrence, il s'agit de deux études qualitatives.

L'objectif de ces deux études était de renouveler l'approche des pratiques et représentations des jeunes en matière de santé, en recueillant directement leur parole, par le biais d'entretiens.

La première étude menée en 2005 concernait les jeunes en insertion suivis par les missions locales sur 4 sites différents en Isère, et la seconde étude, qui s'inscrivait dans le prolongement de la première, a été réalisée en 2006 et concernait les jeunes en apprentissage en 1<sup>ère</sup> ou 2<sup>ème</sup> année de CAP dans le cadre d'un Centre de Formation des Apprentis (CFA-IMT de Grenoble et CFA de Bourgoin-Jallieu)

Ces études ont été soutenues par la DDASS de l'Isère, la DRASS et le Conseil général de l'Isère.

Les synthèses et l'ensemble de ces deux études sont consultables et téléchargeables gratuitement sur notre site : [www.ors-rhone-alpes.org](http://www.ors-rhone-alpes.org), à la rubrique « Nos publications ».

#### LA METHODOLOGIE

La méthodologie utilisée pour ces deux études qualitatives était basée sur des entretiens individuels semi-directifs approfondis, d'une durée variant entre une et deux heures et sur des entretiens de groupe (8 à 10 personnes), ou de mini-groupes, d'une durée de 2 heures, avec une approche qui intégrait une dimension d'histoire de vie, ce qui a permis de creuser les problématiques familiales car, comme le dit Marie CHOQUET, la famille est véritablement la pierre angulaire de beaucoup de problématiques.

Nous avons rencontré 66 personnes au total. La moyenne d'âge des jeunes était environ de dix-huit ans, c'est-à-dire que nous avons rencontré des gens qui étaient assez jeunes, de 16-17 ans, et que nous avons également vu des personnes ayant jusqu'à 24-25 ans. Pour les jeunes en apprentissage, nous avons rencontré un peu moins de personnes, soit 31 jeunes, qui étaient un peu plus jeunes que les personnes suivies en mission locale.

Il s'agissait dans ces études d'explorer les représentations des jeunes sur la santé, leur santé, et sur leurs pratiques en matière d'utilisation des ressources de santé. Il ne s'agissait pas d'analyser leur relation aux adultes. Néanmoins, je vais tenter de reprendre l'essentiel des résultats au travers de cette autre porte d'entrée qu'est la relation entre les jeunes et les adultes.

#### CONSTATS PRELIMINAIRES

**Des jeunes globalement en bonne santé au plan somatique mais en souffrance psychique**

Quelques constats préliminaires pour poser le contexte de ces études, qui s'inscrivent complètement dans la lignée de ce qui dit Marie CHOQUET.

La première chose, c'est qu'effectivement on peut souligner que les jeunes sont globalement en bonne santé au plan somatique, c'est d'ailleurs la tranche d'âge qui va probablement le mieux.

Le point noir de la santé des jeunes est ce que l'on peut appeler la déprime, le stress, le « mal-être », enfin toutes ces problématiques qui ont trait à la souffrance psychique et qui constituent véritablement la préoccupation centrale pour cette tranche d'âge.

### Des jeunes qui s'intéressent à LEUR santé

Un autre point mis en exergue par ces deux études, et qui est également apparu dans d'autres études que nous avons menées par ailleurs, auprès d'autres publics plus jeunes dans les collèges ou les lycées, va à l'encontre d'une idée qu'ont certains professionnels qui serait que les jeunes se désintéressent de la santé...

S'il est vrai que les jeunes se désintéressent de la santé en tant que thème un petit peu abstrait, en revanche, leur propre santé les intéresse.

Dès que l'on parle de leur santé, de leur corps, de leurs émotions, les jeunes deviennent extrêmement précis, se prêtent très bien au jeu des entretiens et finalement trouvent un certain plaisir à explorer ces thèmes qui au fond, ne sont pas si souvent évoqués dans leur parcours.

### Le poids des facteurs socioéconomiques dans l'accès aux soins

Egalement dans la lignée de ce disait Madame CHOQUET, le contexte socioéconomique n'explique pas tout, mais il a un impact certain. On sait bien aujourd'hui que l'espérance de vie d'un ouvrier n'est pas tout à fait celle d'un cadre et qu'il existe des différences selon le niveau de vie des personnes, notamment pour tout ce qui concerne l'accès financier aux soins. Dans ce domaine, on voit bien que le contexte a un poids déterminant. Ainsi, lorsqu'un jeune mineur vit dans une famille où les deux parents sont bénéficiaires de la CMUc, le jeune hérite aussi, heureusement et malheureusement pour lui, de cette façon d'accéder aux soins, ce qui implique pour lui un certain nombre de difficultés parce que l'on sait que la CMUc n'est pas toujours acceptée par tous les spécialistes, les dentistes, etc... Donc, en ce qui concerne l'accès aux soins, on peut redire et souligner encore que le niveau socioéconomique du jeune pèse fortement sur ses pratiques, même s'il fait partie d'une tranche d'âge où les choses vont plutôt bien.

## LES RESULTATS DE L'ETUDE

### La famille : un vecteur de valeurs et de ressources

On repère plusieurs adultes autour du jeune en matière de santé. Les premiers adultes sont indéniablement les parents, la famille. La famille élargie compte aussi parce qu'on s'aperçoit que les grands-parents, les tantes, les cousins, les cousines, sont parfois proches géographiquement et affectivement et qu'ils jouent un rôle réel dans la vie du jeune...

Quand la famille va bien, quand le lien jeunes-parents est bon, cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de conflits dans la famille, cela ne veut pas dire que tout est idyllique, mais qu'il existe un lien suffisamment fort pour que la protection du jeune ne soit pas remise en cause, notamment pour que l'hébergement du jeune ne soit pas remis en cause – quand ce lien est bon, il y a beaucoup de choses qui se transmettent. En premier lieu, des représentations, des valeurs. Ainsi, si la mère à recours l'homéopathie, les enfants vont également l'utiliser parce qu'ils ont incorporé que c'est de cette façon qu'il faut se soigner. Cette transmission de valeurs va également se refléter dans la façon de manger, dans la façon de se reposer, dans l'accès aux loisirs et plus précisément dans tout ce qui peut être utilisé comme « outil » de prévention de la déprime. Enfin quand la famille est présente auprès du jeune, elle va créer l'accès aux ressources de santé. Ces ressources, ce sont d'abord des réseaux de professionnels. Ce sont notamment les médecins généralistes mais aussi les gynécologues, les ophtalmologues, les dentistes. En ce qui concerne ces professionnels, la famille joue comme un repère, c'est-à-dire que quand le lien est bon, la famille transmet un capital de confiance dont le jeune va se servir. Ainsi, les jeunes apprentis qui vont prendre des cours dans les CFA entre les périodes où ils sont en entreprise, sont parfois hébergés dans la ville où ils ont cours, mais ils ne se servent pas des professionnels de santé dans la ville où ils étudient : ils préfèrent attendre la fin de la semaine pour rentrer chez leurs parents – chez eux – et voir leur médecin généraliste (le « médecin de famille ») ou le professionnel auquel ils sont habitués.

Il y a également la question du « souci » des parents, c'est-à-dire des jeunes qui sont portés/protégés par le souci que les parents ont de leur enfant. Ces jeunes ont accès à beaucoup de choses, notamment aux loisirs, au dialogue avec les parents, à des choses qui vont leur permettre de résoudre un certain nombre de malaises, de difficultés. Il y a par ailleurs tout ce qui relève du conseil et aussi de l'accompagnement vers les ressources de santé. En effet, les jeunes, aussi bien ceux qui sont suivis par les missions locales que ceux qui sont en apprentissage, qui ont 16-17-18 ans, sont encore souvent accompagnés chez le médecin par leurs parents et notamment chez les spécialistes. Cet accompagnement paraît normal aux jeunes. Ils ne vivent pas cela comme une surprotection de la part du parent. Ces jeunes trouvent normal que les parents soient là, parce qu'ils les véhiculent, ce qui est crucial et indispensable dans les zones rurales, mais aussi qu'ils soient simplement présents.. Sans compter le fait que, souvent, les parents financent la santé : ce sont eux qui vont payer les soins, même pour les apprentis qui reçoivent un petit salaire dans le cadre de leur formation en entreprise. Les parents sont souvent là pour aider financièrement... Ces différents soutiens sont très importants et ils sont indispensables à un bon accès aux ressources de santé.

Inversement, dans certains cas, le lien est tendu ou rompu, quand il y a des conflits très importants avec les parents, au point que le jeune se demande s'il va pouvoir continuer à vivre au domicile parental. On repère alors des situations où l'on sent le jeune en situation de rupture, de crise, qui essaye par tous les moyens de partir de chez lui pour vivre ailleurs. Et puis on a des situations beaucoup plus dramatiques où il y a une rupture décidée par les parents (le jeune peut alors être « mis à la porte ») et où le jeune va essayer de se débrouiller pour se faire héberger à droite ou à gauche et va connaître des périodes d'errance dans les cas les plus difficiles. Quand ce lien est mauvais, la première chose qui apparaît c'est une anxiété très forte des jeunes, avec à la fois une perte d'estime de soi, (on sent que ce rejet parental ou cette perte de la protection parentale entraîne quelque chose au niveau de l'image que l'on a de soi) et puis aussi un sentiment de fragilité, qui peut se traduire par l'impression qu'on va être atteint ou qu'on est atteint de pathologies graves. On a beaucoup de jeunes dans des situations difficiles qui, contrairement à tout ce que l'on peut savoir sur les jeunes en matière de santé somatique, se sentent fragiles et menacés par des tas de maladies.

Quand le lien aux parents est mauvais, cela se traduit également par la perte des réseaux sociaux. En effet, il y a souvent des déménagements, des séparations géographiques et des pertes de réseaux qui font que même lorsque éventuellement il pourrait y avoir un accès financier correct aux ressources de santé, le fait que l'on perde le médecin généraliste de « famille », que l'on ne soit plus à l'endroit où l'on avait l'habitude de consulter, tout cela crée une rupture. Enfin, il va sans dire que quand les problèmes de logement deviennent importants, la santé s'en ressent immédiatement. Le fait d'être hébergé chez les parents et d'être protégé au sens matériel par les parents, a une importance déterminante.

### **La relation aux professionnels de santé**

Parmi ces professionnels, il y a trois catégories importantes que l'on a repérées.

#### ***a) La relation de confiance, voire affective, avec le « médecin de famille »***

D'abord le médecin généraliste, le « médecin de famille », c'est comme ça que les jeunes en parlent, apparaît en matière de santé comme le deuxième « pilier ». Souvent, c'est un médecin qui suit les jeunes depuis leur enfance (s'il n'y a pas eu de déménagement). C'est le médecin qui suit toute la famille ou au moins une partie de la famille et qui s'occupe à peu près de tout sauf, bien souvent apparemment, de la sexualité et de la contraception. La confiance des jeunes est très importante envers le médecin généraliste pour tout ce qui ne touche pas à la sexualité. On peut même dire que cette confiance prime sur la distance en cas de déménagement. Ainsi quand il n'y a pas de rupture avec les parents et que les jeunes vont s'installer de manière autonome, qu'il commencent à voler de leurs propres ailes et qu'ils changent de quartier ou de ville, on observe que certains préfèrent continuer à se faire soigner par leur médecin de famille plutôt que de trouver un nouveau médecin là où ils habitent. Cette relation, presque affective, avec le médecin qui est tissée initialement par la famille/les parents perdure dans le temps. Donc l'histoire des relations avec les professionnels de santé est quelque chose de très important pour ces jeunes. Cela a été une surprise pour nous car nous pensions que ces jeunes étaient dans une phase où le désir d'autonomie était aussi un désir de

changer, de trouver de nouveaux réseaux, de nouveaux professionnels... Mais pour les populations que nous avons vues, ce n'était pas du tout le cas. Les jeunes souhaitent s'inscrire dans une protection familiale, dans leur histoire familiale, qui les rassure, confortait leur sentiment d'être protégés.

#### ***b) Le besoin de s'adresser à des spécialistes en matière de sexualité***

Pour tout ce qui est sexualité ou contraception, ce sont parfois d'autres professionnels qui entrent en jeu.

Du fait de cette grande confiance dans le médecin généraliste et en particulier de cette grande confiance des parents dans le médecin, il arrive que certains jeunes redoutent que le généraliste ne parle « trop » aux parents, qu'il y ait des dérapages, qu'il finisse par faire quelques remarques aux parents sur le fait que la jeune fille souhaite mettre en place une contraception ou qu'elle a eu des difficultés par rapport à tel ou tel sujet qui touche la sexualité. Donc, quand le jeune ne veut pas parler aux parents de ses projets ou pratiques en matière de sexualité (même si la relation avec les parents est globalement bonne), le jeune va essayer de développer des stratégies autonomes pour trouver d'autres professionnels de santé (en allant par exemple dans un centre d'éducation et de planification familiale).

Ce n'est pas toujours le cas, et on voit que des jeunes filles qui parlent très librement de sexualité, de contraception avec leurs parents, et notamment avec leur mère, vont consulter le gynécologue de leur mère ou même de leur grand-mère. Et, comme pour le « médecin de famille », on s'aperçoit que le poids du réseau familial, du réseau féminin est très important.... Enfin, que les filles en parlent ou non à leurs parents, à leurs mères, le spécialiste, le gynécologue paraît souvent plus approprié que le « médecin de famille »...

En ce qui concerne les gynécologues il peut s'agir de gynécologues qui exercent en libéral ou encore de ceux qui exercent dans les centres de planification et d'éducation familiale (CPEF), ce que les jeunes appellent communément le « planning familial ». Qu'il s'agisse de gynécologues en libéral ou de gynécologues des CPEF, la sexualité renvoie à quelque chose d'extrêmement délicat et de fragile pour les jeunes et le poids du regard des adultes, des professionnels devient particulièrement important.

Ainsi, le généraliste connaît le jeune depuis longtemps, depuis l'enfance, et ce dernier n'hésite pas à lui confier un certain nombre de problèmes, mais pour tout ce qui touche à la sexualité, un domaine à la fois neuf et qui relève de l'intime, le besoin de réassurance, de confidentialité – voire, d'anonymat - de déculpabilisation, de mise en confiance est énorme. C'est sans doute ce qui explique que certains jeunes se sentent mal accueillis, soit par le gynécologue en libéral, soit par le gynécologue dans les CPEF. Les jeunes femmes, jeunes filles se sentent jugées, voire méprisées par certains gynécologues. Certaines jeunes filles pensent qu'on ne va pas leur donner la pilule si elles « avouent » qu'elles fument tant de cigarettes par jour, d'autres ont l'impression qu'elles sont trop jeunes pour faire ceci ou cela et que le professionnel va mal les « juger »,... En somme, le regard de l'adulte, du professionnel devient presque le regard de la société sur le jeune, et notamment LA jeune. Il y a donc là à la fois ce besoin de neutralité et surtout de déculpabilisation et de bienveillance qui est très important pour ces jeunes.

#### ***c) Une relation aux professionnels de la santé mentale parfois anxieuse***

La troisième catégorie de professionnels importante en matière de santé pour les jeunes, ce sont les professionnels de santé mentale, et notamment parce que ce domaine constitue effectivement le point noir pour cette tranche d'âge. De nombreux jeunes parmi ceux que nous avons rencontrés, et c'est notamment vrai pour les jeunes suivis par les missions locales, avaient déjà eu des suivis dans leur enfance ou au début de leur adolescence par des professionnels de santé mentale, qu'il s'agisse de psychologues ou de psychiatres. Il s'agissait dans la plupart de suivis qui avaient commencé lorsque ces jeunes étaient mineurs, sur décision des parents et proposition de l'école, il s'agissait donc de soins subis. Le jeune n'avait pas choisi d'entrer dans ces soins, dans cette démarche, il n'avait pas choisi le professionnel. Ce sont des soins qui ont mal été compris, avec une relation au professionnel de santé mentale qui est apparue comme étrange car c'est une relation qui ne ressemblait à aucune autre... Dans cette relation « inédite » il y a en effet une personne assise en face d'eux, qui prend des notes, et qui souvent, dans les descriptions qui sont faites par les jeunes, ne parle pas ou ne parle « pas assez ». Il s'agit donc d'un mode de relation à la fois surprenant et inquiétant. Parfois, lorsque les jeunes ont « grandi » et qu'ils ont réussi à instaurer une relation avec le « psy », ou parce que après leur majorité ils ont décidé de faire eux-mêmes cette démarche de

recherche d'un psychologue ou d'un psychiatre et qu'ils sont volontairement entrés dans un travail, un dialogue arrive à se mettre en place. Mais là aussi, il y a un rapport à des adultes-professionnels qui peut être extrêmement anxiogène, mal compris, difficile, même si finalement, les jeunes le reconnaissent de manière assez unanimes, ils se disent que cela fait du bien de parler. Mais parler à qui et parler comment ?...

Ce que l'on peut aussi ajouter, en ce qui concerne ces professionnels de santé par rapport à ce que disait Marie CHOQUET sur les consommations addictives, c'est qu'il s'agit d'un thème pour beaucoup de jeunes qui ne constitue pas un problème de santé. C'est vrai aussi pour la violence, qui ne rentre pas dans le champ de la santé pour un certain nombre de jeunes. Tout ce qui est fièvre, traumatismes... rentre assez facilement dans le champ de la santé, mais la consommation de tabac, d'alcool, de cannabis ou même les bagarres entre garçons sont parfois fortement déconnectés du champ de la santé, ce qui explique que beaucoup des jeunes que nous avons rencontrés, même ceux qui souhaitaient diminuer ou arrêter leur consommation de tabac, de cannabis, d'alcool, ne faisaient pas appel à des professionnels. Pour eux, il ne s'agit pas de problèmes de santé, et quand ces consommations finissent par leur poser un problème, ils ont le sentiment de devoir/pouvoir le résoudre seul... Enfin, ils ne voient pas à quels professionnels ils pourraient s'adresser dans cette démarche.

### **Une relation individuelle aux professionnels de l'insertion très appréciée**

Outre les professionnels de la santé, il y a les professionnels de l'insertion qui peuvent également jouer un rôle dans le parcours du jeune, et surtout qui peuvent avoir un impact dans le domaine de la souffrance psychique. Ce sont essentiellement les éducateurs de prévention et les professionnels des missions locales. Ils ne touchent qu'une minorité de jeunes, mais ils peuvent intervenir quand la famille ne suffit pas, soit parce qu'il y a des conflits ou des ruptures, soit parce que la famille elle-même connaît des difficultés au plan social, économique et qu'elle n'a pas les ressources pour répondre aux attentes des jeunes. Ce qu'apportent ces professionnels de l'insertion n'est pas un substitut parental, mais il s'agit bien d'un véritable apport qui se tisse dans une relation individuelle. Ainsi, notamment en ce qui concerne les jeunes qui sont suivis par les missions locales et qui peuvent assister avec plus ou moins d'intérêt à des animations de groupe, à des groupes de parole (tout cela pouvant être bien vécu et perçu comme intéressant), on s'aperçoit que l'élément vraiment fort de cette aide, de ce suivi, s'inscrit dans les relations individuelles où l'adulte-professionnel va pouvoir poser un autre regard sur le jeune, un regard plus valorisant parfois que celui des parents ou de l'école – ce qui est déterminant – et puis proposer une aide concrète. En matière de santé ; il pourra s'agir des possibilités financières d'accès au soin, l'ouverture de certains droits,... mais il est clair que ce regard, cette écoute, ce portage individuel vont constituer une aide extrêmement appréciée.

Il faut également souligner que c'est lorsque les jeunes traversent des périodes très difficiles, quand ils sont « perdus », en rupture avec leur famille, qu'ils ont le plus de difficultés à demander de l'aide et à aller vers des professionnels. C'est finalement souvent parce que des éducateurs de prévention les ont repérés dans les endroits où ils interviennent, ou parce que finalement au cours d'un suivi avec la mission locale, les entretiens individuels ont permis de creuser certaines problématiques et de mettre à jour certaines attentes, que l'aide se met en place et les situations se débloquent.

### **Les professionnels des Centres de Formation des Apprentis**

Un petit point encore sur les professionnels des centres de formation des apprentis puisque la question qui nous était posée était également de savoir si, finalement, ces différents publics de jeunes pouvaient présenter des points communs et si le fait d'être encadré par une entreprise et par un centre de formation créait quelque chose de positif ou de négatif en matière de santé.

Nous avons observé que le fait d'avoir « accès » à des enseignants, d'une manière régulière, d'avoir accès à des relations qui peuvent se construire dans la durée avec les enseignants de VSP (Vie Sociale et Professionnelle) ou avec les autres professionnels des CFA, constitue une ressource possible pour les jeunes. Il ne s'agit pas d'une ressource valable pour tous... Néanmoins, lorsqu'un dialogue arrive à se mettre en place, notamment entre un jeune et un professeur de VSP ou un professeur d'atelier, il peut y avoir des choses qui se débloquent, des informations qui se transmettent, une aide qui se met en place. En soi, la possibilité de

discuter avec un adulte est très appréciée des jeunes, mais il n'existe pas de confiance à priori. Quand on a affaire à des adultes qui sont extérieurs à l'histoire familiale, quand c'est le jeune qui se met lui-même à tisser une relation, en dehors des réseaux familiaux et recommandations familiales, il faut du temps pour que la confiance s'installe et qu'il y ait un dialogue, une écoute qui se mettent en place.

Le monde du travail, les effets due l'entreprise, du travail sur la santé somatique ne sont pas toujours très positifs pour les apprentis : rappelons qu'il y a de nombreux métiers dans lesquels la pénibilité physique - voire, la dangerosité - est extrêmement importante. Ce que l'on peut fortement souligner c'est que pour les apprentis, qu'ils aient 16 ans, 17 ans ou 18 ans, la question de la relation entre adultes et adolescents ne se pose plus dans ces termes en entreprise. On se retrouve essentiellement dans une relation employé/employeur où la question des spécificités de l'adolescence, des relations éventuellement problématiques des adolescents aux adultes ne se pose pas. Les particularités de l'adolescent ou du « très jeune travailleur » ne sont pas prises en compte ou très peu dans la réalité du travail (parfois même à l'encontre de ce qui est prévu dans le code du travail... ) Dans le cadre de l'apprentissage, du monde du travail, le jeune bascule très vite dans des contraintes et dans des problèmes de santé qui sont ceux des adultes. Contraintes et problèmes qui sont d'autant plus durs à vivre que le soutien parental est faible...

## CONCLUSION

En guise de conclusion, on peut souligner qu'à travers ces deux études on voit bien que la qualité du lien entre les jeunes et leur famille est déterminante et qu'il y a une très forte attente de protection de la part des jeunes. Une attente qui est explicite et qui paraît normale aux jeunes, qui prend racine dans un besoin de reconnaissance, de réassurance et de bienveillance, et aussi dans un besoin d'écoute et d'échange car il est vrai que l'écoute seule (de type « psy ») est parfois anxiogène... On le voit bien en ce qui concerne les professionnels de santé mentale : il y a une non habitude de ce type de relation qui peut créer de l'anxiété.

Enfin, quand la famille ne suffit pas - et cela rejoint ce que disait Marie CHOQUET – il faut qu'il y ait d'autres gens qui prennent le relais et qui accompagnent ces jeunes en difficultés. Des professionnels (missions locales, éducateurs de prévention, enseignants, ...) qui sont appelés à faire un travail individuel, sur la durée, approfondi car il y a un certain nombre de difficultés, de raisons de « mal être », de sources de souffrance psychique, qui ne peuvent pas se traiter globalement, en groupe, par des actions ponctuelles...

Quant aux entreprises dans lesquelles se forment les jeunes apprentis, elles semblent bien loin du questionnement sur les relations entre adultes et adolescents, voire elles ne se préoccupent pas des spécificités psychiques ou physiques (croissance non terminée, ...) des adolescents. Pour certains jeunes l'adolescence s'arrête aux portes de l'entreprise... Où se posent en revanche d'autres questions concernant les relations employeurs-employés...



## INTERVENTION DE XAVIER POMMEREAU

*Xavier Pommereau est psychiatre des hôpitaux et chef de service au Pôle aquitain de l'adolescent, au centre Abadie au CHU de Bordeaux. Il dirige deux unités d'hospitalisation, une de 15 lits pour les jeunes suicidaires, l'autre de 12 lits pour les jeunes anorexiques. Spécialiste depuis 20 ans de la prévention du suicide chez les jeunes, il a participé à de nombreux ouvrages nationaux ou internationaux. Il est notamment l'auteur d'un rapport sur la santé des jeunes remis au Ministre délégué de la santé en avril 2002. Dernier ouvrage paru : « Ado à fleur de peau » (Albin Michel, 2006).*

### LA QUESTION DES LIMITES DANS LES RELATIONS ADULTES-ADOS : DE LA CONTENANCE A L'AUTORITE

J'ai envie de vous dire presque d'emblée que j'espère que vos limites à vous ne sont pas atteintes, car je pense que depuis ce matin, beaucoup de choses très importantes ont été dites par les différents orateurs qui se sont succédés. J'imagine qu'à l'heure où je vous parle, vous avez déjà la tête bien pleine... Je vais essayer de ne pas être trop long, pour que vous ayez aussi un temps de discussion, pour que vous puissiez aussi vous exprimer. Mais je ne vais pas me dérober à ma tâche qui doit consister à essayer de vous en donner encore un petit peu plus.

Je voudrais tout d'abord qu'on retienne les trois mots-clés qui sont contenus dans mon intitulé, à savoir les limites, la contenance et l'autorité. Parce que, on l'a vu ce matin à travers un certain nombre de questions que vous aviez envie de poser, en terme notamment de rôle du père ou de situations d'autorité, ces mots sont des mots que nous avons l'impression de bien connaître, qu'on emploie très souvent dans nos différents champs professionnels, que ce soit éducatif, social ou sanitaire. Et en réalité nous n'avons peut-être pas toujours les mêmes représentations de ce que ces mots veulent dire et de ce qu'ils comportent à la fois comme valeurs et comme sens.

#### LES LIMITES

**Plus qu'un « au-delà » à ne pas dépasser, un « en-dedans » à définir**

Alors évidemment, on est tous d'accord pour admettre que par « limites », quand on parle de limites chez les jeunes surtout, on entend souvent ces fameuses bornes au-delà desquelles en quelque sorte le billet n'est plus valable ; c'est-à-dire ces bornes au-delà desquelles le comportement de l'individu dépasse ce qui est accepté par la collectivité ou par le groupe et devient donc susceptible d'être vécu comme une violence, comme une attaque, comme quelque chose qui vient s'en prendre à l'intégrité du groupe.

Mais ce n'est vraiment qu'une partie du sens de ce mot ; il vaut plutôt mieux se souvenir que, avant de définir des bornes au-delà desquelles les choses sont dépassées, il faut quand même se souvenir que les limites servent à définir une entité, c'est-à-dire à former les contours de cette entité (contours qui vont pouvoir prendre divers noms ; on parlera d'enveloppe, d'écorce, de surface,...). Un certain nombre de mots va pouvoir définir ce qui vient border, définir et donc délimiter, comme le verbe l'indique bien, telle ou telle entité. Faute de quoi, on n'a pas de consistance. La consistance des êtres et des choses est faite à partir de ces membranes, de ces enveloppes qui en délimitent les contours. Ça veut donc dire, avant d'aller plus loin dans la définition du mot, que si on admet que les limites servent à définir les contours de soi et de l'autre, moins les contours de soi et de l'autre sont nettes, plus ils sont flous, plus on aura du mal à reconnaître l'autre et à se reconnaître soi-même.

Il y a donc, avec l'idée de limite, forcément quelque chose qui a à voir avec la reconnaissance de soi et de l'autre, cette fameuse identité, dont Messieurs Guillot et Jeammet ont parlé ce matin.

## **Les limites, un entre-deux entre deux territoires mutuellement impliqués**

L'idée que les limites seraient une sorte de ligne que l'on pourrait dessiner sur un tableau avec une craie où on ferait les contours d'une île ou d'une silhouette ; l'idée donc que les limites sont constituées par une ligne de démarcation parfaitement définie est quelque chose qui n'est pas du tout, PAS DU TOUT suggéré par l'étymologie du mot limite. Je voudrais vous rappeler ici que le latin *limes*, *limitis*, signifie exactement « bande de territoire située entre deux territoires définis ». Ce n'est donc pas du tout quelque chose de l'ordre de la ligne, ça a une épaisseur, la limite, et cette épaisseur constitue un entre-deux qui précisément vient distinguer, différencier, deux territoires contigus. Donc on comprend bien que, et vous l'avez bien en tête, que ce soit dans le domaine géopolitique entre deux pays contigus pour ce qui est de la définition des frontières de l'un des pays par rapport à l'autre, comme dans d'autres cas, celui de la peau (entre-deux constitué d'un épiderme et d'un derme), finalement, ce qui fait vraiment limite est quelque chose qui a toujours une épaisseur et qui implique nécessairement les deux partenaires, voisins, protagonistes, appelez-les comme vous voulez, les deux territoires qui sont distingués par cette même limite.

S'il y a un message que vous devriez retenir de mon propos, c'est celui-là : chaque fois qu'un territoire définira des limites en ne regardant que les siennes et en ignorant celles de l'autre, il y aura un risque de malentendu très important, et du coup un risque et d'invasion pour l'un, et d'envahissement pour l'autre, qui, évidemment, aura un certain nombre de conséquences.

## **Une notion qui ne va plus de soi**

Je crois qu'il faut que l'on ait cela en tête, parce qu'on a parlé depuis ce matin de l'évolution de nos sociétés... On voit bien que l'évolution des mentalités et des modes de vie est intimement liée aussi à l'évolution de notre société, sans qu'on sache quelle est la poule et quel est l'œuf ; finalement, peu importe qu'on cherche absolument à établir quelle est la cause de quoi. Mais retenons néanmoins que justement dans cette époque, dans cette société, dans nos pays de l'opulence comme le dit Marie Choquet, où la révolution de l'image est en cours, on voit bien qu'à différents niveaux, la question des limites ne va plus du tout de soi. Que trouvent les publicitaires à dire ? « Dépassez vos limites ! ». Il y a des publicités de voiture : « Hors limite »... Ça veut dire hors de soi, hors de tout, dans un monde qui ne serait plus borné.

Vous voyez également que d'un point de vue politique, et quelque soit l'opinion qu'on en ait, les choses ne sont pas très claires en matière de qu'est-ce qu'on peut comprendre en tant que ressortissant d'un pays d'une entité plus globale comme par exemple celle de l'Europe. Il faut être un peu aveugle, ou aveuglé, comme certains de nos hommes politiques pour ne pas voir qu'il y a une forte résistance à être net dans des contours flous et à ne pas voir qu'en même temps qu'on parle beaucoup d'Europe, les régionalismes sont de plus en plus développés. Comme si, justement, tout un chacun devait se resserrer au plus près de lui-même pour trouver des limites qui soient reconnues par lui.

J'étais il y a quelques jours à Savona en Italie chez nos collègues ; c'est à 130 km de Nice côté italien, 80% de la population ne parle pas français. Et tandis que la signalisation de nos autoroutes est de couleur bleue, celle de l'Italie est verte. On est dans une zone où on pourrait imaginer qu'avec la proximité géographique, dans un sens et dans l'autre, on ait des gens qui parlent la même langue et qui partagent les mêmes codes routiers. Or pas du tout, au contraire pourrait-on dire, il y a un renforcement identitaire, comme si c'était toujours risqué, menaçant finalement d'être trop près de l'autre et de se faire amalgamer, confondre avec lui. Finalement, chaque fois qu'il y a risques de confusion, on campe un petit peu sur ses positions et on a tendance, au contraire à essayé de rendre plus nettes les choses. Ça, je crois que c'est important, parce que ça explique aussi peut-être, si on sort du circuit géopolitique, pourquoi, dans ce monde où justement les interfaces deviennent floues.

## **La provocation d'entre-deux chez les ados, recherche d'interfaces d'interpellation**

On vient de parler de la révolution de l'image ; mais l'Internet et toutes les nouvelles technologies de la communication montrent bien à quel point on n'a plus tellement la notion d'interface ; on va sur Internet comme de rien, les barrières sur Internet sont, comme vous le savez bien, très ténues, et il est très difficile de trouver des entre-deux qui permettent de bien distinguer les territoires.



Tout se passe comme si, dans cette société où la notion même de limite ne va plus de soi, les adolescents, sans le savoir toujours, sans en avoir conscience, développent des conduites qui visent à multiplier les interpellations d'entre-deux susceptibles de les distinguer des adultes. C'est comme ça que j'explique par exemple l'engouement actuel pour le piercing et le tatouage. C'est-à-dire, investissement de l'entre-deux « peau » pour susciter quelque chose ; pour se distinguer des adultes, et susciter de leur part des réactions pour que ça fasse interface d'échange possible. On comprend bien, comme nous le disaient nos orateurs ce matin ; si la tentation de certains adolescents d'utiliser leur propre peau, au sens propre, pour faire interface avec nous, les adultes. Alors, si les adultes que nous sommes singeons les adolescents en utilisant les mêmes pratiques qu'eux, il va y avoir une difficulté pour les adolescents, qui vont être obligés d'aller chercher une autre interface, un autre entre-deux à investir pour créer la polémique. La question est donc moins de savoir de quel entre-deux ils vont s'emparer que de vérifier en quoi, nous les adultes, nous acceptons cet entre-deux comme une surface de polémique et d'échange et de confrontation, plutôt que, au contraire, vouloir à tout prix l'effacer et obliger les adolescents d'en trouver d'autres.

J'ai l'impression que le tagage, qui est l'équivalent du tatouage mais sur la peau du corps social est là encore une interpellation qui vise à la fois à revendiquer une appartenance, mais aussi à susciter quelque chose de la part des adultes. Et j'ai pour ma part, même si ce n'est pas le sujet aujourd'hui, une certaine lecture des événements dits « des cités ». Je suis quand même frappé par l'idée que les bus incendiés ou les voitures incendiées sont celles qu'empruntent les parents des jeunes concernés ; il y a bien, là encore, quelque chose de l'attaque d'un entre-deux et non pas de la société en général, mais quelque chose qui viendrait sommer les parents au pied de leur immeuble en leur disant : « Voilà, tu prends le bus pour aller être caissière à Auchan, j'y mets le feu à ton sale bus, et maintenant, qu'est-ce que tu me dis : t'es contente d'être maghrébine, tu trouves que t'as réussi ta vie ? ». Voyez-vous, quelque chose qui vient interpellier l'identité des parents et en contester en quelque sorte l'évolution.

Ça, je crois que c'est quelque chose qu'on ne prend pas suffisamment en compte ou en tout cas qu'on ne peut pas lire de façon aussi simpliste que : « Ce sont des petits sauvageons qui sont en révolution contre la société ». C'est n'importe quoi, on voit bien qu'il y a là quelque chose de désespéré qui parle de la blessure identitaire, de soi et bien sûr de ceux dont on est issu c'est-à-dire les parents.

### **Les troubles de conduites et leurs entre-deux**

Alors, on peut dire d'une manière générale que les entre-deux de la peau, les entre-deux sociaux, tous les entre-deux, je crois, on peut aussi les voir dans les troubles des conduites et du comportement ; c'est-à-dire ces fameux espaces dont parlait Marie Choquet, ces espaces de « fête », c'est comme ça que les appellent les adolescents. Mais des espaces de fête extrêmement curieux, où tout semble se jouer dans certains entre-deux, où l'on boit énormément en un minimum de temps, où l'on consomme en même temps beaucoup de cannabis ; et où on ne sait plus très bien ce qui est du registre de la fête et du partage de plaisir avec des semblables, et ce qui est quelque chose qui viendrait faire rupture avec les vues et les modes de vie parentaux, et qui viendrait sans doute nous interpellier quelque part. Je suis frappé par exemple, depuis 10 ans, du nombre de jeunes gens qualifiés de suicidaires qui me sont orientés depuis le service des urgences du CHU de Bordeaux pour coma éthylique. Ceux-là n'arrivent pas à la suite d'une tentative de suicide, mais ils arrivent avec 2,5g d'alcool dans le sang, ils ont été récupérés où, dans la rue... Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils ont bu énormément... Voilà, ce qu'ils ont fait, ils ont bu énormément, ils ont mélangé des alcools, ils ont fumé, ils ont utilisé d'autres substances. Et ils se retrouvent dans des états qui sont justement des espèces d'entre-deux dont ils vont garder d'ailleurs très peu de souvenir, ils ne savent plus très bien ce qu'ils ont fait. Mais c'est comme si c'était encore quelque chose qui est de l'ordre de l'interpellation, car où va-t-on les trouver ? Sur les places des grandes villes, entre des poubelles, à 4 ou 5h du matin, dans l'entre-deux du matin. Ils vont être déposés là comme des sacs et ce sont leurs camarades qui vont les amener aux urgences et qui vont les faire reconnaître comme étant en difficulté. Là aussi je crois qu'il faut avoir conscience que quelque chose se joue et exprime la difficulté de ces jeunes à se définir.

On pourrait trouver d'autres exemples, mais peu importe. Retenez finalement que pour 85% des adolescents, ces entre-deux vont être tolérés, modérés, réversibles, vont contenir un

certain plaisir ou du moins des satisfactions conscientes à les produire. Ce sont les 85% d'adolescents qui vont plutôt bien, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne peuvent pas se mettre en danger bien sûr, mais ils ne le font pas dans cette perspective là. Ces adolescents là, ils produisent de l'écart. Cela vient dire : « j'ai besoin de limites, j'ai besoin de cet entre-deux » ; j'ai besoin, comme le disait très bien Monsieur Guillot ce matin, d'adultes qui ne soient ni mes copains ni qui me collent et qui effacent toute différence.

### **La pratique de la rupture chez les adolescents, dans le flou des entre-deux**

Ces différents écarts ou interpellations bouleversent très souvent la vie et la qualité de la vie familiale, bien entendu. Mais retenez que cela peut-être des configurations très variables. Lorsque ces configurations aboutissent à un flou au niveau des interfaces, des entre-deux, il y a à ce moment là un risque de confusion, en tout cas c'est comme cela que ce sera interprété par ces jeunes. L'écart ne suffisant pas à s'auto-définir, à savoir exactement où se trouve l'autre, ces jeunes là pratiqueront de différentes manières, au sens propre et au sens figuré, *la rupture*. Car la plupart des troubles des conduites des adolescents pourraient répondre à ce mot-clé, « rupture ». Rupture par l'usage de substances toxiques comme on vient de le voir, rupture par la fugue, rupture par la tentative de suicide, rupture par les vomissements provoqués après les crises de boulimie, rupture par le fait de ne plus manger et d'être anorexique, rupture par les conduites à risque répétées, qu'elles soient motorisées ou sexuelles (en matière de sexualité délibérément non protégée). Bref, des conduites visant à la fois à faire cesser, et c'est ce qui est souvent conscient dans la tête des adolescents, faire cesser un état de tension qui est intolérable. Ce qui est inconscient, c'est de susciter quelque chose. C'est-à-dire de susciter une reconnaissance identitaire qui passe par une radicalisation des comportements et il faudrait dire des conduites, puisque ces comportements comportent une partie d'intentionnalité consciente et une partie d'intentionnalité non consciente.

### **Les origines traumatiques de ces flous identitaires**

Je pense que, dans un certain nombre de cas, ce flou d'interface au sein des familles, ces flous identitaires connus par certains adolescents, évidemment que vous en connaissez des raisons, des causes. On va parler bien sûr de certains troubles mentaux. La maladie mentale existe, l'adolescence, vous savez bien que c'est un âge où apparaissent certains troubles ; la schizophrénie, certains troubles de l'humeur sont des maladies qui peuvent émerger à l'adolescence et provoquer à ce moment là une sensation de flou majeur qui va provoquer des conduites de rupture. Ça peut être des traumatismes vécus au moment de l'enfance qui vont se réveiller au moment de la sexualisation des liens. On sait bien que les traumatismes telles que les violences sexuelles subies font tout à fait partie des choses qui risquent de provoquer des tensions identitaires très importantes à l'adolescence. Ça peut être certains enfants adoptés, sujet là aussi très difficile, qu'on doit prendre avec des pincettes, un petit peu comme le sujet de l'homosexualité, comme le disait Philippe Jeammet ce matin ; il ne faudrait rien dire... Il ne faudrait pas dire qu'il peut se produire dans l'adoption des soucis qui n'ont rien à voir avec une supposée mauvaise éducation des parents adoptifs. Soyons clairs. La plupart des adoptions dans notre pays sont des adoptions tardives d'une part, et internationales d'autre part. Ça provoque des choses, ce n'est pas facile et c'est tout un parcours ; ça va demander tout un tas d'adaptations, de souplesse, de compréhension de la part de ces gens, et d'aide dans un certain nombre de cas, qui dépasse largement la simple aide à l'obtention de l'agrément au départ. Il va falloir accompagner ces familles qui vont connaître, notamment à l'adolescence, ce que j'appelle les quarantièmes rugissants, parce que cela va souffler fort. Quand il va y avoir cette espèce d'écart entre la réalité des interrogations identitaires chez ce jeune adopté, et puis ce que vivent les parents, qui sont très souvent des gens qui ont connu déjà des traumatismes très importants car, même si on ne le dit pas, 80% des familles adoptantes en France sont des couples stériles, qui ont essayé pendant des mois ou des années de se faire aider par l'aide médicale à la procréation. Et c'est l'échec de ces méthodes qui malheureusement les a tourné de manière naturelle vers l'adoption. N'oublions pas qu'il y a là beaucoup de souffrance dans la tête des parents adoptifs, beaucoup de souffrance dans la tête des enfants adoptés, et que la conjugaison de ces souffrances forme encore une autre souffrance. Il ne faut pas taire tout ça parce que ça serait gênant ou dérangeant.

## Les ados qui vont *simplement* « mal » : comment réagir ?

Il y a évidemment des situations où les choses ne sont pas du tout simples ; on n'a ni des enfants schizophrènes, ni des enfants adoptés, ni des enfants traumatisés, et pourtant ils vont mal, et pourtant ils semblent en quête de limites, on voit bien qu'ils ont du mal et à être contenus, et à supporter l'autorité.

C'est ça que je voudrais maintenant vous dire. On a entendu ce matin qu'il fallait être capable de dire non, et de pouvoir donc accepter que les relations soient conflictualisées avec les adolescents. Bien entendu, je suis tout à fait d'accord avec ça. C'est-à-dire que les négociations dans l'entre-deux des limites sont des négociations qui supposent quand même, de part et d'autre, des choses qui puissent être fixées. Donc si les parents de Mathieu le voient partir samedi soir avec les clés de son scooter en disant d'un air détaché à ses parents qui sont en train de se partager la malheureuse pizza qu'ils envisageaient manger avec leur fils, mais il avait un autre plan ce soir là, désolé... Il part négligemment en lançant : « J'emmène pas le casque parce que ça va me décoiffer », il est évident que l'on n'attend pas des parents une négociation autour de : « Mon chéri, mettons nous autour de la table et discutons, qu'est-ce que ça peut vouloir dire que tu ne mettes pas ton casque... ». Ça, ce serait les parents psy... Ce ne sont pas forcément les meilleurs, ou les mieux placés... Là on attend qu'il n'y ait pas de discussion, la loi c'est la loi et c'est : « où tu pars à pied tête nue, ou tu mets ton casque ». Donc, être capable de dire non, mais, et là je voudrais vraiment insister là-dessus : ça ne suffit pas de savoir dire non.

## Dire non ne suffit pas : quelle violence leur faisons-nous ?

Qu'est-ce que je veux dire par là ? Je veux dire par là que, plus ça va, plus je me dis, que finalement la position de parents au moment de l'adolescence, et – on l'espère – de meilleurs parents possibles dans la limite des humains que nous sommes, ce ne sont évidemment pas les parents qui ne font pas d'erreurs, ce ne sont évidemment pas les parents qui seraient ou intransigeants ou au contraire laxistes. Mais ce serait des parents qui s'interrogeraient régulièrement eux-mêmes (peut être que ça correspondrait au travail sur soi dont parlait Monsieur Guillot ce matin) ; donc des parents (et il faut élargir ça aux adultes qui s'occupent d'enfants) qui s'interrogeraient sur ce dont il faudrait se méfier de notre violence fondamentale à nous, au fin fond de nous.

Je vais vous donner un exemple qui vous montre à quel point il peut y avoir des attitudes qui provoquent une grande violence chez les adolescents par méconnaissance de ça. Il y a quelques jours, je reçois une famille, c'est-à-dire deux parents et une jeune fille de 16 ans, qui ne s'entendent plus, qui sont en crise, la jeune fille a dit : « J'en ai ras le bol, je vais partir en fugue,... ». Enfin bon, bref, ça chauffe à fond. Ces gens viennent, la mère dit : « Elle est infernale », enfin bon ... Cette ... appelons-la Virginie, elle est infernale, elle n'écoute rien, on ne peut rien lui dire, elle prend tout mal, c'est incroyable, etc... Et, la dite Virginie exhibe de son sac une feuille pliée en 4 et elle me dit : « J'ai amené le règlement intérieur que ma mère a affiché sur ma porte, docteur, pour vous le montrer et savoir ce que vous en pensez... ». Les parents : verts... ! Là, elle me montre, sur une double page de copie scolaire : « règlement intérieur », il y a marqué, c'est la mère qui a rédigé. « Tes exigences », page de gauche, « Nos exigences », page de droite.

« Tes exigences :

- Tu seras priée de passer l'aspirateur deux fois par semaine
- Tu ne laisseras pas ta chambre en bazar
- Tu accepteras avec gentillesse que ton père t'interroges sur tes devoirs
- Tu seras aimable avec ta mère
- ... »

Voilà, « tes exigences »...

« Nos exigences :

- Nous avons payé 2000€ dans la réfection de la salle d'eau que tu utilises tous les matins
- Nous te prêtons l'aspirateur (*je vous jure !*)
- Nous viendrons te rendre visite le 1<sup>er</sup> de chaque mois pour vérifier que tout va bien »

Voilà...

Voyez-vous la place pour l'entre-deux, c'est-à-dire ce que la jeune fille peut se représenter de l'aptitude des parents à imaginer ses propres besoins et ses propres difficultés ? Pourquoi ? Parce que ces gens, probablement comme le disait Philippe Jeammet ce matin, sont dans une telle insécurité intérieure, eux, qu'ils en rajoutent dans la rigidité parce que comme toujours, plus on est rigide, plus ça veut dire qu'on est en insécurité, plus on a besoin de se blinder parce qu'on a peur finalement de l'intrusion extérieur.

C'est donc très important, si vous voulez qu'au-delà des parents que nous sommes, les professionnels en charge d'adolescents que nous sommes, nous devons régulièrement revisiter ce qui pourrait être des travers, qui font partie de notre humanité, mais contre lesquels on doit essayer aussi de résister.

### **Les travers du comportement adulte : violence et insécurité**

On parlait ce matin des fameux interdits qui génèrent finalement la notion de limites à ne pas dépasser. Mais rappelons-nous bien que ces interdits de l'inceste, du meurtre et du cannibalisme, s'ils sont aussi interdits depuis la nuit des temps, c'est qu'ils sont éminemment désirés par chaque humain que nous sommes. Il y a là quelque chose qu'on doit savoir et on doit faire attention à ça.

On doit faire attention à la manière dont les hommes d'une manière générale déclinent la possession au sens propre comme au sens figuré, de toutes les manières, depuis la nuit des temps. Et donc, quand on est père d'un ou une adolescente, il faudra faire attention à ça, et attention à ce qui pourra être vécu comme de l'intrusion, de l'envahissement de notre part. Lorsqu'on aura par exemple à aller voir dans la chambre de l'adolescent, ou l'interroger sur telle ou telle chose. Il faut savoir qu'être garant de la loi, et c'est peut-être ça l'exemplarité, être garant de la loi c'est commencer par se l'appliquer à soi-même... Peut-être qu'il y a là aussi quelque chose qui est un problème dans notre société, quand on dit qu'ils sont violents, on n'a pas conscience, nous, de notre propre violence et de notre propre incapacité à respecter ces fameuses lois. C'est quelque chose qui est un ferment, si vous voulez, d'insécurité, encore une fois, c'est le mot qui me vient à la bouche. C'est-à-dire, un sentiment pour les adolescents concernés que les adultes qui se comporteraient par exemple de manière intrusive, ne seraient pas suffisamment fiables et il faudrait s'en méfier, voire s'en démarquer pour ne pas se faire avoir, pour ne pas en être victime.

De la même manière que, du côté féminin, la possessivité, la difficulté à se séparer de l'autre et de son enfant (dans la mesure où l'enfant est l'avenir de la femme et non pas l'homme), c'est quelque chose qui doit aussi être régulièrement pensé, c'est-à-dire cette peur de lâcher l'autre, de laisser l'autre. Cette peur qu'en laissant son enfant évoluer, on s'en détache et on en souffre. Il y a là encore, sans doute, des choses qui peuvent expliquer cette relation de dépendance réciproque qui va souvent lier et l'adolescent et sa mère.

### **Avoir conscience de sa violence et s'en prémunir dans nos pratiques**

Il faut avoir conscience de ces choses là ; ça ne veut pas dire qu'on ne les a pas en soi mais ça veut dire qu'on doit essayer de s'en prémunir. Et pour comprendre, pour le décliner, parce qu'il ne s'agit pas seulement de pouvoir en parler (il y a des choses qui peuvent difficilement se dire), il faut savoir, et ça sera peut être le dernier aspect que je voudrais vous dire, il faut savoir que la pensée humaine est métaphorique. On a cette chance finalement de pouvoir faire passer des choses très compliquées à travers des exemples extrêmement simples ; ce qui est vrai au sens propre est souvent vrai au sens figuré, et réciproquement. Partant de là, si vous voulez, on peut trouver dans nos pratiques, dans la réalité de nos pratiques, des attitudes, des postures qui vont nous permettre, précisément, de nous dégager de tentation de cette nature, sans forcément mettre ces mots-là – on ne va pas sans cesse parler d'inceste avec les adolescents dont on s'occupe -. Mais, chaque fois qu'on frappera à la porte de la chambre, que ce soit celle de l'internat ou de la chambre de l'adolescent, chaque fois qu'on veillera à respecter son intimité, chaque fois qu'on l'invitera à nous rencontrer en dehors de sa chambre : on manifesterà dans la réalité une attitude qui comporte une forte valeur ajoutée au plan symbolique. C'est cela qu'il faut développer dans notre travail. C'est-à-dire, faire en sorte que dans le champ de notre application, celui qui est éducatif, social, sanitaire ou culturel, on puisse trouver des réalités de notre exercice qui puissent acquérir cette forte valeur ajoutée au plan symbolique. C'est l'intérêt de l'échange transdisciplinaire ; c'est grâce à cela qu'on peut

tous travailler, non pas en étant pareils, identiques, en faisant la même chose, mais en allant dans le même sens.

C'est ce qu'il faut essayer de faire, je crois, dans les rencontres que nous avons.

## CONTENANCE ET AUTORITE

Alors, vous allez me dire mais alors oui, vous avez beaucoup parlé des limites mais alors finalement, contenance et autorité là-dedans c'est quoi ?

### La contenance

La contenance, on comprend bien que c'est tout ce qui viendra border et définir l'entité qu'est l'espace d'évolution d'une personne, et d'un adolescent en particulier. Tout ce qui permet de le contenir et de l'aider, lui, à se contenir. Cela rejoint aussi ce que disait Monsieur Guillot ce matin, c'est qu'il y a là forcément un rapport entre la manière dont nous nous comportons, nous, dans notre capacité à gérer nos émotions et nos sentiments et celle que nos enfants et nos adolescents vont développer.

### L'autorité : définir l'entre-deux de la relation adulte-ado

L'autorité, c'est moins l'aptitude à dire : « Ne fais pas ci ne fais pas ça parce que c'est moi qui suit le chef et que c'est moi qui te l'ordonne », mais : « Je FAIS autorité, car à travers mon attitude, la posture que j'occupe, la place que je définis et la position que je maintiens en face de toi, je te fais passer un certain nombre de choses qui te permet de te sentir reconnu sans te sentir confondu avec moi ».

C'est sans doute ce qui est le plus important à faire passer dans les classes, auprès des professeurs, qui ont toujours cette peur que la transmission de connaissances s'accompagne d'un travail difficile, qui est d'obtenir l'autorité. Il faut leur dire à ces professeurs, et leur dire, dès l'IUFM (j'espère que Monsieur Guillot le fait) qu'on ne peut pas séparer l'un de l'autre. On ne peut pas faire autrement. En tant que « maître-savoir » (la définition du professeur), on est obligé d'essayer de *faire* autorité, et pour cela il faudra se représenter ses éventuels travers et ceux du système auquel on appartient ; et aussi se représenter les attentes qui peuvent être celles des élèves dont on a la charge, sous peine de quoi, on ne sera pas en mesure d'avoir une représentation de cet entre-deux. Donc, on n'aura pas une bonne représentation des limites qui séparent soi des élèves dont on s'occupe, et là, le risque sera grand que ce soit les élèves qui s'en emparent et essaient, eux, de créer cet interface et cet entre-deux. Je ne sais pas s'il y a beaucoup d'enseignants parmi vous, mais dans les établissements scolaires, souvenez-vous que c'est toujours très intéressant d'imaginer que LE professeur, le ou la collègue à vous qui se fait particulièrement maltraité représente bien plus qu'un simple bouc-émissaire du système, il représente l'incarnation d'un entre-deux qui demande à être interprété comme tel par l'ensemble de la collectivité adultes et adolescents compris.

Merci de votre attention.

## QUESTIONS/DEBAT

*Une question est revenue de manière très répétitive, adressée à Marie Choquet. Le chiffre que vous avez cité concernant la dépression des adolescentes, est un chiffre qui a, je pense, jeté le trouble ; 30% de jeunes filles...*

*Alors, les questions qui se posent c'est, bien sûr, pourquoi les filles et pas les garçons ?*

*Pourquoi tant de dépression ?*

*Est-ce que vous pouvez un petit peu plus développer cette question là ?*

*Et à l'intérieur de cette question il y en a une autre, qui est la question du diagnostic : comment ce diagnostic a-t-il été posé ? Avec quels outils ? Est-ce que ces nouveaux outils n'expliquent pas, justement, l'augmentation de ce chiffre ? Mais aussi peut-être l'existence de nouveaux médicaments ?*

*Marie Choquet*

### L'ECHELLE DE DEPRESSIVITE : DES PROGRESSIONS PAS LA OU ON LES ATTEND

D'abord, c'est le même outil qu'on a toujours utilisé, il est un peu hors de cause si je puis dire... Cela dit, c'est vrai que le problème de l'outil se pose, sauf que nous avons une échelle de dépressivité qu'on a validé en 1990 ; elle comporte 7 questions sur la façon dont on perçoit l'avenir, etc... Ce qui fait classiquement, je dirais, partie du diagnostic de dépression. On a regardé question par question, et contrairement à ce à quoi on s'attendait, notamment par rapport aux questions sur l'avenir (parce que quand même l'avenir est devenu plus incertain pour les jeunes), on s'était dit que, comme ça comporte des questions sur l'avenir, c'est peut être à cause de cette question qu'on a cette augmentation. Parce que vous savez, nous-mêmes ont été quand même un peu interloqués, c'est le moins qu'on puisse dire. Donc on a regardé question par question, et ce n'est pas sur les questions d'avenir qu'il y a le plus de progression, c'est plus sur les troubles du sommeil par exemple, dont on connaît quand même la qualité, je dirais pas diagnostic au sens pathologique du terme, mais dont on sait que c'est un très bon indicateur de malaise (quand les jeunes font des cauchemars, dorment mal, etc...).

### IL Y A AUSSI DES GARÇONS !

Donc voilà, on a cette augmentation, chez les filles... D'abord, ce n'est pas parce que c'est plus chez les filles que chez les garçons qu'il n'y a pas de garçons. C'est quand même quelque chose qu'il faut dire ; on a environ 10% des garçons, 30% des filles. Donc il y a aussi des garçons.

Le pourquoi il est peut-être... bon je n'ai pas toute l'explication. Mais cela dit, ça a été observé dans d'autres pays ; déjà, quand tout va dans le même sens, on se dit, il y a probablement un truc. Ça a été observé aussi parmi les femmes adultes dans d'autres enquêtes. Donc il y a une espèce de cohérence qui n'est pas liée à l'outil, parce que quand on dit que ça a augmenté, en principe c'est en utilisant les mêmes outils, mais qui vont tous quand même dans le même sens : c'est-à-dire cette augmentation de la dépressivité, en particulier chez les femmes, et en particulier chez les femmes jeunes.

### L'IMAGE DE LA FEMME EN CAUSE

Alors, après on n'a pas forcément toute l'explication à cela, je l'avoue. Mais, on voit bien combien l'image de la femme est assez compliquée. La position des filles est assez difficile parce qu'en fait elles n'ont pas d'exemple...

Quand on regarde bien, qu'est-ce qui se passe ? Il y a les parents, c'est vrai, c'est très important, il y a une image du père, de la mère, etc... *In fine* ces jeunes filles ont une image de femme qui n'est pas tant réussie que ça : elle a connu effectivement le travail, la responsabilité,... Elle n'a pas connu, nécessairement, je dirais le positif de tout ça. Puisque, ce qu'on constate en même temps, c'est une augmentation du nombre de jeunes femmes dans les jeunes générations qui restent à la maison pour garder les enfants, parce que d'une certaine façon elles doivent se dire finalement ce n'était pas un si bon « deal » que ça. Nos mères ont travaillé, elles ont travaillé beaucoup, elles n'ont pas nécessairement récolté les

effets positifs de tout cela. Il y a une espèce de doute sur cette révolution ; et donc elles sont plus en recherche d'image d'identité que les garçons. Ou en tout cas, les garçons l'expriment différemment, ça c'est clair. Chez les filles, c'est toujours sur leur propre corps, sur les troubles fonctionnels (qui sont une des caractéristiques aussi de la dépression), que porte la chose, oui c'est clair. Mais contrairement à ce que nous on s'attendait, ce n'est pas sur la perception de l'avenir que la détérioration est la plus forte. C'est plus sur les troubles du sommeil, le sentiment de malaise, que porte l'essentiel.

Je dois dire que j'aimerais bien moi-même avoir une explication ; mais ce qu'on voit, on le voit de façon générale dans nos sociétés occidentales, beaucoup plus qu'en Afrique par exemple. C'est vraiment une caractéristique des femmes *up to date*.

*Quelques questions sur la représentation du bonheur chez les jeunes ;*

- *Comment peuvent-ils se représenter ce bonheur dans une société de consommation ?*
- *Qu'en est-il de la frustration et de la satisfaction différées, donc peut-être en lien avec ce qu'on a vu ce matin ?*
- *Des interrogations autour de l'importance ou de la surconsommation du virtuel ?*

*Si vous voulez bien intervenir autour de ces thèmes...*

*Xavier Pommereau*

Oui, évidemment ce sont des sujets à part entière.

### **LE BONHEUR, CAPACITE DE FAIRE AVEC LE MALHEUR**

La question du bonheur est complexe. Le bonheur est relatif. En tout cas, le bonheur est fonction de la capacité à faire avec le malheur. C'est comme ça que je définirais le bonheur ; qu'est-ce qu'on est capable de faire du malheur ? Si on est capable d'en faire quelque chose, alors on peut avoir accès à des moments de bonheur. Si on n'est pas capable de faire avec, alors on passe à côté d'instantanés qui sont en réalité des instantanés de bonheur, voire des instantanés magiques, mais qu'on ne va pas reconnaître comme tel. C'est finalement ça, souvent, un parcours de vie. On ne se rend pas compte toujours qu'à certains moments on vit des choses très importantes, très intenses. Moins on s'en rend compte, plus on passe à côté du plaisir que ça peut produire.

### **DES GOUTERS ENTRE AMIS ET LES TACHES QUOTIDIENNES, UN TROC EFFICIENT**

Voyez-vous, je vais vous dire quelque chose qui va vous surprendre. Arrêtez de penser que ce sont les jeunes qui ne supportent pas la frustration. Ce n'est pas ça, le fond du problème, ce sont les adultes qui sont tout le temps dans un espace de combler, de se faire valoir, de s'emparer, voire d'exercer le pouvoir sur les jeunes, en utilisant et en mobilisant certaines choses qui ne sont pas forcément les meilleurs.

Par exemple, quand des adultes visitent le centre Abadie, ils sont souvent très surpris de voir que tous les jours, deux ados se désignent eux-mêmes pour nettoyer les espaces collectifs. Ils sont scisés ; pour ces ados supposés ne supporter aucune frustration, ils font le ménage, ils participent aux tâches, etc. Seulement voilà, ils participent aux tâches parce qu'ils n'ont pas l'impression d'être utilisés comme des boniches. Ils participent aux tâches parce que, par ailleurs, on va respecter des choses les concernant et, précisément, des libertés les concernant. Dans cette espèce de troc de la vie collective, ils vont trouver tout naturel que tous les jours, dans la mesure où ils peuvent inviter des copains et des copines pour goûter par exemple, ce qui est le cas, ils procèdent au nettoyage du self qui permet ces rencontres-là. Ils trouvent ça normal. Pour eux, ça n'est pas quelque chose de bizarre et d'illogique.

### **QUE LEUR VEUT-ON ?**

Je crois qu'il y a vraiment à revisiter du côté des adultes les exigences qu'on a à l'égard des jeunes et du pouvoir qu'on peut exercer sur les jeunes. Moi je crois, et si j'avais à vous donner un conseil pour ceux qui cherchent des sujets de travail en équipe par exemple : qu'est-ce

qu'on leur veut, aux jeunes dont on s'occupe ? Essayons d'être un peu plus au clair par rapport à ça pour mieux comprendre après pourquoi il va y avoir des moments, des réactions de violence, des incompréhensions, des malentendus. Parce que si on ne fait pas, nous, un peu le ménage dans nos têtes, il y a un risque d'un malentendu complet... C'est évident que si la violence des jeunes, on doit la combattre uniquement par la coercition, c'est une catastrophe, une incompréhension totale de la manière dont ça fonctionne. Ce n'est pas comme ça. Ça ne veut pas dire qu'il faut être laxiste, qu'il ne faut pas des réponses à des exactions ; ça veut dire qu'il faut, et le mot moi me va bien, un *accompagnement* du jeune.

On n'est pas, en tant que jeune, susceptible de définir soi-même les espaces d'évolution dans lesquels on est. C'est aux adultes qui ont en charge les jeunes de définir, de contenir, de délimiter, ces espaces d'évolution.

### UNE DEMANDE D'ÉCHANGE DES JEUNES

Je voudrais vous rappeler qu'évoluer c'est bouger et grandir. Ce n'est pas seulement bouger ; c'est aussi grandir, donc se nourrir, être capable d'avoir des échanges avec les adultes. Une des choses que j'avais retenu quand j'avais fait mon rapport sur la santé des jeunes, qui ressortait de toutes les rencontres qu'on avait avec des jeunes sur ce sujet, c'était le manque, l'insuffisance de rencontre avec les adultes. Les jeunes disaient qu'ils étaient bien d'accord pour parler de certains sujets, mais qu'ils aimeraient bien qu'il y ait des adultes en face qui veuillent bien parler avec eux. Si on ne trouve que des dépliants nous disant : « Sortez couverts » ou « voilà le manège enchanté, apprend à mettre un préservatif... ». Ils n'ont pas le sentiment que ce soit un échange... C'est une manière d'envisager l'éducation à la santé mais ce n'est pas forcément la plus profitable, en tout cas à long terme...

*Marie Choquet*

### LE SENS DES CHOSES, L'EXEMPLE DE LA SEXUALITE

Tout à fait... Et je dirais volontiers que ce n'est pas la recherche du bonheur mais la recherche du sens. Et ton exemple est très bien choisi, autour de la sexualité, parce qu'effectivement, on a présenté le préservatif sous une forme ludique, et on a oublié que la sexualité à un sens pour les êtres humains, pour les jeunes comme pour les adultes. Ce n'est pas une gymnastique physique, ça a quand même un sens. Sous prétexte de laïcité, je dois dire, on a oublié d'y ajouter du sens (il ne faut pas en donner, après on serait religieux etc...). Oui, sauf que le problème, c'est que les jeunes ont besoin de sens et qu'il faut qu'on essaie de résoudre cette question : comment, tout en étant laïc, certes, on donne du sens aux affaires ? Parce que si on n'en donne pas, je ne pense pas qu'ils puissent le comprendre.

### LA SOLIDARITE, RESSOURCE INEXPLOITEE POUR L'ESTIME DE SOI

Et puis il y a une chose sur laquelle on n'a pas beaucoup insisté, parce qu'on est dans une société de la personnalisation, c'est la solidarité. Toutes les choses qu'on organise au niveau de la solidarité, du moment que ce n'est pas ringard, les jeunes adhèrent terriblement. Le téléthon : rien ne marche mieux dans un établissement que la préparation du téléthon. Il y a une notion de solidarité qu'on n'exploite pas, d'une certaine façon, parce qu'on a trop personnalisé... On parle de l'estime de soi, mais mon Dieu, l'estime de soi passe par la solidarité, parce qu'en retour on a une meilleure image de nous-mêmes ! On imagine les choses un peu en vase clos, c'est moi sur moi... Et cette estime de soi, qui est sur moi, moi je n'y comprends rien. Je crois que l'être est foncièrement social, quand même, et que l'estime de soi est dans l'interaction, la solidarité, le groupe, la classe ; qu'est-ce qui s'y passe, comment on peut l'analyser, comment on peut aider les uns les autres. Si, par exemple, des plus âgés donnent des cours aux plus jeunes : ça marche du tonnerre parce que par cet acte de solidarité, ils retrouvent l'estime d'eux-mêmes. L'estime d'eux-mêmes, ça ne s'injecte pas, il n'y a pas de programme « estime de soi » ; c'est au travers d'actes de solidarité, entre eux et aussi entre générations. Vous savez, il n'y a pas mieux quand on est avec des délinquants que d'aller dans une maison de retraite ou une crèche. Dieu sait que ça fonctionne, il y a quelque chose autour de cette sociabilité qu'on n'exploite pas suffisamment dans les actions de prévention me semble-t-il.



## LE TRIPTYQUE ALIMENTER - (SE) NOURRIR - MANGER

On pourrait donner un exemple, justement dans une société de l'opulence, qui est un trouble des conduites fréquent, particulièrement chez les filles, les troubles alimentaires, par excès ou par défaut.

Si vous voulez bien accepter la vision métaphorique des choses, examinons les trois verbes « alimenter », « nourrir » et « manger ». Voilà trois registres différents dont on sait que justement, il va falloir les rapprocher plutôt que de les laisser désarticulés.

« *Alimenter* », c'est le basique, c'est ce qui va permettre la vie et la survie. C'est prendre ce qu'il faut pour vivre et survivre.

« *Nourrir* », se nourrir, ça veut dire déjà quelque chose de supplémentaire. En plus des aliments nécessaires à la vie et à la survie, il y a quelque chose qui est profitable à soi-même ; on tire profit, on se nourrit, comme on le dit très bien, des échanges avec l'autre, des relations avec les autres,... On voit bien qu'au-delà des ingrédients alimentaires, si vous voulez, se nourrir de la relation à l'autre, c'est quelque chose qui permet de tirer un profit pour soi et pour l'autre.

« *Manger* », ça veut dire partager en commun, être en mesure de ne pas rester tout seul dans son coin et de pouvoir tirer ce profit à plusieurs en le confrontant, en en discutant,...

C'est peut-être un signe de nos temps modernes, de voir à quel point les trois verbes dans notre société ont tendance au contraire à être éloignés les uns des autres. Par exemple, on privilégie de l'alimentaire, alors là, alimenter, les barres céréales, les chocolats, il y a tout ce qu'on veut. Mais le nourrir et le manger sont considérablement réduits. On en parlait à table, justement, de l'importance du fait de manger. On oublie qu'une incidence terrible peut-être de l'immédiateté dont Monsieur Guillot parlait ce matin, c'est qu'en n'ayant plus le temps de faire à manger, bien au-delà de la simple pratique culinaire, on perd là peut-être quelque chose de fondamental du point de vue culturel, dans l'échange avec l'autre. Peut-être que ce n'est pas un hasard non plus, si nos ados nous le renvoient en pleine figure en négligeant les temps du repas, en ne voulant plus manger avec nous, en revendiquant pour certains d'avoir un micro-onde dans leur chambre,... Oui, moi j'ai des patients qui ont un micro-onde dans leur chambre. On voit bien qu'il y a la disjonction complète, ils vont se nourrir tous seuls... Il y a les jeux vidéo,...

On retrouve la virtualité dont vous parliez dans votre question. Ça aussi, c'est quelque chose qu'il va falloir réfléchir, je pense, et en particulier dans les collectivités qui prennent en charge des adolescents. Moi je pense qu'il faut leur faire faire de la cuisine ; qu'on retrouve à travers des occupations aussi banales que ça, ensemble, quelque chose qui rapproche des verbes fondamentaux, dont on sait que depuis la nuit des temps c'est essentiel aux relations humaines. Le repas, c'est, depuis toujours, le lieu de négociations des affaires commerciales et sentimentales, tout le monde le sait bien. Donc si on perd ça complètement, peut-être qu'on prive nos adolescents de cette nourriture là, et après il ne faudra peut-être pas qu'on s'étonne de les voir s'emparer de tout ce qui fait *sensation* au détriment de ce qui fait partage d'émotions ou de sentiments.

## LE VIRTUEL : ILLUSION RELATIONNELLE ET LIBRE CIRCULATION RETROUVEE

Alors moi la virtualité, au-delà de la difficulté à en situer l'interface par rapport au réel, à l'imaginaire et au symbolique : où se situe le virtuel là-dedans ? Je dis attention à ça, et attention à laisser croire que le virtuel allait pouvoir régler le problème de la relation. C'est ce que je constate chez beaucoup de nos ados, qui passent chaque jour énormément de temps sur Internet, sur MSN ou sur des sites d'échange, de chat, et qui n'ont pas de relation humaine, qui maintiennent la relation par Internet interposé. Je crois que c'est quelque chose qu'il ne s'agit pas de condamner, d'empêcher. Il s'agit de bien avoir en tête que la liberté de circulation qu'on interdit à notre progéniture dans la vraie ville, dans les vraies rues, en considérant qu'il y a des pédophiles à tous les carrefours et qu'il ne faut pas sortir. Ne soyons pas étonnés de voir que cette circulation, eux, vont la voir dans ces espaces de liberté où nous, nous ne comprenons rien, parce que c'est une jungle cet Internet et on a du mal à naviguer. Eux, ils ont envie de s'embarquer, évidemment, dans ces impasses ou dans ces ruelles parce que c'est existant de découvrir un petit peu l'inconnu.

## LA VRAIE VIE COMPORTE DES PRISES DE RISQUE ET DES DANGERS

Donc là encore, si on ne veut pas trop qu'ils soient dans la virtualité, acceptons de leur donner un peu plus d'aisance et de déplacement dans la vie réelle. Arrêtons de les gaver d'occupations, par exemple. On n'arrête pas de leur donner des occupations ; ils vont à l'école, et ces pauvres gamins dès 7h du matin ils sont par tous les temps sur les quais de gare et dans les gares de bus, avec leurs sacs à dos de 13 kilos... c'est quand même terrible. Ils vont passer une journée d'enfer ; le soir, ils ont envie de s'évader et on leur dit : « Ah non non non, tu ne sors pas dehors, tu restes dans ta chambre ». Ils vont où ? Ils vont sur Internet, chater avec leurs copains ou leurs copines, c'est normal. Les adolescents, c'est comme les oiseaux, comme les hirondelles : seuls c'est qu'ils sont malades ; il faut qu'ils soient à plusieurs, ils ont besoin de ça. Mais on ne leur propose plus, ils n'ont pas le droit, en rentrant de l'école. On a trop peur qu'ils se fassent écraser, qu'ils se fassent violer,... Moyennant quoi, cette espèce de surprotection apparente dans le réel les met en danger du point de vue existentiel, et menace, fragilise, leur reconnaissance identitaire. Il faut faire vraiment attention à ça, cela fait partie des choses auxquelles, en tant que professionnels qui avons des ados en charge, nous devons réfléchir, et aménager des dispositifs qui reprennent ça en considération. La vraie vie comporte des prises de risque et des dangers.

*Marie CHOQUET*

## LES VIOLENCES SUBIES : INTERNET ET LE PORNO

Sur le virtuel, je voudrais ajouter un petit truc, parce que vous savez, quand on circule sur Internet, on est très vite sur des sites porno. Il y a un truc dont on ne s'est pas rendu compte, et on a fait une étude là-dessus. On a été époustoufflé par le nombre de jeunes qui très tôt, dès l'âge de 13 ou 14 ans, sont sur des sites sans l'avoir nécessairement demandé. C'est-à-dire ils n'ont pas nécessairement cherché à être sur un site porno, mais très vite on l'est, même avec toutes les protections possibles et imaginables. Et je dois dire, quand même, qu'en dehors des violences subies dont on connaît les faits déléteres, le fait de regarder souvent des films porno a à peu près les mêmes effets. J'ai essayé d'alerter, mais vous savez, la pornographie c'est comme beaucoup de choses, c'est un sujet qui engage l'Etat, et dont ils n'aiment pas trop parler, comme d'autres sujets dans nos établissements qui sont un peu... On s'aperçoit qu'il y a des sujets très importants tabous, alors que sur d'autres, on peut intervenir comme on veut...

Sur ce que subissent les adolescents, quotidiennement, que ce soit par l'intermédiaire d'Internet mais aussi, je dirais, dans la vie quotidienne, on en parle beaucoup moins ; alors que Dieu sait qu'ils peuvent être victimes de violences à beaucoup niveaux. Lorsqu'ils sont violents eux-mêmes, alors là, on en fait toute une histoire, probablement à juste titre... Mais ce qui me choque moi, permettez-moi, c'est que justement, on met l'accent sur leur propre violence et on met une croix rouge d'interdiction de parler des violences qu'ils subissent, et Dieu sait s'ils en subissent, directement ou indirectement ; Internet en étant un, non pas quand ils jouent à des jeux vidéo, mais notamment par l'intermédiaire de la pornographie, qui me semble être un danger vraiment réel puisque plus de 60% des jeunes à 14 ans en ont rencontré sur Internet, ce n'est pas une mince affaire.

*Il y a eu une question qui est revenue sur les structures d'accueil pour les adolescents ; quelle structure d'accueil peut-on proposer : une maison d'adolescents, une permanence,...*

*Xavier Pommereau*

## MOBILISER LES FORMES ET MOBILISER L'EXISTANT

Il faut multiplier les formes, il ne faut pas qu'il y ait un seul modèle, il faut qu'il y ait DES structures d'accueil. J'ai tendance à penser que plus c'est pluridisciplinaire, meilleur c'est. C'est l'idée que des adolescents puissent aller dans un lieu voir des professionnels, mais pas seulement des psy par exemple ; aussi des travailleurs sociaux, des éducateurs, des médecins, des infirmières,...

En tout cas, on est un certain nombre à en avoir l'expérience maintenant, on voit que par exemple, les motivations sont souvent plurielles et qu'il faut éviter la déperdition en créant plein de nouvelles structures qui ne prendraient pas en compte l'existant et les compétences de l'existant. Finalement, on oublie souvent que dans chacune de nos régions, il y a des institutions, des organismes qui, depuis longtemps, ont une expérience, des compétences, une pratique dans la prise en charge de tel ou tel type d'enfant ou d'adolescent. Il faut bien sûr utiliser ça. On oublie souvent que dans une institution, il y a les professionnels que nous sommes et il y a l'histoire de l'institution, les murs soufflent, donnent quelque chose en plus. Enfin moi c'est comme ça que je l'exprime, l'histoire de l'institution compte toujours beaucoup.

## TABLE RONDE

*Brigitte Serrano introduit la table ronde*

*Pour ne pas dépasser nos limites et rester dans notre entre-deux, nous allons simplement terminer sur un mot de conclusion.*

*Monsieur Guillot, nous allons laisser se reposer Xavier Pommereau et Marie Choquet si vous le voulez bien, vous avez entendu les interventions de cet après-midi, peut-être que cela vous a inspiré ?*

**Gérard GUILLOT**

### LA LOI ET LES NORMES

Oui, ça m'a nourri et inspiré, absolument.

J'aurais envie d'ajouter à ce que mes collègues ont très bien expliqué, quelques mots par exemple sur la différence entre le rapport à la loi et le rapport aux normes. Xavier Pommereau parlait de l'exercice du pouvoir... Pour beaucoup de jeunes, d'adolescents, il existe une confusion : la loi, la norme, le pouvoir,... C'est le caprice du prince, l'arbitraire de l'adulte,... Par conséquent, ils assimilent son autorité à l'exercice d'un pouvoir. Or ce qui définit le pouvoir, au bout du compte, c'est le pouvoir de nuire, le pouvoir de détruire et le pouvoir de tuer, à l'extrême limite. Il est important, là encore, je crois, de faire des distinctions ; faire prendre conscience, déjà, à des adolescents et à des adolescentes de la différence qui existe entre la loi, dans un état de droit républicain et démocratique, et une norme, c'est très important. Pourquoi ? Parce que c'est du côté de la loi qu'il y a le plus de libertés. L'éducation est la loi, non pas dans un juridisme étroit, parce qu'elle doit s'accompagner, pour faire sens, d'une éducation éthique, c'est-à-dire des valeurs qui sous-tendent la loi... Mais bon, pour ne pas être trop long, la loi, sa fonction, sur le principe, c'est d'interdire un certain nombre de pratiques et de conduites. Je note aujourd'hui, c'est un symptôme culturel intéressant, que de plus en plus de lois qui sont votées dans notre pays, sont des lois d'orientation et sont des lois prescriptives. Ces lois là ressemblent étrangement à du normatif. Mais si on prend la loi dans son principe, elle interdit.

Je vais prendre un exemple. Imaginez que la loi interdise qu'on s'habille avec sur soi de la couleur rouge, par exemple. Il faudrait s'entendre sur le nuancier du rouge mais bon, vous voyez ce que je veux dire. Pas de rouge sur soi. Quelle est la conséquence de droit et de fait ? Toutes les autres couleurs sont permises, sont autorisées.

Prenez une norme, norme dominante dans une société, la mode ; norme dominante dans un groupe, une communauté, une bande de jeunes. La norme c'est, il faut s'habiller avec du rouge, c'est le signe d'appartenance, sans quoi on est ringard, on compte pas, on est exclu. Tu n'es pas en rouge, tu n'es pas de chez nous. La conséquence, qui n'est pas de droit mais qui est de fait, c'est que toutes les autres couleurs sont interdites.

Où est-ce qu'il y a le plus de couleurs ? Du côté de la Loi. Où est-ce qu'il y en a le moins ? Du côté de la norme... Les adultes devraient je pense expliciter mieux ce qu'il en est de la loi et ne pas trop en rajouter dans le sur normatif, dans la sur contrainte qui étouffe. Certes, il est nécessaire d'avoir un minimum de normes pour vivre, travailler, faire des choses ensemble ; un peu, pas trop. Et les normes, ça se négocient. La loi ne se négocie pas. Je crois qu'il est important que les jeunes prennent conscience, et Xavier Pommereau l'a bien développé, qu'il y a du non négociable et du négociable.

Quel est le champ du négociable ? Il est du côté des normes, qui sont au fond des conventions que l'on s'engage à respecter mais qui sont évolutives, que l'on peut définir ensemble. Evidemment, en fonction de l'âge et de la maturité des enfants, des préadolescents, des adolescents ou des vieillards concernés... Donc je crois que faire cette distinction est importante, et j'ajouterais que derrière la loi, il y a aussi le souci éthique.

### DISTINCTION ENTRE ETHIQUE ET MORALE

Là je voudrais faire une autre remarque sur une distinction nécessaire entre éthique et morale. Soit on prend les deux mots pour synonymes, et après tout ils ont la même étymologie.

Ethique vient de *ethos* en grec qui signifie « l'habitat », donc les mœurs. Morale vient du latin *mores* qui signifie « les mœurs » aussi. Aujourd'hui, il y a beaucoup d'éthique, il y a la bioéthique, mais aussi l'éthique du journalisme, de l'éducation, de l'entreprise, des affaires, et peut-être bientôt l'éthique de la mafia... Enfin bon, quand il y a beaucoup d'éthique, cela devient inquiétant parce que dans ce cas là, on est plus du côté de l'idéologie.

L'éthique, si elle a un sens, c'est dans le souci du partage *a priori* et sans exclusion de la condition humaine. L'éthique, c'est le souci de l'humain. Si je prends morale comme synonyme d'éthique, dans cette perspective universaliste que je viens d'évoquer, je dirais d'accord. Mais très souvent, le mot morale est ambigu, notamment parce qu'il rappelle les leçons de morale. Beaucoup de morales viennent d'une religion ou d'une idéologie. Et ces morales là définissent un bien contre un mal. Ce qui est bien est toujours bien et ce qui est mal est toujours mal. On est dans la rigidité. Et du même coup, l'humanité est coupée en deux. C'est l'axe du bien et du mal, vu d'un côté ou de l'autre. Il y a ceux qui sont bien, parce qu'ils sont dans le bien, et ceux qui sont mal, parce qu'ils sont dans le mal. Tandis que si la morale c'est simplement l'expression - dans les choix qu'on fait, que les adultes ont à faire vis-à-vis des adolescents -, l'expression d'une réflexion, d'une délibération éthique préalable, je crois que cela fait partie de ce travail sur soi-même, de cette interrogation que nous avons été plusieurs à évoquer.

L'éthique, elle, se conçoit sur une échelle de préférabilité : qu'est-ce qui est bon, qu'est-ce qui est mauvais, dans une situation donnée, pour une personne donnée ? Le bon et le mauvais n'étant pas avec des majuscules et s'opposant l'un à l'autre. Qu'est-ce qui est bon, pour l'humanité de quelqu'un, pour le respect, la promotion et le développement de son humanité à un moment donné ? Qu'est-ce qui est mauvais par rapport à son humanité ?

Si je caricature avec un exemple ; après une intervention chirurgicale, un médecin va me dire, si je suis le patient : « Vous ne devez pas boire pendant trois jours ». Evidemment, je serai sous perfusion etc... Imaginez que je souffre de la soif malgré tout et je réclame, je dis : « Je suis un citoyen, j'ai soif, j'ai le droit de boire, je veux boire ». Le médecin me dira : « Non, vous ne devez pas boire, car cela met votre vie, votre santé en danger. C'est mauvais pour vous de boire pendant ces trois jours là, c'est mauvais pour votre santé et donc pour votre humanité ». Par contre, le même médecin dira à la majorité de ses patients, buvez beaucoup (de l'eau hein !), parce que c'est bon pour la santé.

Donc l'éthique, c'est l'exercice d'un jugement responsable, d'une vigilance coup par coup, au cas par cas. C'est pour cela que l'éducation éthique, qui commence par sa propre éducation éthique, et l'éducation éthique des jeunes. C'est une éducation à la responsabilité, et la responsabilité ce n'est pas comme les vœux du jour de l'an ou les promesses électorales ; ce n'est pas un discours une fois pour toutes. C'est dans les petites choses du quotidien ; tout se joue sur une remarque, une appréciation, sur les moments transitionnels de l'existence. Une journée c'est une suite de micro-séparations et de micro-retrouvailles. Les transitions, la transitionnalité c'est important. Donc, la responsabilité éthique est importante.

## **NORMALISATION, APPARENCES ET CONSTRUCTION DE LA PERSONNALITE**

Une dernière chose, puisque je parle de ces normes... Vous voyez, les normes qui donnent le normal, la normalisation et tout ce que ça a pu évoquer comme connotation. Ce sont souvent de telles normes, qui ont été ou qui sont souvent source d'une estime de soi négative. Dans un groupe social, dans un milieu, un enfant, très tôt, est exposé à un certain nombre de normes dominantes. Il y a des normes physiques : « Est-ce que je suis normal ? Est-ce que je corresponds à la norme ? ». On peut me dire : « ben non, pas terrible... ». Il y a aussi des normes intellectuelles : « Est-ce que je suis à peu près intelligent ? ». « Non, non seulement t'es moche mais t'es cloche... ». Bon... Il y a aussi les normes, elles sont liées aux normes physiques, mais les normes sexuelles, dans les discours sur la sexualité. Vous parliez, Marie Choquet, de la sexualité ; les adolescents (nous aussi), peuvent entendre des discours sur la sexualité, qui, quelquefois, nous laissent pantois parce qu'on entend parler de mensurations et de performance, on se dit : « Je ne me sens pas concerné... C'est un autre monde... Suis-je normal sexuellement ? Est-ce que ces idées bizarres, ces fantasmes,... ? ». Et qui ne s'est jamais posé la question, pour soi-même, pour son enfant : « Suis-je normal ? Est-il ou est-elle normal, sera-t-il normal ? Regardes le gamin... il n'a pas l'air bien d'aplomb, je t'ai toujours dit qu'il tenait de ton côté... On dirait sa grand-mère (enfin ta mère), les mêmes yeux vides... ». Il y a aussi les normes sociales et culturelles : « T'es originaire d'une forme d'immigration récente ? En plus ?... Eh ben bonne chance dans la vie mon grand... ».

Cela veut dire que l'on construit sa personnalité dans la conscience douloureuse de ce qui nous manque pour nous rapprocher de ces normes dominantes, qui sont des normes d'acceptabilité. Parce que l'enjeu, c'est d'abord d'être acceptable ; si vous voulez bien m'accepter parmi vous... Eventuellement, de paraître aimable, et, au max, d'être séduisant... Acceptable, ça ira, après je ferai un effort.

C'est un enjeu existentiel, et il se joue sur les apparences. C'est pour ça que le travail sur les apparences, y compris le travail mutilatoire sur les apparences, est un travail à la fois pour se rapprocher de ces normes, pour demander si on est normal, que quelqu'un me dise qui je suis et où j'en suis. Parce que finalement la question c'est : « Est-ce que je suis normal » ? Il ne faut pas l'être trop non plus...

Il existe la normopathie, vous savez, il y a un beau roman littéraire de Fritz Zorn, qui est classique maintenant, qui s'intitule « *Mars* », comme la planète, comme le dieu de la guerre, et comme le sponsor de certains jeux sportifs. Dans ce livre, Fritz Zorn, qui est mort à 32 ans par excès de normalité, raconte son itinéraire. Il a toujours fait un effort pour répondre aux attentes de ses parents, pour être normal, s'habiller normalement, se comporter normalement, bien travaillé à l'école, être poli avec les autres, etc... (Il était suisse en plus... !). Et, bien sûr, il a développé une structure névrotique, parce qu'il n'existait pas par lui-même. Il essayait simplement d'être le personnage correspondant aux attentes de normalité de ses parents et de son entourage. Et puis, à 30 ans, il a développé un cancer du cou, et il en est mort. Il a écrit son livre pendant cette période ; je ne sais pas si c'est symboliquement, ou métaphoriquement on dira peut-être plutôt, mais ce cancer du cou l'a obligé, au fond, dans sa souffrance à relever la tête - la pathologie comme créativité désespérée - ; à relever la tête, lui qui l'avait toujours baissée...

*Marie CHOQUET*

### L'APPLICATION INJUSTE DE LA LOI

Je vais être brève. Vous avez raison, je crois que la loi ne se négocie pas. Néanmoins, elle s'applique. Et le problème, c'est l'application de la loi ; elle va s'appliquer pour certains et pas pour d'autres. Et l'injustice vient de là. Normalement, par exemple, le cannabis est interdit, et tous ceux qui en consomment sont hors la loi. Or, si vous êtes un gosse de pauvre, vous être attrapé dans la rue, là, votre cannabis va vous servir à vous faire mettre en prison. Si vous êtes un petit bourgeois qui fumez chez vous, personne, ni vu ni connu ; ou votre papa va téléphoner au commissariat en disant : « C'est mon fils,... », c'est bon. Je pense que ce n'est pas la loi qui pose problème aux jeunes, mais l'application de la loi qui est quand même... injuste. Par exemple, si on regarde la carte, le pourcentage de jeunes qui sont à la PJJ, c'est départementalisé. On n'y croit pas. C'est-à-dire, entre le département X et le département à côté, parce qu'il n'y a pas le même taux de jeunes qui y sont. Alors, on ne peut pas croire que les jeunes du département du Rhône à côté de je ne sais pas quel département, qu'est-ce qu'il y a comme département à côté ici ? L'Isère, que ces jeunes soient très différents, c'est impossible. Ça ne peut pas être du simple au double. C'est que la loi ne peut pas être appliquée de la même façon.

L'injustice que crient ces jeunes vient aussi de ça. Par exemple, moi, en tant que chef d'établissement, ce n'est pas la peine de faire un règlement compliqué ; faites un règlement simple que vous pouvez appliquer justement, c'est ça, il me semble...

### ELARGIR LA MOYENNE DE LA NORME : QU'EST-CE QU'ALLER MAL ?

Alors, quant au normal et au pathologique, on a confondu un peu la norme à la moyenne, statistique. La norme, c'est la moyenne ; d'une certaine façon, si vous êtes pas sur la moyenne... Sauf qu'on oublie qu'en statistiques, il y a un écart-type, et que cet écart-type tourne autour de la moyenne, et qu'on peut être normal même en n'étant pas dans la moyenne. La question, pour un éducateur ou un professionnel de la santé, c'est : « A partir de quand est-on hors des normes, c'est-à-dire c'est quoi aller pas bien ? ». On a essayé de mettre des petits critères, avec Xavier on y a travaillé, on a trouvé 5 critères :

- Il faut que les troubles se chronicisent. Ce n'est pas un gosse qui, un soir, va s'enivrer... Même si ce n'est pas bien, on ne peut pas considérer qu'il soit hors norme. C'est quand

ça se répète. Aller pas bien, c'est répéter un comportement ; ce qu'on appelle dans notre jargon *la chronicité*.

- Un autre critère, c'est *la précocité*. Ce n'est pas pareil d'avoir 12 ans et de s'enivrer, et de s'enivrer à 18 ans, quand on fête le bac. Si on fait la confusion des deux, on est en dehors de la réalité. C'est vrai, au moment du bac, ils s'enivrent... on l'a fait avant eux ! Donc je pense qu'il faut aussi cette certaine souplesse là, d'interprétation en fonction des circonstances, et pas, je dirais, avoir des choses trop rigides.
- Un troisième critère, c'est *l'inversion des sexes*. C'est vrai que les garçons n'étant pas pareil que les filles, les garçons qui adoptent des troubles typiquement féminins, comme des filles qui adoptent des troubles typiquement masculins, ce n'est pas tout à fait la même chose... Par exemple, une fille qui va s'enivrer régulièrement, c'est plus grave qu'un garçon qui va s'enivrer régulièrement. Et un garçon qui a des troubles des conduites alimentaires, c'est plus grave qu'une fille qui en a. C'est la réalité, on y peut rien, c'est comme ça.
- Et puis il y a aussi *le cumul*, qui est un bon indicateur. Ce n'est pas le fait de fumer, même si ce n'est pas bon pour la santé, ou d'être absent de temps en temps... C'est quand ça va se cumuler, que l'on voit dans la trajectoire des personnes qu'ils vont passer de l'un à l'autre et surtout l'ajouter l'un à l'autre.

**Xavier Pommereau** précise :

- Le cinquième critère, c'est *l'intensité du trouble*

Donc on peut quand même dire que même si la normalité est variable (je crois que c'est très important de dire que la normalité est variable), il n'y a pas qu'une norme qui ferait que l'on est un enfant qui va bien. C'est quelque chose d'assez variable, certains sont comme ci ou comme ça. C'est assez variable, mais il y a quand même des critères d'aller mal.

Et puis je voulais terminer par une question qu'on a posé aux jeunes, les garçons s'estiment séduisants à 80% et les filles à 50...

**Gérard Guillot** souhaite ajouter une précision

Je suis entièrement d'accord avec ce que vous dites, Marie Choquet, mais le terme de norme, je ne l'employais pas au sens de normalité statistique et de moyenne mais de norme, d'idéal social prescriptif. Dans ce sens là, c'est plus la norme de la normalisation que la norme de la normalité. Sinon, bien évidemment

**Isabelle Maître** clôt la table ronde

Je voudrais juste rappeler, parce qu'on essaye de généraliser et de donner des réponses un petit peu globales, je voudrais juste rappeler que chacun de nous ici, qu'il soit parent, éducateur, assistante sociale ou psychiatre et j'en oublie, nous ne nous occupons que de sujets particuliers, et que tout ce que nous disons là est à la fois intéressant et insatisfaisant à ce niveau là. Bon, je tenais à le rappeler. Je crois que c'est très important pour nous tous pas seulement de dire non, mais que nous soyons tous capables de dire je veux ou je ne veux pas que tu fasses cela, et d'entendre aussi la réponse des jeunes et des enfants en face de nous, ce qui ne veut pas dire leur obéir. Je crois que vraiment, il faut être sujet, par rapport à ce que vous disiez de Zorn, qui est un roman extrêmement impressionnant, justement de quelqu'un qui n'a pas pu exister comme sujet, seulement au moment de sa mort. Je crois que ça c'est effectivement quelque chose que nous pouvons retenir comme exemple extrême de la pathologie, sous couvert de normes.

**Brigitte Serrano** demande à Xavier Pommereau, s'il souhaite ajouter quelque chose ?

**Xavier Pommereau**

Vous dire bonsoir !

**Brigitte Serrano** remercie chacun des intervenants pour la qualité de leurs intervention, les organisateurs, le Pays Voironnais et remercie les participants d'être venus si nombreux et d'avoir été si assidus.